
jorge luis
borges
adolfo
bioy casares
six problèmes
pour don isidro parodi
pavillons poche
robert laffont

jorge luis borges
adolfo bioy casares

six problèmes pour don isidro parodi

traduit de l'espagnol
par françoise-marie rosset

avant-propos de gervasio montenegro

pavillons poche
robert laffont

Titre original :
SEIS PROBLEMAS PARA DON ISIDRO PARODI

H. Bustos Domecq[1]

Nous reproduisons ci-après le portrait qu'a esquissé cette excellente Mlle Adelma Badoglio :

« Le docteur Honorio Bustos Domecq naquit dans la localité de Pujato (province de Santa Fe) en 1893. Après des études primaires particulièrement poussées, il se transporta avec toute sa famille à la Chicago argentine. En 1907, la presse de Rosario accueillait dans ses colonnes les premières productions de ce modeste ami des Muses, sans probablement se douter de son âge. De cette époque datent : *Vanitas, La Marche en avant du Progrès, La Patrie bleue et blanche, À Elle, Nocturnes*. En 1915, il lut devant un auditoire choisi, au cercle Baléares, son Élégie sur l'*Ode à la mort de son père*, de Jorge Manrique, prouesse qui lui valut une notoriété fracassante mais éphémère. Cette même année, il publia : *Citoyen !* œuvre de grande envolée, malheureusement entachée de certains gallicismes, imputables à la jeunesse de l'auteur et au peu de lumières de l'époque. En 1919, il lance *La Fée Morgane*, fine œuvrette de circonstance dont les derniers chants annoncent déjà le vigoureux prosateur de *Pour un langage adéquat !* (1932) et de *Parmi des livres et des papiers* (1934). Il fut nommé, sous le gouvernement de Labruna, d'abord Inspecteur de l'enseignement, puis avocat des pauvres.

Loin des douceurs du foyer, l’âpre contact avec la réalité lui fit acquérir cette expérience qui est peut-être le plus grand enseignement que nous apporte son œuvre. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Le Congrès eucharistique : au service de la propagande argentine ; Vie et mort de don Chicho Grande ; Je sais enfin lire !* (ouvrage approuvé par l’Inspection de l’enseignement de la ville de Rosario) ; *La Contribution de Santa Fe dans les armées de l’Indépendance ; Nouvelles étoiles : Azorin, Gabriel Miro, Bontempelli*. Ses romans policiers font apparaître une nouvelle veine chez ce fécond polygraphe : il cherche à combattre par eux l’intellectualisme froid qu’ont apporté dans ce genre Sir Conan Doyle, Ottolengi, etc. *Les Contes de Pujato*, comme l’auteur les nomme avec tendresse, n’ont rien à voir avec les filigranes d’une pensée byzantine enfermée dans sa tour d’ivoire ; ils sont la voix d’un contemporain attentif aux battements du cœur humain et qui répand, au courant de sa plume, le torrent de sa vérité. »

Avant-propos

de Gervasio Montenegro

> Good ! It shall be ! Revealment of myself !
> But listen, for we must co-operate ;
> I don't drink tea : permit me the cigar !
>
> Robert BROWNING

Inévitable et intéressante idiosyncrasie de l'homme de lettres ! Le Buenos Aires littéraire n'aura pas oublié – et je veux croire qu'il n'oubliera pas – ma ferme décision de ne jamais préfacer d'ouvrage, malgré les exigences, légitimes il est vrai, de l'amitié fidèle ou du mérite éclatant. Force m'est pourtant de reconnaître qu'on ne résiste pas à ce socratique « Vilain singe[2] ». Quel diable d'homme ! Avec un rire qui me désarme, il admet que mes arguments sont parfaitement valables ; avec un rire contagieux, il répète, persuasif et tenace, que son livre et notre vieille camaraderie exigent de moi un prologue. Toute protestation se révèle inutile. « De guerre lasse », je me résigne à affronter ma brave Remington, complice et muette confidente de tant d'évasions dans l'azur…

Les exigences modernes de la banque, de la bourse et du turf ne m'empêchent pas, quand je suis confortablement installé dans un compartiment de train *pullman* ou quand je fais ma saison sans trop y croire dans des stations plus ou moins thermales, de payer mon tribut aux frissons et aux

truculences du *roman policier*. J'ose avouer, toutefois, que je ne suis pas un passionné de ce genre de littérature : chaque soir, dans la profonde solitude de ma chambre à coucher, je renvoie à plus tard l'ingénieux Sherlock Holmes et je me plonge dans les aventures immarcescibles d'Ulysse-le-vagabond, fils de Laërte, descendant de Zeus… Mais l'admirateur de l'austère épopée méditerranéenne butine toute fleur : stimulé par M. Lecoq, j'ai fouillé dans des liasses poussiéreuses ; j'ai tendu l'oreille, dans d'immenses hôtels imaginaires, pour surprendre les pas feutrés du gentleman-cambrioleur ; dans l'horrible lande déserte de Dartmoor, en plein brouillard britannique, j'ai été dévoré par le grand chien phosphorescent. Mais n'insistons pas. Le lecteur sait qui je suis : il m'est arrivé, à moi aussi, d'être béotien…

Avant d'aborder l'analyse féconde de ce recueil, dans ses grandes lignes, je demande au lecteur la permission de me réjouir de ce qu'enfin soit apparu, dans l'hétéroclite musée Grévin des belles-lettres… de la criminologie, un héros argentin, dans des décors résolument argentins. Plaisir insolite que de déguster, entre deux bouffées odorantes et près d'un irrésistible cognac Premier Empire, un roman policier qui n'obéit pas aux torves exigences du marché anglo-saxon – d'un marché étranger. Je n'hésite pas à l'égaler à ceux, signés des meilleurs auteurs, que l'incorruptible Crime-Club recommande aux vrais amateurs londoniens ! J'insisterai également sur ma satisfaction, en tant que citoyen de Buenos Aires, de constater que notre feuilletoniste, bien que provincial, est resté insensible aux attraits d'un régionalisme étroit et a su choisir pour ses typiques eaux-fortes leur cadre naturel : Buenos Aires. Je ne manquerai pas non plus d'applaudir au courage, au bon goût dont a fait preuve notre « Vilain singe » national en s'abstenant résolument de mettre en scène le personnage crapuleux et équivoque du souteneur de Rosario. Cependant, cette palette métropolitaine accuse deux lacunes, que j'ose espérer voir comblées dans quelque livre

à venir : notre élégante et combien féminine rue Florida, avec son perpétuel va-et-vient devant les yeux avides de ses vitrines ; le mélancolique quartier du port, qui sommeille au long de ses docks, quand l'ultime petit bistrot nocturne a fermé ses paupières métalliques et qu'un accordéon, invisible dans l'ombre, salue les étoiles qui déjà pâlissent…

Venons-en maintenant à ce qui caractérise, à première vue aussi bien qu'en profondeur, l'auteur de *Six problèmes pour don Isidro Parodi*. Je fais allusion, bien entendu, à sa concision, à son art de brûler les étapes. H. Bustos Domecq ne cesse d'être, à chaque instant, le serviteur empressé de son public. Dans ses récits, nul plan que l'on oublie ni d'horaires qu'on puisse confondre. Il nous épargne tout faux pas en cours de route. Nouveau rejeton de la lignée d'Edgar Poe le pathétique, de l'élégant M. P. Shiel et de la baronne Orczy, il s'en tient aux moments clefs de ses énigmes : l'exposé du problème et l'illumination de la solution. Simples pantins pour notre curiosité, quand ils ne sont pas emprisonnés par la police, ses personnages accourent en troupe pittoresque à la cellule 273, déjà légendaire. Ils exposent, au cours d'une première consultation, le mystère qui les tracasse ; au cours de la seconde, ils écoutent l'explication qui éblouit aussi bien les enfants que les vieillards. L'auteur, grâce à un subterfuge aussi concis qu'artistique, stylise la réalité aux mille facettes et groupe sur le front du seul Parodi tous les lauriers cueillis. Le moins avisé des lecteurs ne manquera pas de sourire : il a deviné l'omission opportune de quelque ennuyeux interrogatoire et celle, involontaire, de plus d'une observation géniale faite par un monsieur sur l'identité duquel il serait peu délicat de ma part d'insister…

Examinons attentivement l'ouvrage. Il est composé de six récits. Je ne saurais cacher ma préférence pour *La Victime de Tadeo Limardo*, morceau dans le genre slave qui unit dans sa trame les frissons de l'effroi à la peinture exacte de caractères dostoïevskiens, morbides, tout en ne dédaignant

pas cet attrait que représente pour le lecteur la révélation d’un monde *sui generis*, en marge de notre vernis européen et de notre égoïsme raffiné. Je ne suis pas non plus indifférent à *La Longue Quête de Tai-An*, qui renouvelle à sa façon le mythe de l’objet caché. Poe inaugure le genre avec *La Lettre volée* ; Lynn Brock essaie d’en donner une variante parisienne avec *The Two of Diamonds*, œuvre aux lignes pimpantes, que vient enlaidir un chien empaillé ; Carter Dickson, moins habile, a recours à un radiateur de chauffage central… Il eût été naturellement fort dommage de laisser dans l’encrier *Les Machinations de Sangiácomo*, énigme dont la solution ingénieuse confondra, *parole de gentilhomme*, le lecteur le plus perspicace.

Mais là où se révèle le talent du bon écrivain, c’est n’en doutons pas, dans la manière adroite et élégante de camper les différents personnages. Le naïf montreur de marionnettes napolitain, qui enchantait les dimanches de notre enfance, résolvait le dilemme grâce à un expédient commode : il dotait Polichinelle d’une bosse, Pierrot d’une collerette, Colombine du sourire le plus mutin du monde, Arlequin d’un costume… d’Arlequin. H. Bustos Domecq agit, *mutatis mutandis*, d’une façon analogue. Il a recours en somme à l’outrance du caricaturiste, bien que, sous sa plume réjouie, les déformations nécessaires requises par le genre portent à peine sur le physique des personnages mais insistent, avec une joie féroce, sur leurs modes d’expression. Malgré l’abus de sel créole, le plat que nous sert notre impétueux auteur satirique comporte une série de portraits de notre temps, où ne manque ni la grande dame catholique à la vive sensibilité ; ni le journaliste aux traits acérés qui expédie, avec peut-être plus d’adresse que de mesure, les tâches les plus diverses ; ni le fils de famille, cerveau brûlé, sympathique en fin de compte, noceur et quelque peu noctambule, reconnaissable à ses cheveux luisants de gomina et à ses inévitables poneys de polo ; ni le Chinois conventionnel, obséquieux et doucereux, de la littérature

classique, en qui je vois, plus qu'un personnage, un véritable monument de rhétorique ; ni le gentilhomme, esthète et passionné, aussi empressé aux fêtes de l'esprit qu'à celles de la chair, pratiquant tout autant les savants *in-folio* de la bibliothèque du Jockey Club que la clientèle dudit établissement… Détail qui constitue un symptôme sociologique inquiétant : dans ce panorama de ce que je n'hésite pas à nommer l'Argentine contemporaine, manque la silhouette équestre du gaucho et à sa place surgit le Juif, disons l'*Israélite*, pour dénoncer la chose dans toute sa répugnante crudité… L'alerte personnage de notre « souteneur national » accuse une semblable *capitis diminutio* : le vigoureux métis qui avait imposé jadis la lubricité de ses « pas syncopés de demi-lunes[3] » sur l'inoubliable piste de Hansen, où le poignard ne cédait que devant notre *uppercut*, s'appelle aujourd'hui Tulio Savastano et gaspille ses dons remarquables dans d'ineptes bavardages… C'est à peine si… Jus de Chique, énergique personnage secondaire et preuve supplémentaire des vertus stylistiques de H. Bustos, réussit à secouer à nos yeux cette apathie navrante.

Mais je ne ferai pas que des éloges. Le censeur attique qui est en moi condamne sans appel une lassante abondance de notations de couleurs, éclatantes mais anecdotiques – mauvaises herbes qui déparent et alourdissent les lignes pures du Parthénon…

Le bistouri qui tient lieu de plume à notre auteur satirique s'émousse soudain quand il taille dans la chair vive de don Isidro Parodi. L'auteur, tendrement moqueur, nous présente là le plus impayable des *vieux créoles*, dont le portrait a déjà sa place aux côtés de ceux, non moins fameux, que nous ont laissés « Del Campo », « Hernández » et autres grands prêtres de notre trésor folklorique, parmi lesquels domine, évidemment, l'auteur de *Martin Fierro*.

Dans les annales mouvementées de l'enquête policière, don Isidro a l'honneur d'être le premier détective prisonnier.

Le critique au flair éprouvé ne manquera cependant pas de faire certains rapprochements suggestifs. En effet, sans quitter son cabinet nocturne du faubourg Saint-Germain, l'excellent Auguste Dupin capture le redoutable singe qui avait provoqué les assassinats de la rue Morgue ; du fond de son lointain palais où l'on confond un joyau somptueux avec une boîte à musique, des amphores avec un sarcophage, une idole avec un taureau ailé, le prince Zalevski résout les énigmes que lui pose Londres ; Max Carrados, *not least*, transporte avec lui en tout lieu la prison portative de sa cécité… Ces enquêtes statiques, ces curieux voyageurs autour d'une chambre, sont une préfiguration, du moins partielle, de notre Parodi, ce personnage peut-être inévitable dans le développement de la littérature policière, mais dont la révélation, la trouvaille, est une prouesse argentine, réalisée, il convient de le proclamer bien haut, sous la présidence du docteur Castillo. L'immobilité de Parodi est un véritable symbole intellectuel et constitue le meilleur antidote à l'agitation vaine et fébrile de l'Amérique du Nord, qu'un esprit mordant mais lucide pourrait peut-être comparer au célèbre écureuil de la fable…

Mais j'aperçois, me semble-t-il, une ombre d'impatience sur les traits de mon lecteur. De nos jours, le prestige de l'aventure l'emporte sur le colloque méditatif. L'heure de l'adieu sonne. Jusqu'ici nous marchions la main dans la main ; désormais tu es seul, ami lecteur, face au livre.

Gervasio MONTENEGRO,
de l'Académie argentine des lettres
Buenos Aires, 20 novembre 1942

Les douze signes du zodiaque

À la mémoire de José S. Alvarez

Le Capricorne, le Verseau, les Poissons, le Bélier, le Taureau, ânonnait Aquiles Molinari, dans son demi-sommeil. Il eut alors un moment d'hésitation. La Balance, le Scorpion. Il se rendit compte qu'il se trompait ; il se réveilla mal à l'aise.

Le soleil lui chauffait le visage. Sur la table de nuit, juché sur l'Almanach Bristol et quelques numéros de *La Fija*, le réveil-matin Tic-Tac marquait dix heures moins vingt. Continuant à réciter les signes du zodiaque, Molinari se leva. Il regarda par la fenêtre. L'inconnu était posté à l'angle de la maison.

Il eut un sourire entendu. Il disparut un instant et revint avec son rasoir mécanique, le blaireau, un vieux reste de savon et un bol d'eau bouillante. Il ouvrit toute grande la fenêtre, regarda l'inconnu avec un air dégagé et se rasa lentement, en sifflotant le tango « Carte truquée ».

Dix minutes plus tard il était dans la rue, vêtu de son costume marron dont il devait encore les deux dernières mensualités aux Grandes Galeries anglaises Rabuffi. Il alla jusqu'au coin ; l'inconnu s'intéressa soudain aux affiches de la loterie. Molinari, habitué qu'il était à ce manège classique,

se dirigea vers l'angle de la rue Humberto-Ier. L'autobus arriva tout de suite, Molinari monta. Pour faciliter la tâche à son poursuivant, il choisit une place à l'avant. Après avoir longé deux ou trois pâtés de maisons, il se retourna ; l'inconnu, facilement reconnaissable à ses lunettes noires, lisait le journal. Avant d'arriver dans le centre, l'autobus était complet ; Molinari aurait pu descendre sans que l'inconnu le remarquât, mais il avait une idée meilleure. Il continua jusqu'à la brasserie Palermo. Puis, sans se retourner, il obliqua vers le quartier nord, suivit le mur du pénitencier, entra dans la cour ; il croyait avoir conservé tout son calme, et cependant, avant d'atteindre le poste de garde, il jeta une cigarette qu'il venait à peine d'allumer. Il échangea quelques paroles insignifiantes avec un employé en manches de chemise. Un gardien l'escorta jusqu'à la cellule 273.

Il y a de cela quatorze ans, le boucher Agustin R. Bonorino, qui avait assisté au corso de Belgrano déguisé en Calabrais, avait reçu à la tempe un coup de bouteille mortel. Personne n'ignorait que le siphon qui l'avait fait s'écrouler avait été lancé par l'un des garçons de la bande à Patte de Velours. Mais, comme Patte de Velours était un précieux agent électoral, la police décida que le coupable était Isidro Parodi, dont certaines personnes affirmaient qu'il était anarchiste, voulant dire par là qu'il s'occupait de spiritisme. À vrai dire, son occupation était tout autre : Isidro Parodi était coiffeur dans le quartier sud et il avait commis l'imprudence de céder en location une chambre à un brigadier du commissariat 8 qui lui devait déjà une année de loyer. Cette conjonction de circonstances adverses décida du sort de Parodi : les dépositions des témoins (qui étaient de la bande à Patte de Velours) furent unanimes : le juge le condamna à vingt et un ans de réclusion. La vie sédentaire avait marqué le « meurtrier » de 1919 : aujourd'hui c'était un homme d'une quarantaine d'années, sentencieux, obèse, à la tête

rasée et au regard singulièrement pénétrant. Ce regard, maintenant, fixait le jeune Molinari.

— Qu'y a-t-il pour votre service, jeune homme ?

Sa voix n'était pas particulièrement cordiale, mais Molinari savait que les visites ne lui déplaisaient pas. En outre, la réaction de Parodi, quelle qu'elle fût, lui importait moins que le besoin de trouver un confident et un conseiller. Lentement et soigneusement, le vieux Parodi se faisait du maté dans un petit pot bleu ciel. Il l'offrit à Molinari. Celui-ci, bien qu'impatient de raconter le cas invraisemblable qui bouleversait sa vie, savait qu'il était inutile d'essayer de presser Isidro Parodi ; avec un calme qui l'étonna lui-même, il entama un dialogue insipide sur les courses, qui sont une véritable escroquerie et personne ne peut savoir qui va gagner. Don Isidro ne lui prêta aucune attention ; il revint à sa bête noire ordinaire : il s'emporta contre les Italiens, qui se fourraient partout, ne respectant même pas le pénitencier national.

— Il est maintenant plein d'étrangers aux antécédents plus que douteux et personne ne sait exactement d'où ils viennent.

Molinari, facilement nationaliste, renchérit sur ces doléances et dit qu'il en avait assez des Italiens et des druses, sans compter les capitalistes anglais qui avaient inondé le pays de chemins de fer et de réfrigérateurs. Pas plus tard qu'hier, il était entré dans la grande Pizzeria Los Hinchas et la première personne qu'il avait vue était un Italien.

— C'est un Italien, ou une Italienne, à qui vous en avez ?

— Ni un Italien ni une Italienne, dit simplement Molinari. Don Isidro, j'ai tué un homme.

— Il paraît que moi aussi j'en ai tué un et, vous voyez, je me porte bien. Ne vous énervez pas ; ces affaires de druses sont compliquées mais, si vous n'êtes pas repéré par un brigadier du commissariat 8, vous pourrez sauver votre peau.

Molinari le regarda, surpris. Puis il se rappela soudain que son nom avait été cité à propos de la mystérieuse affaire de la villa d'Abenjaldun, par un journal sans scrupule – très différent, bien entendu, du dynamique quotidien de M. Cordone, où il tenait la rubrique des sports élégants et du football. Il se souvint que Parodi, pour ne pas laisser son esprit s'engourdir, s'offrait, grâce à sa débrouillardise et à la distraction bienveillante du sous-commissaire Grondona, la lecture très approfondie des journaux du soir. Don Isidro n'ignorait donc pas la mort récente d'Abenjaldun ; il demanda néanmoins à Molinari de lui raconter les faits, mais en parlant lentement, parce qu'il était à moitié sourd. Molinari, essayant de garder son calme, raconta l'histoire :

— Croyez-moi, je suis un jeune homme moderne, un homme qui vit avec son temps ; je me suis souvent amusé, mais j'aime aussi la méditation. Je suis persuadé que nous avons dépassé l'étape du matérialisme ; les communions et les séances du Congrès eucharistique m'ont laissé une impression ineffaçable. Comme vous me le disiez l'autre fois, et, croyez-moi, votre parole n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd, il faut dégager l'inconnue. Voyez les fakirs et les yogis, avec leurs exercices respiratoires et toutes leurs simagrées, ils savent quantité de choses. Moi, en tant que catholique, j'ai abandonné le centre spirite « Honneur et Patrie », mais j'ai compris que les druses forment une collectivité progressiste et sont plus près du mystère que bien des gens qui vont à la messe tous les dimanches. En tout cas, le docteur Abenjaldun avait une maison tout ce qu'il y a de bien, dans le quartier Mazzini, avec une bibliothèque fantastique. J'avais fait sa connaissance à Radio-Phénix, à la Journée de l'Arbre. Il prononça un discours plein de rigueur, et il ne fut pas sans apprécier un petit article que je fis et que quelqu'un lui envoya. Il m'emmena chez lui, me prêta des livres savants et m'invita à la fête qu'il donnait dans sa villa ; cela manque un peu d'élément féminin, mais ce sont de véritables joutes d'esprit, je vous le

garantis. Certains disent qu'ils adorent des idoles, et dans la salle de réception il y a un taureau de métal qui vaut plus qu'un tramway. Les akils, qui sont, pour ainsi dire, les initiés, se réunissent tous les vendredis autour du taureau. Depuis longtemps, le docteur Abenjaldun voulait que je m'initie ; je ne pouvais refuser, je ne tenais pas à me mettre mal avec le vieux et l'homme ne vit pas que de pain. Les druses sont un milieu très fermé et certains pensaient qu'un Occidental n'était pas digne d'entrer dans leur confrérie. Tout d'abord, Abul Hasan, le propriétaire du parc de camions frigorifiques, rappela que le nombre des élus était fixe et qu'il était interdit de faire des prosélytes ; le trésorier Izedin s'y opposa également, mais c'est un pauvre type qui passe son temps à écrire et le docteur Abenjaldun se moquait de lui et de ses petits registres. Cependant, ces réactionnaires, avec leurs préjugés démodés, continuèrent à me contrer et je n'hésite pas à affirmer qu'indirectement tout ce qui est arrivé est de leur faute.

Le 11 août, je reçus une lettre d'Abenjaldun, m'annonçant que le 14 on me ferait passer une épreuve un peu difficile, pour laquelle je devais me préparer.

— Et de quelle façon deviez-vous vous y préparer ? demanda Parodi.

— Eh bien ! comme vous le savez, trois jours à ne boire que du thé, en apprenant par cœur les signes du zodiaque, dans l'ordre, comme ils figurent dans l'Almanach Bristol. Je me fis porter malade aux Services d'hygiène où je travaille le matin. À première vue, j'étais étonné que la cérémonie ait lieu un dimanche et non un vendredi, mais la lettre expliquait que, pour un examen aussi important, le jour du Seigneur convenait mieux. Je ne devais pas me présenter à la villa avant minuit. Je passai le vendredi et le samedi dans le plus grand calme, mais le dimanche matin, je me réveillai nerveux. Voyez-vous, don Isidro, maintenant que j'y pense, je suis sûr que je pressentais déjà ce qui allait se passer. Mais je ne me dégonflai pas, je ne lâchai pas mon livre de la

journée. C’était comique, je regardais toutes les cinq minutes ma montre pour voir si j’avais le droit de reprendre un autre verre de thé ; je ne sais pas pourquoi je la regardais, de toute façon j’en aurais pris : ma gorge sèche réclamait du liquide. Après avoir tant attendu l’heure de l’examen, j’arrivai en retard au Retiro et dus prendre le train omnibus de 23 h 18 au lieu du précédent.

Bien que je fusse fin prêt, je continuai à étudier l’Almanach dans le train. Je fus dérangé par des imbéciles qui discutaient de la victoire des Millionnaires contre les Chacarita Juniors et, croyez-moi, ils ne connaissaient rien au football. Je descendis à Belgrano R. La villa se trouve à treize pâtés de maisons de la gare. Je pensais que la marche allait me faire du bien, mais elle m’épuisa. Suivant les instructions d’Abenjaldun, je l’appelai par téléphone de l’épicerie de la rue Rosetti.

Face à la villa stationnait une file de voitures ; la maison était plus illuminée qu’un soir de veillée funèbre et on entendait de loin le brouhaha de l’assistance. Abenjaldun m’attendait à la grille du jardin. Je le trouvai vieilli. Je l’avais vu très souvent de jour ; pour la première fois, ce soir-là, je m’aperçus qu’il ressemblait un peu à Repetto, mais avec une barbe. Ironie du sort, comme on dit : c’est cette nuit où j’étais obsédé par la perspective de l’examen que je me suis arrêté à faire cette sotte remarque. Nous avons suivi le chemin dallé qui fait le tour de la maison et nous sommes entrés par-derrière. Izedin était dans le bureau, près de la pièce des archives.

— Voilà quatorze ans que je suis aux archives, observa calmement don Isidro. Mais ces archives-là, je ne les connais pas. Décrivez-moi un peu l’endroit.

— Écoutez, c’est très simple. Le bureau est au premier étage : un escalier descend directement à la salle des séances. C’est là qu’étaient les druzes, cent cinquante environ, tous voilés et portant des tuniques blanches, autour du taureau de métal. Les archives sont dans une petite pièce

contiguë au bureau : c'est un réduit sans fenêtres. Je dis toujours qu'un local sans une bonne fenêtre, c'est toujours insalubre à la longue. Vous n'êtes pas de mon avis ?

— Ne m'en parlez pas. Depuis qu'on m'a mis dans le quartier nord, j'en ai assez des réduits. Décrivez-moi le bureau.

— C'est une grande pièce. Il y a un secrétaire de chêne, sur lequel est posée l'Olivetti, des fauteuils très confortables dans lesquels vous vous enfoncez jusqu'au cou, une pipe turque à moitié pourrie qui vaut une fortune, un lustre de cristal, un tapis persan futuriste, un buste de Napoléon, une bibliothèque de livres sérieux : l'*Histoire universelle* de César Cantu, les *Merveilles de l'Univers et de l'Homme*, la *Bibliothèque internationale des Œuvres célèbres*, l'*Annuaire* du journal *La Razón*, le *Jardinier illustré* de Peluffo, *Le Trésor de la jeunesse, La Dame délinquante* de Lombroso, que sais-je encore ?

Izedin était nerveux. Je découvris tout de suite pourquoi. Il revenait à la charge avec sa paperasse. Il y avait sur la table une énorme pile de registres. Le docteur, préoccupé par mon examen, voulait se débarrasser d'Izedin, et il lui dit :

— Ne vous inquiétez pas. Je verrai vos livres cette nuit même.

J'ignore si l'autre le crut ; il alla revêtir sa tunique pour entrer dans la salle des séances ; il ne m'adressa pas un regard.

Dès que nous fûmes seuls, le docteur Abenjaldun me dit :

— As-tu jeûné consciencieusement, as-tu appris dans l'ordre les douze signes du zodiaque ?

Je lui assurai que depuis jeudi dix heures du soir (j'étais allé en compagnie de quelques jeunes gens à la page dîner aux halles d'une buseca légère et d'un petit poisson au four) je ne prenais que du thé.

Puis Abenjaldun me demanda de lui réciter les noms des douze signes. Je les récitai sans une faute ; il me fit répéter la liste cinq ou six fois. Il me dit enfin :

— Je vois que tu as bien suivi mes instructions. Cela ne te servirait cependant de rien si tu n'étais pas attentif et courageux. Je suis certain que tu l'es ; j'ai décidé de ne pas écouter ceux qui nient tes capacités : je te ferai subir une seule épreuve, la plus pénible et la plus difficile. Il y a trente ans, sur les cimes du Liban, je la passai moi-même avec succès ; mais auparavant mes maîtres m'avaient fait subir d'autres épreuves plus faciles : j'avais retrouvé une pièce de monnaie au fond de la mer, une forêt enchantée, un ciboire enfoui au plus profond de la terre, une alfange ensorcelée. Tu n'auras pas à chercher quatre objets magiques ; tu chercheras les quatre maîtres qui forment le tétraèdre voilé de la Divinité. Pour l'instant, livrés à de pieux exercices, ils entourent le taureau ; ils prient avec les frères, les akils, voilés comme eux ; aucun indice ne les distingue, mais ton cœur les reconnaîtra. Je t'ordonnerai d'amener Yousouf ; tu descendras dans la salle des séances, en te répétant dans leur ordre précis les signes du zodiaque. Quand tu arriveras au dernier signe, à celui des Poissons, tu reprendras au premier qui est le Bélier et ainsi de suite ; tu feras trois fois le tour des akils et tes pas te porteront vers Yousouf, si tu n'as pas altéré l'ordre des signes. Tu lui diras : « Abenjaldun t'appelle » et tu l'amèneras ici. Ensuite, je t'ordonnerai d'amener le second maître ; puis le troisième, puis le quatrième.

Heureusement, à force de lire et de relire l'Almanach Bristol, je m'étais gravé les douze signes dans la mémoire ; mais il suffit qu'on vous recommande de ne pas vous tromper pour que vous ayez peur de vous tromper. Je ne perdis pas mon sang-froid, je vous assure, mais j'eus un pressentiment. Abenjaldun me serra la main, me dit que ses prières allaient m'accompagner, et je descendis l'escalier menant à la salle des séances. J'étais très absorbé dans mes signes ; en outre, ces silhouettes blanches, ces têtes baissées, ces masques lisses et ce taureau sacré que je n'avais jamais vu de près, tout cela ne laissait pas de

m'inquiéter. Néanmoins, je fis mes trois tours réglementaires et je me trouvai derrière une forme dans son suaire que rien ne distinguait des autres ; mais comme j'étais en train de répéter les signes du zodiaque, je n'eus pas le temps de penser, et je lui dis : « Abenjaldun vous appelle. » L'homme me suivit ; nous montâmes l'escalier, moi me répétant toujours les signes, et nous entrâmes dans le bureau. Abenjaldun était en prière ; il fit entrer Yousouf dans la pièce aux archives et presque aussitôt il revint et me dit : « Maintenant, va chercher Ibrahim. » Je retournai dans la salle des séances, fis mes trois tours, m'arrêtai derrière un autre suaire et lui dis : « Abenjaldun vous appelle. » Je revins avec lui au bureau.

— Arrête la charrette, eh ! l'ami, dit Parodi. Vous êtes sûr que tandis que vous faisiez vos tours personne n'est sorti du bureau ?

— Non, je vous assure que non. J'étais très absorbé par mes signes et tout le reste, mais je ne suis pas si sot. Je ne quittais pas cette porte des yeux. N'ayez crainte : personne n'entra ni ne sortit.

Abenjaldun prit Ibrahim par le bras et le mena aux archives ; puis il me dit : « Maintenant, va chercher Izedin. » Chose étrange, don Isidro, les deux premières fois j'avais eu confiance en moi ; cette fois-ci j'avais peur. Je descendis, je fis trois fois le tour des druses et je revins avec Izedin. J'étais extrêmement las : dans l'escalier, ma vue se troubla. Les reins, je suppose. Tout me parut avoir changé, même mon camarade. Abenjaldun, lui, avait désormais si grande confiance en moi qu'au lieu de prier il s'était mis à jouer au solitaire ; il emmena Izedin aux archives, et me dit, d'une voix paternelle :

— Cet exercice t'a épuisé. C'est moi qui irai chercher le quatrième initié, qui est Jalil.

La fatigue vous empêche de fixer votre attention, mais dès qu'Abenjaldun fut sorti, je m'accrochai aux barreaux de la

galerie et me mis à l'épier. Mon homme fit les trois tours fort posément, saisit Jalil par un bras et monta avec lui.

Je vous ai dit que la pièce des archives n'a d'autre porte que celle donnant sur le bureau. C'est par cette porte qu'entra Abenjaldun, suivi de Jalil ; l'instant d'après il ressortait avec les quatre druzes voilés ; il fit le signe de la croix, car ce sont des gens fort dévots ; puis il leur dit en créole d'enlever leur voile ; vous penserez que j'ai rêvé, mais j'avais bel et bien devant moi Izedin, avec son visage d'étranger, Jalil, le cogérant de « La Sérieuse », Yousouf, le beau-frère de celui qui nasille, et Ibrahim, toujours aussi pâle et barbu, l'associé d'Abenjaldun, vous savez bien. Cent cinquante druzes tous pareils et j'avais là les quatre maîtres !

Le docteur Abenjaldun allait m'embrasser ; mais les autres, apparemment difficiles à convaincre, superstitieux et butés, ne cédèrent pas et lui firent d'énergiques remontrances en druse. Le pauvre Abenjaldun voulut les persuader, mais il dut finir par s'incliner. Il dit qu'il allait me faire subir une autre épreuve, très difficile, mais dans laquelle leur vie à tous serait en jeu et peut-être le sort du monde. Il poursuivit :

— Nous allons te bander les yeux avec ce voile, nous te mettrons dans la main droite cette longue canne et chacun de nous se cachera quelque part dans la maison ou dans le jardin. Tu attendras ici jusqu'à ce que la pendule sonne douze coups ; puis tu nous trouveras l'un après l'autre, en te guidant par les signes. Ces signes régissent l'univers ; pendant tout le temps que durera l'épreuve, nous te confions le cours des astres : le cosmos sera en ton pouvoir. Si tu n'altères pas l'ordre du zodiaque, nos destinées et la destinée du monde suivront leur cours préétabli ; si ton imagination se trompe, si après la Balance tu imagines le Lion et non le Scorpion, le maître que tu seras en train de chercher mourra et le monde sera menacé par l'air, l'eau et le feu.

Tous approuvèrent, sauf Izedin, qui avait mangé tant de salami que ses yeux se fermaient et qui était tellement distrait qu'en partant il nous serra la main à tous, l'un après l'autre, chose qu'il ne faisait jamais.

On me donna une canne de bambou, on me banda les yeux et ils s'en allèrent. Je restai seul. Quelle n'était pas mon angoisse : répéter les signes, sans en altérer l'ordre ; guetter les douze coups qui n'arrivaient pas à sonner ! J'avais peur de les entendre sonner et de devoir circuler dans cette maison, qui soudain me parut immense et inconnue. Sans le vouloir je pensai à l'escalier, aux paliers, aux meubles que je rencontrerais en chemin ; aux caves, à la cour, aux couloirs, que sais-je… Je commençai à entendre toutes sortes de bruits : les branches des arbres du jardin, des pas au-dessus, les druzes qui quittaient la villa, le démarrage de la vieille Issota d'Abd-el-Malek : vous savez, celui qui gagna à la loterie de l'huile Raggio. Enfin, tout le monde étant parti, je restai seul dans le bâtiment, avec ces druzes cachés Dieu sait où. Tout à coup, la pendule sonna, et je sursautai de frayeur. Je sortis avec ma canne, moi, un jeune homme débordant de vie, cheminant comme un infirme, comme un aveugle, vous voyez la scène ; je pris tout de suite à gauche, parce que le beau-frère du nasillard est très malin et je pensai que j'allais le trouver tout de suite sous la table ; je ne cessai pas tout ce temps-là d'avoir présents à l'esprit la Balance, le Scorpion, le Sagittaire et toutes les figures ; je ne fis pas attention au premier palier et je dégringolai la fin de l'escalier ; puis je pénétrai dans le jardin d'hiver. Brusquement, je m'égarai. Je ne trouvais ni la porte ni les murs. C'est qu'aussi, pensez un peu : trois jours à ne vivre que de thé et cet effort intellectuel que je fournissais ! Je dominai cependant la situation, et partis en direction du monte-plats ; je soupçonnais l'un des quatre de s'être introduit dans la cave à charbon ; mais ces druzes, aussi instruits soient-ils, n'ont pas notre astuce argentine. Alors je repartis vers la grande salle. Je trébuchai dans un guéridon à

trois pieds, dont se servent certains druzes qui croient encore au spiritisme, comme s'ils étaient en plein Moyen Âge. J'eus l'impression d'être observé par tous les yeux des portraits à l'huile – peut-être allez-vous rire ; ma petite sœur dit toujours que j'ai quelque chose d'un fou et d'un poète. Mais je ne perdis pas mon temps et découvris tout de suite Abenjaldun : j'étendis le bras et tombai sur lui. Sans grande difficulté, nous trouvâmes l'escalier, qui était beaucoup plus près que je ne croyais, et nous gagnâmes le bureau. Nous n'échangeâmes pas un mot durant le trajet. J'avais l'esprit occupé par les signes. Je le laissai et sortis en quête d'un autre druze. J'entendis alors comme un rire étouffé. J'eus pour la première fois un doute ; j'en vins à penser qu'on se moquait de moi. Aussitôt après j'entendis un cri. Je suis prêt à jurer que je ne m'étais pas trompé dans les signes ; mais d'abord l'énervement, puis la surprise m'ont peut-être fait commettre une erreur. Je ne nie jamais l'évidence. Je me retournai et, tâtonnant avec ma canne, j'entrai dans le bureau. Quelque chose, par terre, me fit trébucher. Je me baissai. Ma main toucha des cheveux. Je sentis un nez, des yeux. Sans me rendre compte de ce que je faisais, j'arrachai mon bandeau.

Abenjaldun gisait sur le tapis ; il avait la bouche pleine de bave et de sang ; je le palpai ; il était encore tout chaud, mais ce n'était plus qu'un cadavre. Il n'y avait personne dans la pièce. Je vis la canne qui m'était tombée des mains : sa pointe était tachée de sang. Je compris alors que c'était moi qui l'avais tué. En entendant le rire et le cri, j'avais sans doute commis une erreur et j'avais changé l'ordre des signes : cette confusion avait coûté la vie à un homme. Peut-être aux quatre maîtres… Je me penchai au-dessus de la galerie et les appelai. Personne ne répondit. Atterré, je m'enfuis par la cuisine, répétant à voix basse : le Capricorne, le Taureau, les Gémeaux…, pour que le ciel ne s'écroule pas. J'arrivai d'un bond au mur de clôture, bien que la propriété ait près d'un hectare ; Ferrarotti, l'infirme, me disait toujours

que mon avenir était dans les courses de demi-fond. Mais cette nuit-là, ma performance fut le saut en hauteur. Je sautai le mur comme un rien, et il avait près de deux mètres de haut ; alors que je me relevais du fossé et m'ôtais les capsules de bouteilles que je m'étais incrustées dans le corps, la fumée commença à me faire tousser. Une fumée noire et épaisse comme laine à matelas sortait de la villa. Malgré mon manque d'entraînement, je courus comme dans mes meilleurs jours ; en arrivant rue Rosetti, je me retournai : le ciel était éclairé comme un 25 Mai[4], la maison brûlait. Voilà ce que c'est de se tromper dans les signes ! Cette constatation me rendit la bouche plus sèche qu'une langue de canari. J'aperçus un agent au coin de la rue et fis demi-tour ; puis je me perdis dans ces terrains vagues qui sont la honte de notre capitale ; je souffrais en tant qu'Argentin, je vous assure, et j'étais importuné par des chiens ; il suffisait que l'un d'eux aboyât pour que tous viennent m'assourdir de fort près, et, dans ces bourbiers de l'ouest, il n'y a aucune sécurité pour le piéton ni de surveillance d'aucune sorte. Soudain je me tranquillisai, en voyant que j'étais rue Charlone ; je tournai deux ou trois fois et je me trouvai devant le mur de la Chacarita ; quelques imbéciles qui faisaient la queue devant une épicerie se mirent à dire « le Capricorne, le Taureau » et à pousser des grognements indécents ; mais je n'y prêtai pas garde et passai mon chemin. Je me rendis compte alors seulement – le croirez-vous ? – que j'avais récité les signes à haute voix. Je m'égarai de nouveau. Vous savez qu'on ignore dans ces quartiers les rudiments de l'urbanisme et que les rues forment un vrai labyrinthe. Je n'eus même pas l'idée de prendre un moyen de locomotion quelconque ; j'arrivai chez moi avec des chaussures en lambeaux, à l'heure où sortent les boueurs. J'étais malade de fatigue ce matin-là. Je crois même que j'avais de la fièvre. Je me fourrai au lit, mais je résolus de ne pas dormir, pour ne pas risquer d'oublier les signes.

À midi, je fis prévenir la rédaction et les Services d’hygiène que j’étais souffrant. Sur ces entrefaites, mon voisin, le représentant de la gomina Brancato, vint me voir et il insista pour m’emmener dans sa chambre partager un plat de nouilles. Je lui parlai à cœur ouvert : au début, je me sentis un peu mieux. Mon ami sait vivre et il déboucha un muscat du pays. Mais je n’étais pas en veine de conversation et, prétextant que la sauce m’était restée sur l’estomac, je retournai dans ma chambre. Je n’en sortis pas de la journée. Pourtant, comme je ne suis pas un ermite et que j’étais préoccupé par ce qui s’était passé la veille, je demandai à ma logeuse de m’apporter *Les Nouvelles*. Sans même jeter un coup d’œil à la page des sports, je me ruai sur les faits divers et vis la photographie du sinistre : à 0 h 23 du matin avait éclaté un incendie de vastes proportions dans la propriété du docteur Abenjaldun, dans le quartier Mazzini. Malgré l’intervention digne d’éloges des pompiers de l’endroit, l’immeuble avait été la proie des flammes, au milieu desquelles avait péri son propriétaire, membre distingué de la colonie syrio-libanaise, le docteur Abenjaldun, un des grands pionniers de l’importation des ersatz du linoléum. J’étais horrifié. Baudizzone, qui bâcle toujours ses papiers, avait commis quelques erreurs : par exemple, il n’avait fait aucune mention de cérémonie religieuse et il disait qu’on s’était réuni ce soir-là pour lire les statuts et renouveler le Comité directeur. Peu avant le sinistre, MM. Jalil, Yousouf et Ibrahim avaient quitté la villa. Ceux-ci déclarèrent que jusqu’à minuit ils avaient bavardé amicalement avec le défunt qui, loin de pressentir la tragédie qui allait mettre un point final à ses jours et réduire en cendres une belle demeure résidentielle de la zone ouest, avait été, comme à son habitude, extrêmement brillant dans ses propos. On ignorait encore la cause de ce gigantesque incendie. Moi, le travail ne me fait pas peur ; mais depuis lors je ne suis pas retourné au journal, ni aux Services d’hygiène, et mon moral est au plus bas. Deux jours plus

tard, je reçus la visite d'un monsieur très aimable qui m'interrogea sur le rôle que je jouais dans l'achat des balais et des wassingues pour la cantine du personnel de la grande entreprise de la rue Bucarelli ; puis il passa à un autre sujet et me parla des collectivités étrangères, s'intéressant plus particulièrement à la colonie syrio-libanaise. Il promit, sans insister autrement, de revenir. Mais je ne l'ai pas revu. Par contre, un inconnu s'est installé au coin de ma rue et me suit partout en prenant les plus grandes précautions. Je sais que vous n'êtes pas homme à vous laisser embobiner par la police ni par qui que ce soit. Sauvez-moi, don Isidro, je suis à bout !

— Je ne suis pas un sorcier, et je ne jeûne pas comme toi pour être en mesure de résoudre des énigmes. Mais je ne te refuserai pas un petit coup de main. À une condition. Promets-moi de suivre exactement mes instructions.

— À vos ordres, don Isidro.

— Parfait. Nous allons commencer tout de suite. Récite-moi dans l'ordre les signes de l'Almanach.

— Le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, les Poissons.

— Parfait. Maintenant, dis-les-moi à l'envers.

Molinari, pâlissant soudain, balbutia :

— Le Lierbé, le Reautau…

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Je te demande de changer leur ordre, de réciter les signes pêle-mêle.

— Que je change leur ordre ? Vous ne comprenez donc pas, don Isidro, que c'est impossible… !

— Allons donc ! Dis-moi le premier, le dernier et l'avant-dernier.

Molinari, atterré, obéit. Puis il regarda autour de lui.

— Bon, maintenant que tu t'es libéré l'esprit de ces sottises, tu vas retourner au journal. Ne te fais pas de mauvais sang.

Sans un mot, hagard, hébété, Molinari sortit de la prison. L'autre était dehors, qui l'attendait.

2.

Au bout d'une semaine, Molinari estima qu'une deuxième visite au pénitencier s'imposait. Il était gêné pourtant de se retrouver face à face avec Parodi qui avait mis en lumière sa présomption et sa pitoyable crédulité. Un homme moderne, comme lui, s'être laissé mystifier par des étrangers fanatiques ! Les visites du monsieur aimable se firent plus fréquentes et plus inquiétantes : il parlait non seulement des syrio-libanais, mais aussi des druses du Liban ; leur dialogue s'était enrichi de thèmes nouveaux : par exemple : l'abolition de la torture en 1813, les avantages des cathodes récemment importées de Brême par la Section de recherches de la police, etc.

Par un matin pluvieux, Molinari prit l'autobus à l'angle de la rue Humberto-I[er]. Quand il descendit à la station Palermo, l'inconnu descendit aussi. Il avait échangé ses lunettes noires contre une barbe blonde…

Parodi le reçut, comme toujours, sans manifester le moindre sentiment ; il eut le bon goût de ne pas faire allusion au mystère de la rue Mazzini : il parla, thème habituel chez lui, de ce que peut faire un homme qui s'y connaît en jeux de cartes. Il évoqua l'inoubliable figure du Lynx Rivarola, qui fut assommé d'un coup de chaise au moment même où il sortait un second as de pique d'un dispositif spécial qu'il avait dans sa manche. Pour souligner cette anecdote, il sortit d'un tiroir un jeu de cartes graisseux, le fit battre par Molinari et lui demanda d'étaler les cartes la face sur la table, il lui dit :

— Mon petit ami, vous qui êtes magicien, vous allez donner au pauvre vieux que vous avez devant vous le

quatre de cœur.

Molinari balbutia :

— Je n'ai jamais prétendu, monsieur, que j'étais magicien… Vous savez bien que j'ai coupé les ponts avec ces fanatiques.

— Tu as coupé et tu as battu ; donne-moi bien vite le quatre de cœur. N'aie pas peur ; ce sera la première carte que tu vas prendre.

Molinari étendit la main en tremblant, prit une carte au hasard et la donna à Parodi. Celui-ci la regarda et dit :

— Tu es un lion. Maintenant tu vas me donner le valet de pique.

Molinari prit une autre carte et la lui remit.

— Maintenant le sept de trèfle.

Molinari lui donna une carte.

— Cet exercice t'a fatigué. Je tirerai pour toi la dernière carte, qui est le roi de cœur.

Il prit, apparemment au hasard, une carte qu'il joignit aux trois autres. Puis il dit à Molinari de les retourner. Il y avait le roi de cœur, le sept de trèfle, le valet de pique et le quatre de cœur.

— Il n'y a pas de quoi écarquiller les yeux, dit Parodi. Parmi toutes ces cartes au dos identique, l'une porte une marque : c'est la première que je t'ai demandée, mais non pas la première que tu m'as donnée. Car je t'ai demandé le quatre de cœur, et tu m'as donné le valet de pique ; je t'ai demandé alors le valet de pique, et tu m'as donné le sept de trèfle ; je t'ai demandé le sept de trèfle et tu m'as donné le roi de cœur ; j'ai dit alors que tu étais fatigué et que j'allais tirer moi-même la quatrième carte, le roi de cœur. J'ai tiré le quatre de cœur, cette carte qui a des petits points noirs sur le dos.

Abenjaldun a fait de même. Il t'a dit de chercher le druse numéro 1, et tu lui amenas le numéro 2 ; il te dit d'amener le numéro 2, tu lui amenas le 3 ; il te dit d'amener le 3, tu lui amenas le 4 ; il te dit qu'il allait chercher le 4 et il ramena le

1. Le 1 était Ibrahim, son ami intime. Abenjaldun pouvait le reconnaître entre mille… Voilà ce qui arrive à ceux qui fréquentent des étrangers. Tu m’as dit toi-même que les druzes formaient un cercle très fermé. Tu avais raison, et Abenjaldun était plus secret encore que tout autre, lui, le doyen de la colonie. Il eût suffi aux autres d’exclure un créole ; lui, voulut le couvrir de ridicule. Il te dit de venir un dimanche et toi-même tu me dis que c’était le vendredi qu’ils célébraient leurs messes ; pour ébranler ton système nerveux, il te mit trois jours au thé et à l’Almanach Bristol ; par-dessus le marché il te fit faire à pied je ne sais combien de centaines de mètres ; il te lâcha en pleine séance de druzes encapuchonnés et, comme si la peur n’était pas suffisante pour te confondre, il inventa l’affaire des signes de l’Almanach. Il était d’humeur à plaisanter ; il n’avait pas encore examiné (et il ne devait jamais examiner) les livres de comptes d’Izedin ; c’est de ces livres qu’ils parlaient quand tu es entré ; tu as cru qu’ils parlaient de petits romans et de vers. Qui sait les tripotages qu’avait faits le trésorier ; ce qui est certain, c’est qu’il a tué Abenjaldun et qu’il a mis le feu à la maison, pour que personne ne puisse jamais vérifier ses comptes. Il prit congé de vous, il vous serra la main – chose qu’il ne faisait jamais – pour que vous constatiez bien qu’il s’en allait. Il se cacha tout près, attendit que les autres, lassés de la plaisanterie, fussent partis, et quand tu cherchais Abenjaldun, avec ta canne et les yeux bandés, il revint dans le bureau. Quand tu revins avec le vieux, ils rirent tous deux de te voir cheminer comme un pauvre aveugle. Tu partis à la recherche du second druze ; Abenjaldun te suivit pour que tu le retrouves de nouveau et que tu fasses quatre voyages coup sur coup, en ramenant la même personne. Le trésorier, alors, le poignarda dans le dos : tu entendis son cri. Tandis que tu revenais dans le bureau, à tâtons, Izedin s’enfuit, mit le feu aux livres. Puis, pour justifier la disparition des livres, il mit le feu à la maison.

Pujato, 27 décembre 1914

Les nuits de Coliadkin

À la mémoire du bon larron

D'un air souverainement las, Gervasio Montenegro – grand, distingué, évanescent, le profil romantique, portant de larges moustaches teintes – monta dans le fourgon cellulaire et se laissa voiturer jusqu'au pénitencier. Il se trouvait dans une situation paradoxale : ou bien les nombreux lecteurs des journaux du soir s'indignaient, dans chacune des quatorze provinces, qu'un acteur aussi connu fût accusé de vol et d'assassinat ; ou bien les nombreux lecteurs des journaux du soir apprenaient que Gervasio Montenegro était un acteur connu, grâce à cette accusation de vol et d'assassinat. Cette admirable confusion était l'œuvre exclusive d'Achille Molinari, l'habile journaliste qu'avait rendu célèbre la révélation du mystère Abenjaldun. C'est aussi à Molinari qu'on devait le fait que la police ait autorisé Gervasio Montenegro à faire cette visite irrégulière à la prison : dans la cellule 273 était enfermé Isidro Parodi, le détective sédentaire, à qui Molinari (avec une générosité dont personne n'était dupe) attribuait tous ses triomphes. Montenegro, foncièrement sceptique, ne se sentait guère enclin à se fier à un détective emprisonné, doté d'un numéro matricule, et hier encore coiffeur rue Mexico ; en outre, son

esprit, sensible comme un Stradivarius, se crispait d'avance à l'idée de cette visite en un lieu de mauvais augure. Il s'était néanmoins laissé persuader ; il comprenait bien qu'il ne devait pas se mettre à dos Achille Molinari, ce journaliste qui, selon sa vigoureuse expression, représentait le quatrième pouvoir.

Parodi reçut l'acteur adulé sans lever les yeux. Lentement, soigneusement, il préparait du maté dans un petit pot bleu ciel. Montenegro se disposait à en accepter, mais Parodi, sans doute retenu par sa timidité, ne lui en offrit pas ; Montenegro, pour l'encourager, lui tapota l'épaule et alluma une cigarette qu'il prit dans un paquet de Sublimes[5] posé sur un petit banc.

— Vous êtes en avance, don Montenegro ; je sais déjà ce qui vous amène. C'est cette histoire de diamant.

— Je vois que ces murs épais ne sont pas un obstacle à mon renom, s'empressa d'observer Montenegro.

— Comment donc ! Rien ne vaut cette enceinte pour savoir tout ce qui se passe dans notre République : depuis les frasques d'un général de division en personne jusqu'à l'émission culturelle réalisée par le dernier imbécile de la radio.

— Je partage votre aversion pour la radio. Comme me disait toujours Margarita – Margarita Xirgu, bien sûr –, nous, les artistes, qui avons le métier dans le sang, avons besoin de la chaleur du public. Le micro de la radio, c'est froid, c'est contre nature. Moi-même, devant ce désagréable instrument, j'ai senti que je perdais le contact avec mon public.

— Ne me cassez pas les oreilles avec vos instruments et vos contacts. J'ai lu les articles de Molinari. Ce garçon a la plume facile, mais toute cette littérature, toutes ces descriptions finissent par vous assommer. Pourquoi ne me raconteriez-vous pas les choses à votre façon, sans rien cacher ? J'aime qu'on me parle clairement.

— Je suis tout à fait de votre avis. Je suis d'ailleurs bien placé pour vous satisfaire. La clarté est le privilège des latins. Vous me permettrez toutefois de jeter un voile sur un certain événement qui pourrait compromettre une dame de la meilleure société de La Quiaca – il y a encore là-bas, comme vous le savez, des gens très bien. *Laissez faire, laissez passer*. L'impérieuse nécessité de ne pas mettre en cause le nom de cette dame qui, pour le monde, est la fée des salons – et pour moi, une fée et un ange – m'obligea à interrompre ma tournée triomphale dans les républiques indo-américaines. Portègne[6] enfin, j'avais attendu, non sans nostalgie, l'heure du retour et je n'aurais jamais cru que cette heure serait assombrie par des circonstances qu'on ne peut s'empêcher de qualifier de policières. En effet, dès mon arrivée à Retiro[7], on m'arrêta ; à l'heure qu'il est, on m'accuse d'un vol et de deux assassinats. Pour couronner le tout, les policiers me dépouillèrent d'un bijou de famille que j'avais acquis quelques heures auparavant, dans des conditions qui ne manquaient pas de piquant, pendant la traversée du rio Tercero. Bref, j'abhorre les vaines circonlocutions et je conterai l'histoire *ab ovo*, sans exclure, évidemment, l'amère ironie qui s'attache au spectacle du monde moderne. Je me permettrai aussi quelques traits d'artiste, quelques notes de couleur locale.

Le 7 janvier, à 4 h 14 du matin, sobrement habillé d'un vêtement bolivien, je montai dans le Transcontinental, à Mococo, semant habilement – question de savoir-faire – mes nombreux et gênants admirateurs. Une distribution généreuse de quelques autoportraits dédicacés parvint à diminuer, sinon à vaincre, la méfiance à mon égard des employés du train. On m'indiqua un compartiment que je me résignai à partager avec un inconnu, d'aspect nettement israélite, que mon arrivée réveilla. Je sus par la suite que ce gêneur s'appelait Goliadkin et qu'il était diamantaire. Qui eût pu penser que cet irritable Israélite, dont le hasard

ferroviaire m'imposait la compagnie, allait m'impliquer dans une tragédie énigmatique ?

Le lendemain, devant le redoutable chef-d'œuvre de quelque chef cuisinier calchaqui[8], je pus examiner tout à loisir la faune humaine qui peuplait cet étroit univers qu'est un train en marche. Cet examen rigoureux commença – *cherchez la femme* – par une intéressante silhouette qui, même rue Florida, à 8 heures du soir, eût mérité de tout homme l'hommage d'un coup d'œil. Dans ce domaine, je suis infaillible : je constatai peu après qu'il s'agissait d'une étrangère d'une classe exceptionnelle : la baronne Puffendorf-Duvernois : une femme déjà mûre, n'ayant pas cette insipidité rédhibitoire des collégiennes, joli spécimen de notre temps, le corps musclé, modelé par le *lawn-tennis*, les traits quelque peu marqués, mais habilement mis en valeur par des crèmes et des fards, une femme, pour tout dire, à qui la sveltesse donnait de la grandeur et le mutisme de l'élégance. Elle avait cependant la faiblesse, impardonnable chez une authentique Duvernois, d'être un tantinet communisante. Elle réussit d'abord à m'intéresser, mais je compris bientôt que sous son brillant vernis se cachait un esprit banal, et je laissai ce pauvre M. Goliadkin me remplacer auprès d'elle ; elle feignit, trait typiquement féminin, de ne pas s'apercevoir de la différence. Cependant, je surpris une conversation entre la baronne et un autre passager – un certain colonel Harrap, du Texas – où elle employa le qualificatif d'« imbécile », faisant sans aucun doute allusion à ce pauvre M. Goliadkin. Quelques mots encore sur ce Goliadkin : c'était un Russe, un Juif, dont l'impression sur la plaque photographique de ma mémoire est vraiment assez faible. Il était plutôt blond, corpulent, l'air étonné ; ses origines le trahissaient : il se précipitait toujours pour m'ouvrir les portes. Par contre, il serait impossible, quelque désir qu'on en ait, d'oublier l'apoplectique et barbu colonel Harrap, remarquable spécimen de la robuste vulgarité d'un pays qui a atteint le

gigantisme, mais qui ignore les subtilités, les nuances qui n'échappent pas au dernier galopin d'une trattoria de Naples et qui sont la marque de fabrique de la race latine.

— Je ne sais pas où se trouve Naples, mais si quelqu'un n'arrange pas votre affaire, il est en train de se préparer pour vous un petit Vésuve carabiné !

— J'envie votre retraite de bénédictin, monsieur Parodi ; pour moi, la vie n'a été qu'errance. J'ai cherché la lumière aux Baléares, la couleur à Brindisi, le péché élégant à Paris. J'ai aussi, comme Renan, prié sur l'Acropole. Partout j'ai pressé le pampre juteux de la vie… Mais reprenons le fil de mon récit. Tandis que ce pauvre Goliadkin – Juif, après tout, voué aux persécutions – supportait avec résignation, dans le pullman, l'infatigable et fatigant assaut verbal de la baronne, je me distrayais comme un Athénien, avec Bibiloni, un jeune poète de Catamarca, à discuter avec lui de la poésie de nos provinces. Je confesse maintenant qu'au début le teint brun, presque noir, du jeune lauréat des cuisinières Volcan ne m'avait pas prédisposé en sa faveur. Ses grosses lunettes, son nœud papillon à élastique, ses gants beurre frais, me firent penser que je me trouvais devant l'un de ces innombrables pédagogues que nous devons à Sarmiento – prophète génial chez qui il serait absurde de chercher les vertus terre à terre de la prévision à lointaine échéance. Cependant, la vive complaisance avec laquelle il écouta une suite de triolets, que j'avais burinés d'un trait sans retouche dans le train omnibus qui relie le génie sucrier moderne de Jarami à la statue cyclopéenne ciselée par Fioravanti à la gloire du drapeau, me prouva qu'il était l'une des valeurs solides de notre jeune littérature. Ce n'était pas un de ces rimailleurs insupportables qui profitent du premier tête-à-tête pour vous infliger les fausses couches de leur plume : il était attentif, discret, et ne perdait jamais une occasion de se taire devant un maître. Je le remplis de joie en lui récitant la première de mes odes à José Marti ; j'allais entamer la onzième, quand son plaisir prit fin :

l’ennui que l’intarissable baronne distillait auprès de l’ami Goliadkin avait fini par contaminer mon jeune homme de Catamarca, à la suite d’un intéressant phénomène de sympathie psychologique que j’ai souvent observé chez d’autres patients. Avec ma simplicité proverbiale, qui est l’apanage de l’homme du monde, je n’hésitai pas à user d’un procédé radical : je le secouai jusqu’à ce qu’il rouvrît les yeux. La conversation, après cet incident, languissait un peu ; pour la ranimer, je parlai de tabacs fins. J’avais gagné : Bibiloni fut de nouveau tout empressé. Après avoir exploré les poches intérieures de son veston, il en sortit un havane de Hambourg et, hésitant à me l’offrir, il me dit qu’il en avait fait l’acquisition pour le fumer ce soir même dans son compartiment. Déjouant cette innocente excuse, je pris le cigare d’un mouvement preste et m’empressai de l’allumer. Quelque douloureuse pensée dut traverser l’esprit du jeune homme ; du moins, c’est ce que je crus discerner avec mon instinct très sûr de physionomiste, et, bien calé dans mon coin, tout en exhalant des bouffées de fumée bleue, je lui demandai de me parler de ses triomphes. L’intéressant visage brun s’illumina. J’écoutai la vieille histoire de l’homme de lettres qui lutte contre l’incompréhension du bourgeois et traverse le cours de la vie portant sa chimère à bout de bras. La famille de Bibiloni, après plusieurs lustres consacrés aux cultures potagères, parvint à sortir des limites de Catamarca et monta jusqu’à Bancalari. C’est là que naquit le poète. Son premier livre fut la nature : d’un côté les légumes de la ferme paternelle ; de l’autre, les poulaillers limitrophes que le bambin visita plus d’une fois, par des nuits sans lune, muni d’une longue canne à… pêcher des poules. Après de solides études primaires au kilomètre 24, le poète retourna à la glèbe ; il connut les fatigues profitables et exaltantes de l’agriculture, qui valent plus que tous les vains applaudissements, jusqu’au jour où il fut repéré par le flair des cuisinières Volcan, qui couronnèrent son livre *Catamarquègnes* (souvenirs de province). Le montant du

prix lui permit de découvrir la province qu'il avait chantée avec tant de tendresse. Aujourd'hui, riche de ballades et de poèmes du terroir, il retournait à son Bancalari natal.

Nous passâmes au wagon-restaurant. Ce pauvre Goliadkin dut s'asseoir à côté de la baronne ; je m'assis de l'autre côté de la table avec le père Brown. L'aspect extérieur de cet ecclésiastique n'offrait rien d'intéressant : il avait le cheveu châtain, le visage inexpressif et rond. Je le regardais pourtant avec une certaine envie. Nous qui avons eu le malheur de perdre la foi du charbonnier, la foi de notre enfance, notre froide raison ne nous dispense pas ce baume réconfortant que l'Église répand sur ses ouailles. En fin de compte, quel est l'apport que notre siècle, enfant blasé et à cheveux blancs, doit à Anatole France et à Julio Dantas ? Nous aurions tous besoin, mon cher et estimé Parodi, d'une petite dose d'innocence et de simplicité.

Je n'ai qu'un souvenir confus de la conversation que nous eûmes cet après-midi-là. La baronne, prétextant les rigueurs de la canicule, entrouvrait constamment son corsage et se serrait contre Goliadkin – dans le seul but de me provoquer. Le Juif, peu expert en ces joutes, fuyait en vain le contact et, conscient du rôle peu brillant qu'il jouait, parlait nerveusement de choses qui ne pouvaient intéresser personne, telles que la baisse prévisible sur les diamants, l'impossibilité de faire passer un diamant faux pour un vrai, et autres problèmes du métier. Le père Brown, qui semblait oublier la différence qu'il y a entre le wagon-restaurant d'un express de luxe et un auditoire de fidèles sans défense, répétait je ne sais quel paradoxe sur la nécessité de perdre son âme pour la sauver : de ces regrettables arguties de théologiens, qui ne font qu'obscurcir la clarté des Évangiles.

Noblesse oblige : faire la sourde oreille aux invites voluptueuses de la baronne, c'eût été me couvrir de ridicule ; cette nuit-là même, je me glissai sur la pointe des pieds jusqu'à son compartiment et, à croupetons, ma tête pleine de rêve appuyée contre la porte, l'œil à la serrure, je

me mis à chantonner à voix basse « Mon ami Pierrot ». Je fus tiré de ce plaisant répit que le lutteur s'accorde en pleine bataille de la vie par le puritanisme vieux jeu du colonel Harrap. En effet, cet affreux barbu, rescapé de la honteuse guerre de Cuba, me prit par les épaules, m'éleva à une hauteur considérable et me déposa en face des toilettes pour messieurs. Ma réaction fut immédiate : j'entrai et je lui fermai la porte au nez. Je demeurai deux heures à peine dans cet endroit, sans prêter attention aux menaces confuses qu'il m'adressait, dans un castillan incorrect. Quand j'abandonnai ces lieux, ma route était dégagée. La voie est libre ! m'exclamai-je *in petto* et je regagnai sur-le-champ mon compartiment. Décidément, la déesse aventure était avec moi. La baronne était dans mon compartiment, elle m'attendait. Elle bondit vers moi. Tout au fond, Goliadkin remettait sa veste. La baronne, dans une rapide intuition féminine, comprit que la présence de Goliadkin rendait impossible ce climat d'intimité qu'exigent les couples épris. Elle s'en alla, sans lui adresser un mot. Je sais de quoi je suis capable : si je rencontrais le colonel, nous nous battions en duel. C'est peu pratique dans un train. De plus, bien qu'il soit pénible de le constater, nous ne sommes plus à l'époque des duels. Je décidai donc de me coucher.

Quelle étrange servilité que celle des Israélites ! Mon arrivée avait frustré Goliadkin de Dieu sait quels vagues desseins ; et pourtant il fit montre à mon égard d'une extrême cordialité, me forçant à accepter un cigare *Avanti* et me comblant d'attentions.

Le lendemain, ils étaient tous de mauvaise humeur. Sensible au climat psychologique, je voulus dérider mes voisins de table en leur contant des anecdotes de Roberto Payro et en leur récitant de subtiles épigrammes de Marcos Sastre. Mme de Puffendorf-Duvernois, dépitée par le contretemps de cette nuit, gardait un air pincé ; sans doute quelque écho de sa mésaventure était-il parvenu aux

oreilles du père Brown ; ce curé la traita avec une froideur peu compatible avec sa qualité de prêtre.

Je donnai, après le déjeuner, une leçon au colonel Harrap. Pour lui prouver que son faux pas n'avait pas affecté la cordialité habituelle de nos relations, je lui offris un des Avanti de Goliadkin et je me fis un plaisir de le lui allumer. Une gifle en gants blancs !

Cette nuit-là, la troisième de notre voyage, le jeune Bibiloni me déçut. J'avais l'intention de lui narrer certaines aventures galantes, de celles que je n'ai pas l'habitude de confier au premier venu ; mais il n'était pas dans son compartiment. Il m'était insupportable de penser qu'un mulâtre de Catamarca eût pu s'introduire dans le compartiment de la baronne Puffendorf. Je ressemble parfois à Sherlock Holmes : neutralisant avec astuce le contrôleur que je subornai en le gratifiant d'un intéressant échantillon de la numismatique paraguayenne, j'essayai, tel l'impassible limier de Baskerville, d'écouter ou pour mieux dire, d'épier ce qui se passait dans ce compartiment du train. (Le colonel s'était retiré de bonne heure.) Un silence total et l'obscurité furent tout ce que je pus tirer de mon examen des lieux. Mais mon étonnement fut de courte durée. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant sortir la baronne du compartiment du père Brown ! J'eus d'abord un sursaut de révolte, pardonnable chez un homme dans les veines duquel coule le sang des Montenegro. Puis je compris. La baronne venait de se confesser. Elle était décoiffée et son vêtement était d'une simplicité ascétique, un peignoir rouge, des mules d'argent à pompons dorés. Elle n'était pas maquillée et, attitude bien féminine, elle se réfugia dans son compartiment pour que je ne la surprisse pas sans sa cuirasse d'onguents. Allumant un des exécrables cigares du jeune Bibiloni, philosophiquement, je battis en retraite.

Autre surprise en entrant dans mon compartiment : malgré l'heure tardive, Goliadkin était levé. Je souris : deux jours de

cohabitation ferroviaire avaient suffi pour que l'Israélite rustaud imitât le noctambulisme de l'homme de théâtre et de club. Il se faisait d'ailleurs assez mal à cette nouvelle façon de vivre. Il était agité, nerveux. Sans paraître se soucier de ma tête dodelinante et de mes bâillements, il m'infligea le récit très circonstancié de son insignifiante autobiographie, peut-être inventée de toutes pièces. Il prétendit avoir été le cocher, puis l'amant de la princesse Claudia Fiodorovna ; avec un cynisme qui me rappela les pages les plus osées de *Gil Blas de Santillane*, il m'apprit que, trompant la confiance de la princesse et de son confesseur, le père Abramowicz, il lui avait dérobé un énorme diamant ancien, un non-pareil, que seul un défaut dans la taille empêchait d'être le diamant le plus précieux du monde. Vingt années s'étaient écoulées depuis cette nuit de passion, de vol et de fuite ; entre-temps, la vague rouge avait chassé de l'empire des tsars la grande dame spoliée et son cocher déloyal. Dès la frontière commença une triple odyssée : celle de la princesse, en quête du pain quotidien ; celle de Goliadkin, en quête de la princesse, à qui il voulait restituer le diamant ; celle d'une bande de voleurs internationaux en quête du diamant volé – et lancés à la poursuite implacable de Goliadkin. Ce dernier connut tour à tour les mines d'Afrique du Sud, les laboratoires du Brésil, les bazars de Bolivie, et passa par toutes les vicissitudes de l'aventure et de la misère ; mais il ne voulut jamais vendre le diamant, qui était son remords et son espérance. Le temps passant, la princesse Claudia finit par symboliser pour Goliadkin cette Russie aimable et fastueuse, piétinée par les palefreniers et les utopistes. N'arrivant pas à retrouver la princesse, il l'aimait chaque jour davantage ; il apprit récemment qu'elle était en république argentine, où, sans avoir rien perdu de sa morgue d'aristocrate, elle était patronne d'un établissement fameux de la rue Avellaneda. Ce n'est qu'au dernier moment qu'il avait sorti le diamant de l'endroit secret où il le tenait caché ; maintenant qu'il savait

où se trouvait la princesse, il eût préféré mourir que de le perdre.

Cette longue histoire contée par un homme qui, de son propre aveu, était un cocher et un voleur, ne me plut guère. Avec la franchise qui me caractérise, je me permis d'exprimer un doute discret sur l'existence du bijou. Cette pointe le piqua au vif. D'une valise en imitation de crocodile, Goliadkin tira deux écrins identiques et ouvrit l'un d'eux. Le doute n'était plus possible. Là, dans son nid de velours, resplendissait un frère incontestable du Koh-I-Noor. Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. J'eus pitié de ce pauvre Goliadkin qui, jadis, avait partagé la couche éphémère d'une Fiodorovna et qui, aujourd'hui, dans un wagon grinçant, confiait ses soucis à un gentilhomme argentin qui ne lui refuserait pas ses bons offices pour l'aider à parvenir jusqu'à la princesse. Pour lui redonner du courage, j'affirmai qu'être poursuivi par une bande de voleurs était bien moins grave que d'être poursuivi par la police ; pour le mettre à l'aise, fraternel et magnanime, je lui racontai – pure invention – qu'une descente de police au Salon Doré m'avait valu de voir mon nom – un des plus anciens de la république – cité dans je ne sais quelle déposition infamante.

Étrange psychologie que celle de mon ami ! Vingt ans sans voir le visage adoré et maintenant, presque à la veille du bonheur, son esprit se débattait et doutait.

Malgré ma réputation de bohème, justifiée d'ailleurs, je suis un homme d'habitudes régulières ; il était tard et je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Ma pensée s'attardait sur l'histoire de ce diamant, là, dans ce compartiment, et de cette princesse lointaine. Goliadkin (ému sans doute par la noble franchise de mes paroles) ne dormit pas non plus. Du moins, pendant toute la nuit, ne cessa-t-il de se retourner sur la couchette supérieure.

L'aube me réservait deux surprises. D'abord un premier avant-goût de la pampa qui parla à mon âme d'Argentin et d'artiste. Un rayon de soleil éclaira la campagne. Sous le

bénéfique ruissellement solaire, les poteaux, les fils télégraphiques, les chardons le long de la voie pleuraient de joie. Le ciel se fit immense et la lumière se plaqua fortement sur la plaine. Les jeunes taureaux semblaient avoir revêtu des robes nouvelles… Ma seconde satisfaction fut d'ordre psychologique. Devant les grandes tasses sympathiques de notre petit-déjeuner, le père Brown nous expliqua de façon irréfutable que le sabre et le goupillon pouvaient très bien faire bon ménage : avec l'autorité et le prestige attaché à son habit, il reprit le colonel Harrap, qu'il qualifia (à juste titre, selon moi) d'âne et d'imbécile. Il lui dit aussi qu'il n'était capable de s'attaquer qu'à de pauvres idiots, mais qu'avec un homme susceptible d'offrir quelque résistance, il préférait évidemment garder ses distances. Harrap ne broncha pas.

Ce n'est que par la suite que je compris toute la signification de la réprimande du curé. J'appris que Bibiloni avait disparu pendant la nuit ; cet homme de lettres était le pauvre idiot que le soudard avait attaqué :

— Éclairez ma lanterne, mon cher Montenegro, dit Parodi. Votre train si curieux, il ne s'arrête donc nulle part ?

— Mais où vivez-vous, mon bon Parodi ? Ignorez-vous que le Transcontinental va directement de Bolivie à Buenos Aires ? Je poursuis. Cet après-midi-là, la conversation fut monotone. Personne ne voulait parler d'autre chose que de la disparition de Bibiloni. Un voyageur ne manqua pas de faire observer que la sécurité tellement vantée par les capitalistes saxons, en matière de transport par chemin de fer, était fort compromise par cet événement. Sans vouloir le contredire, je fis remarquer que la disparition de Bibiloni avait peut-être bien été la conséquence d'une distraction propre au tempérament poétique, et que moi-même, quand la muse me taquinait, j'étais souvent dans les nuages. Ces hypothèses, plausibles dans la journée, sous un ciel rutilant de couleurs et de lumière, devinrent insoutenables après la dernière pirouette du soleil. Au soir tombant, tout devint

mélancolique. La nuit nous apportait par intermittence la plainte sinistre de quelque hibou, contrefaisant la toux grêle d'un malade. C'était l'heure où chaque voyageur revivait en esprit de vieux souvenirs ou sentait la vague et ténébreuse appréhension des heures nocturnes ; toutes les roues du convoi semblaient scander à l'unisson les mots suivants : *Bi-bi-lo-ni-a-été-as-sas-si-né, Bi-bi-lo-ni-a-été-as-sas-si-né, Bi-bi-lo-ni-a-été-as-sas-si-né…*

Le soir, après dîner, Goliadkin (pour dissiper sans doute le climat d'angoisse qui régnait dans le wagon-restaurant) commit l'imprudence de me défier au poker. Si vif était son désir de se mesurer avec moi qu'il repoussa, avec une surprenante obstination, les propositions de la baronne et du colonel de jouer une partie à quatre. Évidemment, les espérances de Goliadkin durent s'envoler rapidement. Le clubman du Salon Doré ne déçut pas son public. Au début, les cartes ne me favorisèrent pas, mais ensuite, en dépit de mes admonestations paternelles, Goliadkin perdit tout son argent : trois cent quinze pesos et quarante centimes, que les argousins m'ont soustraits arbitrairement par la suite. Je n'oublierai pas ce tournoi : le plébéien contre l'homme du monde, l'envieux contre l'indifférent, le Juif contre l'Aryen. Beau tableau à inscrire dans mes souvenirs. Goliadkin, à la recherche d'un dernier gage, abandonne soudain le wagon-restaurant. Il ne tarde pas à revenir avec la valise en imitation de crocodile. Il en extrait l'un des écrins et le pose sur la table. Il me propose de jouer les trois cents pesos perdus contre le diamant. Je ne lui refuse pas cette ultime chance. Je donne les cartes ; j'ai en main un poker d'as ; nous abattons notre jeu ; le diamant de la princesse Fiodorovna est à moi. L'Israélite se retire. Intéressante minute !

À tout seigneur, tout honneur. Les applaudissements gantés de la baronne Puffendorf, qui avait accueilli avec un intérêt mal dissimulé la victoire de son champion, couronnèrent mon succès. Comme on a coutume de le dire

au Salon Doré, je ne fais pas les choses à moitié. Ma décision était prise : j'appelai le garçon et lui demandai *ipso facto* la carte des vins. Un examen rapide m'amena à fixer mon choix sur une demi-bouteille de champagne *El Gaitero*. Je trinquai avec la baronne.

On reconnaît le *clubman* en toute circonstance. Après une telle aventure, un autre que moi n'eût pu fermer l'œil de la nuit. Quant à moi, insensible soudain aux charmes du tête-à-tête, je n'aspirai plus qu'à la solitude de mon compartiment. Formulant, en bâillant, une vague excuse, je me retirai. J'étais écrasé de fatigue. Je me rappelle avoir parcouru, à moitié endormi, les interminables couloirs du train ; sans me soucier aucunement du règlement que les compagnies saxonnes ont inventé pour entraver la liberté du voyageur argentin, je finis par entrer au hasard dans un compartiment quelconque et, serrant précieusement mon joyau, je poussai le verrou.

Je le déclare sans la moindre honte, mon cher et estimé Parodi : je dormis cette nuit-là tout habillé.

Je tombai sur la couchette comme une toupie qui s'arrête.

Tout effort intellectuel se paie. Je fus pendant la nuit la proie d'un angoissant cauchemar. Le leitmotiv de ce cauchemar était la voix moqueuse de Goliadkin qui répétait : *Je ne dirai pas où se trouve le diamant*. Je m'éveillai en sursaut. Mon premier mouvement fut pour la poche intérieure de mon veston ; l'étui était bien là ; et, dedans, l'authentique *non-pareil*.

Soulagé, j'ouvris la fenêtre.

Clarté. Fraîcheur. Gazouillis matinal des oiseaux. Petit matin brumeux de début de janvier. Petit matin endormi, encore pelotonné dans les draps d'une nuée blanchâtre.

Je passai brusquement de cette poésie matinale à la prose de la vie, qui frappait à ma porte. J'ouvris. C'était le sous-commissaire Grondona. Il me demanda ce que je faisais dans ce compartiment et, sans attendre ma réponse, m'enjoignit de regagner le mien. J'ai toujours été comme les hirondelles

pour l’orientation. Aussi incroyable que cela paraisse, mon compartiment était juste à côté. Je le trouvai tout sens dessus dessous. Grondona me conseilla de ne pas feindre l’étonnement. J’appris ensuite ce que vous avez dû lire dans les journaux. Goliadkin avait été éjecté du train. Un contrôleur entendit son cri et tira la sonnette d’alarme. La police monta à San Martin. Tout le monde m’accusa, même la baronne, sans doute par dépit. Un détail qui dénote l’observateur que je suis : au milieu du remue-ménage policier je remarquai que le colonel avait rasé sa barbe.

2.

La semaine suivante, Montenegro se présenta de nouveau au pénitencier. Dans le paisible isolement de la voiture cellulaire, il avait ébauché non moins de quatorze contes paysans et sept acrostiches de Garcia Lorca pour l’édification de son nouveau protégé, l’*habitué* de la cellule 273, Isidro Parodi ; mais ce coiffeur obstiné sortit un jeu de cartes graisseux de son bonnet réglementaire et lui proposa, plus exactement lui imposa, une partie de *truco*[9].

— Il n’est jeu que je ne joue, répliqua Montenegro. Dans la demeure de mes ancêtres, dans le château crénelé qui reflète ses tours dans les eaux fuyantes du Paraná, j’ai condescendu à partager la société tonifiante et les distractions rustiques du gaucho. Il est certain que mon « je coupe et je donne » faisait trembler les tricheurs les plus chevronnés du Delta.

Très vite, Montenegro (qui ne parvint pas à marquer un point au cours des deux parties qu’ils jouèrent) constata que le *truco*, en raison même de sa simplicité, ne pouvait retenir l’attention d’un habitué du *chemin de fer* et du *bridge* plafond.

Parodi, sans y faire autrement attention, lui dit :

— Écoutez, pour vous remercier de la leçon de cartes que vous venez de donner à ce pauvre vieillard qui n'est même plus capable de jouer, fût-ce avec un débutant, je vais vous raconter une histoire. C'est celle d'un homme très courageux bien que très malheureux, un homme que je respecte infiniment.

— Je vous entends, mon cher Parodi, dit Montenegro, en prenant négligemment une cigarette dans le paquet de Sublimes. Ce sentiment vous honore.

— Non, il ne s'agit pas de vous. Je parle d'un défunt que je n'ai jamais vu, d'un étranger venu de Russie, qui avait été cocher ou palefrenier chez une dame qui possédait un diamant de grand prix ; cette dame était princesse en son pays, mais il n'y a pas de loi pour l'amour… Le jeune homme, grisé par son bonheur, eut une faiblesse – qui n'en a pas ? – et déguerpit avec le diamant. Quand il se repentit, il était trop tard. La révolution maximaliste les avait dispersés de par le monde. Une bande de voleurs essaya de lui dérober ce bijou, d'abord dans une ville d'Afrique du Sud, puis dans une autre au Brésil.

Ils n'y parvinrent pas ; l'homme s'ingéniait à le cacher : il y tenait, non pas pour lui, mais pour le rendre à la dame. Après de longues et pénibles années, il apprit que la dame était à Buenos Aires ; le voyage, avec le diamant, était dangereux, mais l'homme n'hésita pas. Les voleurs montèrent dans le même train que lui : l'un s'était déguisé en moine, un autre en militaire, un autre en citadin de province, une femme enfin s'était peinturluré le visage. Parmi les voyageurs se trouvait un de nos concitoyens, un peu cerveau brûlé, un acteur. Ce garçon ayant passé sa vie parmi des gens déguisés, ne vit rien d'étrange dans ces créatures… La farce était pourtant évidente. Le groupe était trop bien composé. Un curé dont le nom est tiré d'un épisode de Nick Carter ; un natif de Catamarca[10] ou de Bancalari[11] ; une dame qui trouve bon d'être baronne parce qu'il y a une princesse dans l'affaire ; un homme âgé

qui, du jour au lendemain, perd sa barbe, et se montre capable de vous soulever, alors que vous devez peser quelque quatre-vingts kilos, « à une hauteur considérable » et de vous fourrer dans les lavabos. C'étaient là gens résolus ; ils avaient quatre nuits pour mener à bien leur travail. La première nuit, vous avez échoué dans le compartiment de Goliadkin, et ils furent chocolat. La deuxième, vous avez continué à sauver Goliadkin, à votre insu : la dame était dans la place sous un prétexte galant, mais à votre arrivée elle dut battre en retraite. La troisième nuit, tandis que vous étiez collé comme un emplâtre à la porte de la baronne, l'homme de Catamarca sauta sur Goliadkin. Il lui en coûta cher : Goliadkin le jeta hors du train. C'est pourquoi le Russe était nerveux et s'agitait sur sa couchette. Il pensait à ce qui venait de se passer et à ce qui allait se passer ; il pensait probablement à la quatrième nuit, la plus dangereuse, la dernière. Il se souvint d'une phrase du curé sur ceux qui perdent leur âme pour la sauver. Il résolut de se laisser tuer et de perdre le diamant pour le sauver. Vous lui aviez raconté l'histoire de cette affaire infamante où vous aviez été compromis : il se dit que si on le tuait vous seriez le premier à être soupçonné. La quatrième nuit, il exhiba deux écrins, pour que les voleurs pensent qu'il y avait deux diamants, un vrai et un faux. Au vu et au su de tous, il en perdit un au profit d'un joueur peu doué pour les cartes ; les voleurs pensèrent qu'il voulait leur faire croire qu'il avait perdu le vrai diamant ; quant à vous, ils vous endormirent avec une drogue quelconque qu'ils versèrent dans votre breuvage. Ils entrèrent ensuite dans le compartiment du Russe et lui ordonnèrent de leur donner le vrai diamant. Vous l'entendîtes en rêve répéter qu'il ne savait pas où il était ; il leur dit peut-être aussi que c'était vous qui l'aviez pour les inciter à croire le contraire. Son calcul réussit à cet homme courageux : ces êtres sans entrailles le tuèrent à l'aube, mais le diamant était en lieu sûr, en votre possession. Effectivement, dès votre arrivée à

Buenos Aires, la police mit le grappin sur vous et se chargea de remettre le bijou à sa propriétaire.

Peut-être Goliadkin pensa-t-il que la vie ne lui réservait plus grand-chose : vingt années cruelles avaient dû marquer la princesse qui, maintenant, dirigeait une maison close. Moi aussi, à sa place, j'aurais eu un peu peur.

Montenegro prit une seconde cigarette dans le paquet de Sublimes et l'alluma.

— C'est toujours la même histoire, dit-il. L'intelligence en chômage vient confirmer l'intuition géniale de l'artiste. Mme Puffendorf-Duvernois ne m'a jamais inspiré confiance, ni Bibiloni, ni le père Brown, ni, encore moins, le colonel Harrap. Comptez sur moi, mon cher Parodi : je vais immédiatement faire part de ma découverte aux autorités.

Quequén (Province de Buenos Aires),
le 5 février 1942

Le dieu des taureaux

À la mémoire du poète Alexandre Pope

Avec cette mâle franchise qui le caractérisait, le poète José Formento n'hésitait pas à répéter à tous les messieurs et à toutes les dames qui fréquentaient *La Maison de l'Art* (à l'angle des rues Florida et Tucumán) : « Il n'y a pas de plus grande fête pour mon esprit que les joutes verbales entre mon maître Carlos Anglada et Montenegro, cet être qui semble sorti tout droit du XVIIIe siècle. Marinetti contre lord Byron, la quarante-chevaux contre l'aristocratique tilbury, la mitrailleuse contre le fleuret. » Ces joutes plaisaient aussi aux protagonistes qui, d'ailleurs, s'appréciaient beaucoup. Quand il eut appris le vol des lettres, Montenegro (qui depuis son mariage avec la princesse Fiodorovna avait quitté les planches et consacrait ses loisirs à la rédaction d'un vaste roman historique et aux enquêtes policières) offrit à Carlos Anglada de mettre à sa disposition sa perspicacité et ses influences, et il lui signala tout d'abord l'opportunité d'une visite à la cellule 273 où était actuellement enfermé son collaborateur, Isidro Parodi.

Ce dernier, à la différence du lecteur, ne savait pas qui était Carlos Anglada : il ne connaissait pas les sonnets de ses *Pagodes séniles* (1912), ni ses odes panthéistes de *Je*

suis les autres (1921), ni ses poèmes majuscules de *Je vois et je bois* (1928), ni son roman folklorique, *Les Carnets d'un gaucho* (1931), ni un seul de ses *Hymnes pour millionnaires* (cinq cents exemplaires numérotés, plus une édition populaire par l'imprimerie des Missionnaires de Dom Bosco, 1934), ni son *Antiphonaire des pains et des poissons* (1935), ni, aussi scandaleux que cela puisse paraître, ses savantes gloses des éditions Probeta (*Cahiers du plongeur, imprimés par les soins du Minotaure*, 1939[12]). Cela est triste à dire, mais il nous faut constater qu'en vingt ans de prison, Parodi n'avait pas eu le temps d'étudier l'*Itinéraire de Carlos Anglada (Trajectoire d'un poète lyrique*). Dans ce traité essentiel, José Formento, conseillé par le maître lui-même, passe en revue ses diverses étapes : son initiation moderniste ; son étude (et parfois sa transcription) de Joaquin Belda ; sa ferveur panthéiste de 1921, quand le poète, en quête d'une communion totale avec la nature, avait renoncé à porter des chaussures et déambulait, boiteux, les pieds en sang, parmi les plates-bandes qui entourent son coquet chalet de Vicente López ; son refus de l'intellectualisme froid – années fameuses où, accompagné d'une institutrice et d'une version chilienne de Lawrence, il n'hésitait pas à fréquenter les lacs de Palermo en costume marin, muni d'un cerceau et d'une patinette – ; son réveil nietzschéen qui fit éclore les *Hymnes pour millionnaires*, œuvre de tendance aristocratique, prenant pour point de départ un article d'Azorin, que reniera bien vite le catéchumène plébéien du Congrès eucharistique ; finalement, son époque altruiste et la prospection dans les provinces, où le maître soumet au scalpel de la critique les œuvres des plus récentes promotions de poètes sans audience, qu'il fait bénéficier du mégaphone des éditions Probeta, lesquelles ont déjà pas loin de cent souscripteurs et quelques *plaquettes* en préparation.

Carlos Anglada était moins inquiétant que sa bibliographie et que son portrait ; don Isidro, qui se préparait du maté

dans son petit pot bleu ciel, leva les yeux et aperçut l'homme : sanguin, de grande taille, corpulent, prématurément chauve, les yeux froncés et obstinés, l'énergique moustache teinte. Il portait, comme le disait José Formento dans son langage fleuri, un costume prince de Galles. Il était suivi d'un monsieur qui, de près, semblait être Anglada lui-même vu de loin : la calvitie, le regard, la moustache, l'aspect arrogant, le costume prince de Galles, tout y était, mais en modèle réduit. Le lecteur avisé aura déjà deviné que ce jeune homme n'était autre que José Formento, le thuriféraire, l'évangéliste d'Anglada. Sa tâche n'était pas de tout repos. La versatilité d'Anglada, ce Fregoli moderne de la pensée, aurait confondu des disciples moins infatigables et moins dévoués que l'auteur de *Pipi-berceau* (1929), *Réflexions d'un dénicheur d'œufs et d'oiseaux* (1932), *Odes aux directeurs généraux* (1934) et *Dimanche au ciel* (1936). Comme chacun sait, Formento vénérait le maître. Celui-ci le traitait en échange avec une condescendance cordiale qui n'excluait pas, parfois, d'amicales réprimandes. Formento n'était pas seulement le disciple, mais aussi le secrétaire – cette bonne à tout faire qu'ont les grands écrivains pour corriger la ponctuation du manuscrit génial et pour en extirper la faute d'orthographe malencontreuse.

Anglada aborda de front le sujet :

— Vous m'excuserez : je parle avec la franchise d'une motocyclette. Je suis ici sur le conseil de Gervasio Montenegro. Je tiens à le préciser. Je ne crois pas, et je ne croirai jamais qu'un prisonnier soit la personne indiquée pour résoudre des énigmes policières. L'affaire en elle-même est simple. J'habite, comme chacun sait, à Vicente López. Dans mon cabinet de travail, dans mon usine à métaphores, pour être plus précis, il y a un coffre-fort. Ce coffre, qui ferme à clé, renferme – ou plutôt renfermait – un paquet de lettres. Je n'en fais pas mystère : ma correspondante et admiratrice est Mariana Ruiz Villalba de Muñagorri, *Moncha* pour ses

intimes. Je joue cartes sur table. Malgré les impostures de la calomnie, il n'y a pas eu entre nous de commerce charnel. Nous nous situons sur un plan plus élevé – sentimental, intellectuel. À vrai dire, un Argentin ne comprendra jamais ces sortes d'affinités. Mariana est un esprit remarquable et, de plus, une femme superbe. Ce généreux tempérament est doué d'antennes sensibles à toute vibration moderne. Ma première œuvre, *Les Pagodes séniles*, lui donna l'idée de ciseler des sonnets. Je corrigeai ses alexandrins. La présence de quelques vers de treize pieds attestaient une véritable vocation pour le vers libre. Et maintenant, elle pratique l'essai en prose. Elle a déjà écrit : *Un jour de pluie, Mon chien Bob, Le Premier Jour du printemps, La Bataille de Chacabuco, Pourquoi j'aime Picasso, Pourquoi j'aime les jardins*, etc. Mais je fonce sur le détail policier qui vous est plus accessible. Comme nul n'en ignore, j'aime par-dessus tout la multitude. Le 14 août, j'ouvris toutes grandes les portes de mon chalet à un groupe intéressant : des écrivains et des souscripteurs des éditions Probeta. Les premiers exigeaient la publication de leurs manuscrits ; les seconds la restitution des cotisations versées et perdues. Ce sont de ces circonstances qui me rendent heureux comme un sous-marin dans l'eau. La réunion mouvementée se prolongea jusqu'à deux heures du matin. Je suis avant tout un lutteur : j'improvisai une barricade avec des fauteuils et des tabourets et je parvins à sauver une grande partie de la vaisselle ; Formento, plus proche d'Ulysse que de Diomède, essaya de calmer les combattants en apportant un plateau chargé d'un choix de gâteaux et d'orangeade Bilz. Pauvre Formento ! Il ne fit qu'augmenter la réserve des projectiles que m'envoyaient mes détracteurs. Quand le dernier philistin se fut retiré, Formento, avec un dévouement que je n'oublierai jamais, me jeta un seau d'eau à la figure et me rendit une lucidité de 400 watts. Pendant la bagarre, je composai un poème acrobatique. Son titre : *Debout sur la vague !* Le dernier vers : *J'ai fusillé la Mort à bout portant*. Il

eût été criminel de laisser se perdre ces trésors du subconscient. Incontinent, je congédiai mon disciple. Celui-ci, au cœur de la dispute, avait égaré son porte-monnaie. Très simplement, il me demanda de quoi pouvoir rentrer à Saavedra. C'est dans ma poche que je cache la clé de mon inviolable coffre-fort. Je la sortis, la brandis, l'utilisai. Je trouvai l'argent voulu ; je ne trouvai plus les lettres de Moncha – pardon, de Mariana Ruiz Villalba de Muñagorri. Ce coup n'ébranla pas mon énergie. Faisant front comme toujours, je passai en revue la maison et ses dépendances, de la cave au grenier. Le résultat de l'opération fut négatif.

— Je certifie que les lettres ne sont pas dans *le chalet*, dit Formento d'une voix sourde. Le 15 au matin, je revins avec un renseignement pris dans le *Petit Larousse illustré* dont mon maître avait besoin pour son travail. Je lui proposai de faire une deuxième fouille de la maison. Je ne trouvai rien. Si, toutefois. Je découvris quelque chose de grand prix pour M. Anglada et pour la République. Un trésor que le poète par distraction avait relégué dans sa cave : quatre cent quatre-vingt-dix-sept exemplaires de l'œuvre épuisée : *Les Carnets d'un gaucho*.

— Vous excuserez la ferveur littéraire de mon disciple, dit vivement Carlos Anglada. Ces découvertes d'érudit ne peuvent retenir l'attention d'un esprit tel que le vôtre, qui ne s'intéresse qu'au domaine policier. Le fait est là : les lettres ont disparu ; ces élans d'une grande dame, ces feuillets débordants de matière grise et de sentiment peuvent, entre les mains d'une personne sans scrupule, déclencher un scandale. Il s'agit d'un document humain qui unit à l'impact du style – modelé à chaud sur le mien – la fragile intimité d'une femme du monde. Bref : un succulent morceau pour des éditeurs pirates et transandins[13].

2.

La semaine suivante, une longue Cadillac s’arrêta rue Las Heras, devant le pénitencier national. La portière s’ouvrit. Un monsieur, en veston gris, pantalon de fantaisie, gants clairs, tenant à la main une canne à pommeau représentant une tête de chien, en descendit avec une élégance quelque peu surannée et pénétra d’un pas ferme dans la cour.

Le sous-commissaire Grondona le reçut obséquieusement. Le monsieur accepta un havane de Bahia et se fit conduire à la cellule 273. Don Isidro, quand il le vit, dissimula un paquet de Sublimes sous son bonnet réglementaire et dit tranquillement :

— Peste ! la chair se vend bien rue Avellaneda[14]. D’autres y perdent la santé ; mais vous, vous engraissez.

— *Touché*, mon cher Parodi, *touché* ! Je confesse mon embonpoint. La princesse me charge de vous saluer, répliqua Montenegro entre deux bouffées de fumée bleue… Notre ami commun Carlos Anglada – esprit brillant s’il en fut, mais à qui la rigueur méditerranéenne fait défaut – ne vous oublie pas non plus. Il ne vous oublie pas assez, *inter nos*. Pas plus tard qu’hier il a fait irruption dans mon bureau. Deux claquements de portes et son souffle entrecoupé suffirent pour que le psychologue que je suis discerne en un clin d’œil que Carlos Anglada était nerveux. Je compris aussitôt : les embarras de la circulation font perdre tout calme à l’esprit. Vous qui êtes un sage, vous avez fait un choix heureux : la réclusion, la vie régulière, l’absence d’excitants. Au cœur de la ville, votre petite oasis semble d’un autre monde. Notre ami n’a pas votre force de caractère : le moindre coup du sort suffit à l’ébranler. Franchement, je le croyais d’une autre trempe. Au début, il supporta la perte de ces lettres avec le stoïcisme d’un *clubman* ; hier, j’ai constaté que cette attitude n’était qu’une façade. L’homme a été atteint, meurtri. Dans mon bureau, devant un Marasquin 1934, dans la fumée tonifiante des havanes, l’homme a laissé tomber son masque. Je comprends son émoi. La publication de la correspondance

de Moncha serait un coup rude pour notre petite société. Une femme *hors concours*, mon cher ami : beauté physique, fortune, naissance, rang social : un esprit moderne coulé dans du verre de Venise. Carlos Anglada, effondré, affirme que la publication de ces lettres serait sa ruine et l'obligerait, besogne vraiment malpropre, à tuer en duel ce furieux Muñagorri. Quoi qu'il en soit, mon cher et estimé Parodi, je vous supplie de ne pas perdre votre sang-froid. Mon sens de la stratégie a déjà affronté le problème. J'ai déjà fait le premier pas : j'ai invité Carlos Anglada et Formento à passer quelques jours dans la maison de campagne de Muñagorri, *La Moncha. Noblesse oblige* : il faut reconnaître que Muñagorri a beaucoup contribué au développement de toute cette région du Pilar. Vous devriez vous décider un jour à venir voir de près cette merveille. C'est un des rares domaines où l'on ait su conserver, vivant et efficace, l'esprit de nos traditions nationales. Malgré la présence du maître de maison, tyrannique et rétrograde, aucun nuage ne viendra obscurcir cette réunion d'amis. Mariana fera les honneurs, délicieusement, c'est certain. Je vous assure que ce petit séjour ne répond pas à un caprice d'artiste : notre médecin de famille, le docteur Mugica, me conseille de soigner énergiquement mon surmenage. Malgré la cordiale insistance de Mariana, la princesse ne pourra pas être des nôtres. Elle est retenue par ses nombreuses obligations à Avellaneda. Je prolongerai, par contre, ma villégiature jusqu'au printemps[15]. Comme vous le voyez, je n'ai pas hésité à me soumettre à un traitement héroïque. Je confie à vos soins l'affaire policière, la récupération des lettres. Dès demain, à dix heures du matin, la joyeuse caravane motorisée doit s'ébranler du cénotaphe de Rivadavia, en direction de *La Moncha*, vers des horizons sans limite, ivre de liberté.

D'un geste précis, Gervasio Montenegro interrogea sa montre en or Vacheron et Constantin.

— Le temps, c’est de l’or, s’écria-t-il. J’ai promis de rendre visite au colonel Harrap et au révérend père Brown, vos confrères dans cet établissement pénitencier. J’ai été voir récemment, rue Saint-Jean[16], la baronne Puffendorf-Duvernois, né Pratolongo. Elle est toujours d’une dignité imperturbable, mais que son tabac abyssin est donc détestable !

3.

Le 5 septembre, en fin d’après-midi, un visiteur portant un brassard de deuil et muni d’un parapluie entra dans la cellule 273. Il prit d’emblée la parole, s’exprimant avec une vivacité funèbre et don Isidro vit bien qu’il était préoccupé.

— Me voici, tel le soleil blessé à l’heure du couchant – José Formento indiqua d’un geste vague une lucarne qui donnait sur le lavabo. Vous allez me dire que je suis le plus misérable des disciples, à m’occuper de considérations sociales, pendant que le maître est persécuté. Mais mon mobile est tout autre. Je viens vous demander, que dis-je, vous supplier de faire agir les influences que vous vous êtes acquises après une si longue fréquentation des autorités policières. Sans amour, la charité est impossible. Comme le disait Carlos Anglada dans son appel aux Jeunesses agricoles : pour comprendre le tracteur, il faut aimer le tracteur ; pour comprendre Carlos Anglada, il faut aimer Carlos Anglada. Les livres du maître n’aideront peut-être pas la police dans ses recherches ; je vous apporte un exemplaire de mon *Itinéraire de Carlos Anglada*. Vous y verrez que l’homme qui déroute les critiques, et qui intéresse même la police, est en réalité un être impulsif, un enfant pour ainsi dire.

Il ouvrit au hasard le volume et le mit dans les mains de Parodi. Celui-ci vit en effet une photographie de Carlos Anglada, chauve, l’air farouche, et vêtu d’un costume marin.

— Vous devez être un excellent photographe, je n'en disconviens pas, mais ce que je voudrais savoir c'est tout ce qui s'est passé depuis la nuit du 29 ; j'aimerais également connaître la façon dont chacun s'est comporté. J'ai lu les articles de Molinari ; il a du plomb dans la cervelle, mais on finit par se lasser de toute cette prose de journaliste. Ne vous troublez pas, jeune homme, et racontez-moi les choses en procédant par ordre.

— Voici les faits, succinctement. Le 24, nous arrivons au domaine. Grande cordialité et ambiance parfaite. Mme Muñagorri – tenue d'amazone de Redfern, petit poncho de Patou, bottes d'Hermès, maquillage *plein-air* d'Elizabeth Arden – nous accueillit avec sa simplicité habituelle. Anglada et Montenegro discutèrent du coucher du soleil jusqu'à une heure avancée de la nuit. Anglada prétendit qu'il éclairait moins que les phares d'une automobile sur le macadam d'une route ; Montenegro le trouvait moins beau qu'un sonnet du chanteur de Mantoue. Pour finir, les deux belligérants noyèrent leur différend dans un vermouth au bitter. Manuel Muñagorri, neutralisé par l'aisance de Montenegro, semblait supporter notre compagnie avec résignation. À 8 heures précises, l'institutrice – une blonde très vulgaire, croyez-moi – amena Pampa, unique enfant de ce couple heureux. Mme Muñagorri, du haut du perron, tendit ses bras vers l'enfant qui, armé d'un coutelas et revêtu d'un poncho, courut se cacher dans le giron maternel. Scène inoubliable – qui devait se répéter d'ailleurs tous les soirs –, bien faite pour nous convaincre de la persistance des liens de famille dans un milieu à la fois bohème et mondain. L'institutrice se hâta d'emmener Pampa. Muñagorri expliqua que toute l'éducation des enfants tenait dans le précepte de Salomon : Épargne le bâton, l'enfant sera pourri. Je suis certain que pour obliger son fils à porter ce costume folklorique il devait mettre ce précepte en pratique.

Le 29 en fin d'après-midi, nous assistâmes, de la terrasse, à un défilé de taureaux, majestueux et splendide. C'est à

Mme Muñagorri que nous dûmes ce spectacle si typique. Sans elle, cette scène et d'autres aussi agréables ne nous eussent pas été offertes. Je dois avouer avec franchise que M. Muñagorri (parfait éleveur de bétail, sans aucun doute) était un amphitryon négligent et renfrogné. Il nous adressait à peine la parole ; il préférait la conversation de ses contremaîtres et de ses péones ; il s'intéressait plus à la prochaine foire de Palermo qu'à cette conjonction merveilleuse de la nature et de l'art, de la pampa et de Carlos Anglada, qui se réalisait et se déroulait dans sa propriété. Tandis qu'en bas défilaient les bêtes, ombres noires dans le soleil couchant, en haut, sur la terrasse, la conversation devenait de plus en plus animée. Il avait suffi d'une remarque de Montenegro sur la majesté des taureaux pour que le cerveau d'Anglada s'enflammât. Le maître, au mieux de sa forme, improvisa une de ces riches tirades lyriques qui enchantent aussi bien l'historien que le grammairien, l'homme de science que l'homme de cœur. Il dit qu'autrefois les taureaux étaient des animaux sacrés ; qu'auparavant ils avaient été des prêtres et des rois ; et, plus loin encore dans le temps, des dieux. Il dit que le même soleil qui illuminait ce défilé de taureaux avait vu, dans les gorges de la Crète, des défilés d'hommes condamnés à mort pour avoir médit du taureau. Il parla d'hommes que l'immersion dans le sang chaud d'un taureau avait rendus immortels. Montenegro voulut évoquer une sanglante course de taureaux portant des boules au bout des cornes, à laquelle il avait assisté à Nîmes (sous le brûlant soleil provençal) ; mais Muñagorri, incapable de la moindre envolée spirituelle, prétendit qu'en matière de taureaux, Anglada ne s'y connaissait pas plus qu'un épicier. Pontifiant dans un énorme fauteuil de paille, il affirma, chose évidente, qu'il avait été élevé au milieu des taureaux et que c'étaient des animaux pacifiques et même peureux, mais très vaniteux. Figurez-vous que pour mieux convaincre Anglada, il essayait de l'hypnotiser – il ne le quittait pas des yeux.

Nous laissâmes le maître et Muñagorri au plaisir de la discussion ; guidés par l'incomparable maîtresse de maison qu'est Mme Muñagorri, Montenegro et moi-même pûmes admirer dans tous ses détails le générateur d'électricité. Le gong retentit, nous nous assîmes autour de la table de la salle à manger et nous terminions le rôti quand apparurent les polémistes. Il était évident que le maître avait triomphé ; Muñagorri, assombri par sa défaite, ne dit mot de tout le repas.

Le lendemain, il me proposa de visiter le village du Pilar. Nous y allâmes tous les deux seuls, dans sa petite carriole. En tant qu'Argentin, je pris un plaisir infini à notre escapade à travers la pampa typique et poussiéreuse. Le soleil débonnaire répandait généreusement ses rayons sur nos têtes. Les services de l'Union postale s'étendent jusqu'à ces endroits perdus où le pavé est encore ignoré. Tandis que Muñagorri absorbait des liquides inflammables dans le débit de l'endroit, je confiai à la boîte aux lettres un fidèle souvenir à mon éditeur, au dos de ma photographie en costume de gaucho. Le voyage de retour fut pénible. Aux cahots de ce véritable calvaire, s'ajoutaient maintenant les maladresses de l'ivrogne. J'ai l'élégance d'avouer que j'eus pitié de cette victime de l'alcool et lui pardonnai le spectacle navrant qu'il m'offrait. Il fouettait son cheval comme si c'eût été son fils. La voiture était constamment en péril et je craignis plus d'une fois pour ma vie.

Quand nous fûmes rentrés à la maison, quelques compresses et la lecture d'un vieux manifeste de Marinetti me remirent d'aplomb.

Nous voici maintenant, don Isidro, arrivés au soir du crime. Un incident désagréable y préluda : Muñagorri, toujours fidèle au précepte de Salomon, administra une volée de bois vert au postérieur de Pampa qui, séduit par les trompeuses réclames de l'étranger, se refusait à porter coutelas et lasso. Miss Bilham, l'institutrice, ne sut pas se tenir à sa place et prolongea cet incident extrêmement désagréable en

désapprouvant sévèrement Muñagorri. Je n’hésite pas à affirmer que si la pédagogue intervint d’une façon aussi violente, c’est qu’elle avait une autre place en vue : Montenegro, qui a un œil de lynx pour découvrir les sujets d’élite, lui avait proposé Dieu sait quelle situation d’avenir à Avellaneda. Nous nous éloignâmes un peu gênés. La maîtresse de maison, Anglada et moi partîmes en direction du réservoir australien ; Montenegro rentra dans la maison avec l’institutrice. Muñagorri, l’esprit obsédé par la prochaine foire et absolument insensible au spectacle de la nature, retourna voir défiler ses taureaux. La solitude et le travail sont les deux béquilles de l’homme de lettres ; je profitai d’un tournant du chemin pour abandonner mes amis ; je gagnai ma chambre, véritable refuge sans fenêtres et où ne peut parvenir le moindre écho du monde extérieur. Je donnai de la lumière, et je m’attaquai à ma traduction destinée au grand public de *La Soirée avec Monsieur Teste*. Impossible de travailler. Dans la pièce à côté, Montenegro et miss Bilham conversaient. Je ne fermai pas la porte de crainte d’offenser miss Bilham et pour ne pas mourir d’asphyxie. L’autre porte de ma chambre donne, comme vous savez, sur les odeurs de l’arrière-cuisine.

J’entendis un cri ; il ne venait pas de la chambre de miss Bilham ; je crus reconnaître la voix incomparable de Mme Muñagorri. Enfilant couloirs et escaliers, je parvins à la terrasse.

Là, se détachant sur le soleil couchant, avec la sobriété naturelle de la grande actrice qu’elle est, Mme Muñagorri montrait de la main le spectacle terrible que, pour mon malheur, je ne pourrai jamais oublier. Devant la terrasse, comme hier, les taureaux avaient défilé ; d’en haut, comme hier, le maître avait assisté à leur lent passage ; mais, cette fois-ci, l’homme était seul à regarder le spectacle ; et cet homme était mort. Un poignard l’avait atteint, fiché à travers la paille ajourée du dossier.

Retenu par les accoudoirs du grand fauteuil, le cadavre restait assis tout droit. Anglada constata avec horreur que l'assassin avait utilisé pour ce crime insensé le petit coutelas de l'enfant.

— Mais, dites-moi, don Formento, comment le coupable s'était-il procuré cette arme ?

— Mystère. Le garçonnet, après sa dispute avec son père, avait eu un accès de rage et il avait jeté son attirail de gaucho derrière les hortensias.

— Je m'en doutais. Et comment expliquez-vous la présence du lasso dans la chambre d'Anglada ?

— Très facilement, mais pour des raisons qui échappent à un policier. Comme le prouve la photographie que vous avez vue, dans l'existence protéiforme d'Anglada il y a eu la période que nous qualifierons de *puérile*. Même aujourd'hui le champion des droits d'auteur et de l'art pour l'art ressent l'invincible attrait qu'exercent sur l'adulte les jouets d'enfant.

4.

Le 9 septembre, deux dames en deuil pénétrèrent dans la cellule 273. L'une était blonde, forte de hanches, les lèvres charnues ; l'autre, habillée de façon plus discrète, était petite, mince, avec une poitrine d'écolière, des jambes minces et courtes.

Don Isidro s'adressa à la première.

— Je pense que vous êtes la veuve de Muñagorri ?

— Quelle *gaffe* ! murmura l'autre dans un souffle. Vous êtes bien peu perspicace. Comment pouvez-vous la prendre pour moi ; elle ne fait que m'accompagner. C'est la *Fraülein*, miss Bilham. Mme Muñagorri, c'est moi.

Parodi leur offrit deux tabourets et s'assit sur son lit. Mariana poursuivit, très à son aise :

— Quel amour de petite chambre, et si différente du *living* de ma belle-sœur, qui est une véritable horreur avec tous ses paravents. Vous êtes allé au-delà du cubisme, monsieur Parodi, bien que ce ne soit plus à la mode. Si j’étais vous je ferais ripoliner cette porte en blanc. J’adore le fer peint en blanc. C’est Mickey Montenegro – ne trouvez-vous pas qu’il est génial ? – qui nous a conseillé de venir vous voir. Quelle chance de vous avoir trouvé. Je voulais bavarder avec vous, parce que j’en ai assez de répéter mon histoire à des commissaires qui vous accablent de questions et à mes belles-sœurs qui sont assommantes.

Je vais vous raconter la journée du 30, depuis le matin. Nous étions, mon mari et moi, avec Formento, Montenegro et Anglada. Et personne d’autre. La princesse n’avait pu venir. C’est dommage car elle a un charme fou. Parlez-moi après cela du communisme ! Mais voyez ce que c’est que l’intuition féminine, l’instinct maternel. Quand Consuelo m’a apporté mon jus de pruneaux, j’avais une migraine épouvantable. Ah ! l’incompréhension masculine ! J’allai d’abord dans la chambre de Manuel, qui ne voulut même pas m’écouter parce qu’il ne s’intéressait qu’à sa propre migraine, trois fois rien. Nous autres femmes, qui connaissons les douleurs de l’accouchement, nous sommes plus dures à la souffrance. D’ailleurs, c’était sa faute : il s’était couché bien trop tard. Il était resté la veille jusqu’à une heure indue à discuter d’un livre avec Formento. Car il parle de choses qu’il ne connaît pas. Je n’ai surpris que la fin de la discussion, mais j’ai compris sur-le-champ de quoi il s’agissait. Pepe – Formento veux-je dire – est sur le point de faire paraître une traduction populaire de *La Soirée avec Monsieur Teste*. Pour atteindre les masses, ce qui est en fin de compte le but recherché, il l’a intitulée, en espagnol, *La Veillée avec Monsieur Fiole*. Manuel, qui n’a jamais voulu comprendre que sans amour il n’y a pas de charité, s’obstinait à le décourager. Il lui disait que Paul Valéry recommandait aux autres de penser mais que lui-même ne

pensait pas. Et Formento qui a terminé sa traduction, et moi qui ne cesse de dire à la Maison de l'Art qu'il faut faire venir Valéry pour donner des conférences ! Je ne sais ce qu'il y avait ce jour-là, mais le vent du nord nous énervait tous, moi surtout qui suis si sensible. *Fraülein* elle-même s'oublia jusqu'à se disputer avec Manuel au sujet de Pampa qui n'aime pas le costume de gaucho. Je ne sais pourquoi je vous raconte tout ceci, qui se passait la veille. Le 30 donc, après le thé, Anglada, qui ne pense qu'à lui et qui ne sait pas que je déteste marcher, voulut absolument que je lui fasse revoir le réservoir australien, alors qu'il faisait si chaud et qu'il y avait tant de moustiques ! Je pus heureusement me libérer et je rentrai lire du Giono : ne me dites pas que vous n'aimez pas *Accompagné de la flûte*. C'est un livre sensationnel qui vous fait un peu oublier l'estancia. Mais auparavant je pus revoir Manuel qui était sur la terrasse, avec sa manie des taureaux. Il devait être six heures environ et je montai par l'escalier de service. Je dois dire que je demeurai stupéfaite. Je m'écriai : Ah ! Quel spectacle ! Moi, en marinière saumon et en short de chez Vionnet, appuyée à la balustrade, et là, à deux pas, Manuel cloué à son fauteuil, le dos transpercé par le coutelas de Pampa. Par chance, le pauvre ange était en train de poursuivre des chats et cet horrible spectacle lui fut épargné. Il ne revint que le soir, avec une demi-douzaine de queues.

Miss Bilham ajouta :

— J'ai dû les jeter aux cabinets, à cause de l'odeur. Elle dit cela avec un rien de volupté dans la voix.

5.

Anglada, ce matin de septembre, se sentait inspiré. Son esprit lucide embrassait le passé et l'avenir ; l'histoire du futurisme et les travaux d'approche auxquels certains

hommes de lettres se livraient dans la coulisse pour l'obliger à accepter le prix Nobel. Au moment où Parodi pensait que son débit allait se tarir, Anglada brandit une lettre et dit avec un rire de condescendance :

— Ce pauvre Formento ! Décidément, les pirates chiliens connaissent bien leur métier. Lisez cette lettre, cher Parodi. Ils ne veulent pas publier sa grotesque traduction de Paul Valéry.

Don Isidro, résigné, prit la lettre et lut :

Monsieur,

Nous tenons à vous confirmer ce que nous vous avons déjà écrit en réponse à vos lettres du 19, 26 et 30 août dernier. Il nous est impossible de financer cette édition : des frais de clichés et les droits de Walt Disney, l'impression de cartes de Noël et du Nouvel An en langues étrangères, ne nous permettent pas de réaliser cette affaire, à moins que vous n'avanciez la somme nécessaire à l'impression et aux frais de stockage dans le garde-meuble. Au rouleau compresseur.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de nos sentiments dévoués.

Pour le sous-directeur : Rufino Gigena S.

Don Isidro put enfin parler :

— Cette lettre tombe du ciel. Je commence maintenant à y voir clair. Voilà un moment que vous me parlez de livres. À mon tour de dire un mot. J'ai parcouru dernièrement cet ouvrage qui comporte de si jolies illustrations : vous sur des échasses, vous déguisé en bébé, vous à bicyclette. J'ai bien ri. Qui aurait cru que don Formento, cet individu efféminé et sinistre, aurait su si bien se moquer d'un bêta comme vous. Tous ses titres sont une impertinence : vous publiez des *Hymnes pour millionnaires*, et le jeune homme, qui est

déférent, des *Odes pour directeurs généraux* ; vous écrivez *Les Carnets d'un gaucho* et lui les *Réflexions d'un dénicheur d'œufs et d'oiseaux*. Écoutez-moi bien ; je vais vous expliquer tout ce qui s'est passé depuis le début.

Un grand niais est d'abord venu me raconter cette histoire de lettres volées. Je n'y ai prêté aucune attention, car si quelqu'un a perdu quelque chose, il ne va pas demander à un prisonnier de le lui retrouver. Le grand niais disait que ces lettres compromettaient une dame ; qu'il ne s'était rien passé entre lui et cette dame, mais qu'ils s'écrivaient par amitié. Il me dit cela pour que je pense que cette dame était sa maîtresse. Une semaine plus tard, Montenegro, cet excellent homme, vient me voir et me dit que le grand niais paraissait on ne peut plus préoccupé. Vous donniez vraiment l'impression de quelqu'un qui a perdu quelque chose. Vous avez alors eu l'idée d'aller consulter quelqu'un qui n'est pas encore en prison, et qui a une certaine réputation de détective. Puis, tout le monde partit pour la campagne, le pauvre Muñagorri mourut, don Formento et une cinglée vinrent me casser les pieds, et je commençai à me douter de ce qui était arrivé.

Vous m'avez dit qu'on vous avait volé les lettres. Vous m'avez même laissé entendre qu'elles avaient été volées par Formento. Ce que vous vouliez, c'était qu'on parlât de ces lettres et qu'on imaginât je ne sais quelle histoire sur vous et sur la dame. Votre mensonge est devenu une vérité ; Formento vous vola les lettres. Il les vola pour les publier. Vous l'aviez excédé ; après le monologue de deux heures que vous m'avez infligé cet après-midi, je comprends ce garçon. Il était tellement monté contre vous que des coups indirects ne lui suffisaient plus. Il se résolut à publier les lettres, pour en finir une bonne fois et pour que toute la République pût constater qu'il n'y avait rien entre vous et la Mariana. Muñagorri voyait les choses d'un autre œil. Il ne voulait pas qu'on ridiculisât sa femme en publiant des sottises. Le 29, il eut une algarade avec Formento. Celui-ci

n'en souffla mot ; ils discutaient de cette affaire quand survint Mariana et ils eurent l'habileté de lui faire croire qu'ils parlaient d'un livre que Formento était en train de copier du français. Quel intérêt peut avoir pour un homme de la campagne les livres de gens tels que vous ! Le lendemain Muñagorri emmena Formento au Pilar, avec une lettre pour la maison d'édition demandant qu'on suspendît la publication. Formento vit l'affaire mal partie et décida de se débarrasser de Muñagorri. Il s'y résolvait d'autant plus volontiers qu'il courait toujours le risque de voir découvertes ses amours avec la dame. Cette folle commettait des imprudences ; elle répétait les paroles mêmes qu'elle lui avait entendu dire – à propos de l'amour et de la charité, à propos de l'Anglaise qui ne restait pas à sa place… – Elle se trahit même une fois en le nommant par son prénom.

Quand Formento vit que l'enfant avait jeté son attirail de gaucho, il comprit que l'heure était venue pour lui d'agir. Il jouait sur le velours. Il se ménagea un bon alibi : il dit que la porte entre sa chambre et celle de l'Anglaise était ouverte. Ni elle, ni l'ami Montenegro ne le contredirent ; on a cependant l'habitude de fermer sa porte pour ce genre de passe-temps. Formento choisit bien son arme. Le couteau de Pampa allait compromettre deux personnes : Pampa lui-même, qui est à moitié fou, et vous, don Anglada, qui voulez vous faire passer pour l'amant de la dame et qui, plus d'une fois, vous êtes livré à des enfantillages. Il mit le lasso dans votre chambre, pour que la police l'y trouve. À moi, il m'apporta l'album de photographies pour que j'aie les mêmes raisons de vous soupçonner.

Tout étant ainsi bien organisé, il gagna la terrasse et poignarda Muñagorri. Les péones ne le virent pas parce qu'ils étaient en contrebas, à s'occuper des taureaux.

Voyez ce que c'est que la Providence ! Notre homme avait fait tout cela pour publier un recueil des lettres de cette cinglée de Moncha, qu'il aurait envoyé, accompagné de ses vœux de bonne année. Il suffit de voir la dame pour deviner

ce que pouvaient être ses lettres. Ce n’est pas étonnant que les gens de l’imprimerie n’aient pas voulu les publier.

Quequén, 22 février 1942

Les machinations de Sangiácomo

À Mahomet

C’est avec une résignation manifeste que le reclus de la cellule 273 reçut Mme Anglada et son mari.

— Je serai précis. J’abandonnerai toute métaphore, promit Carlos Anglada d’un air grave. Mon cerveau est une chambre froide : les circonstances de la mort de Julia Ruiz Villalba – Pumita pour ses intimes – sont conservées incorrompues dans ce récipient gris. Je serai implacable, véridique. Je considère l’événement avec l’indifférence du *deus ex machina*. Je vous soumettrai une coupe transversale des faits. Parodi, je vous en conjure : ne soyez plus qu’un nerf auditif.

Parodi ne leva pas la tête. Il continua à colorier une photographie du docteur Irigoyen. Le préambule du fougueux poète ne lui apprenait rien : quelques jours auparavant, il avait lu un article de Molinari sur la brusque disparition de Mlle Ruiz Villalba, une des filles les plus gaies de notre petit groupe.

Anglada s’éclaircit la voix. Mariana, sa femme, prit la parole.

— Carlos m’a traînée ici, alors que je me préparais à aller bâiller à la conférence de Mario sur Concepción Arenal. Vous

en avez de la chance, monsieur Parodi, de n'être pas obligé de vous rendre à la Maison de l'Art : ils vont nous chercher de ces raseurs, bien que je prétende toujours que Monseigneur parle avec beaucoup d'élévation d'esprit. Carlos, une fois de plus, va vouloir raconter les choses à sa façon, mais enfin, il s'agit de ma sœur et je ne suis pas venue jusqu'ici pour rester muette comme une carpe. Et puis, nous autres femmes, avec notre intuition, nous voyons juste, comme l'a dit Mario quand il m'a complimentée de mon deuil (j'avais l'air d'une folle, mais le noir va bien aux blondes platinées). Moi qui ai de la *suite*, je vais vous raconter les choses depuis le début, sans faire de la littérature. Vous avez dû apprendre par les journaux que la pauvre Pumita, ma sœur, était fiancée à Ricardo Sangiácomo – quel nom à coucher dehors ! Malgré cela, ils formaient un couple idéal : la Pumita si jolie, avec son *cachet* Ruiz Villalba et ses yeux à la Norma Shearer – maintenant qu'elle nous a quittés, il ne reste plus que les miens, comme dit Mario. Évidemment, elle avait un vrai type indien et elle ne lisait que *Vogue*, aussi lui manquait-il ce *charme* que l'on ne trouve que dans le théâtre français, bien que Madeleine Ozeray soit un repoussoir. C'est un comble de venir me dire, à moi, qu'elle s'est suicidée, à moi qui suis si pratiquante depuis le Congrès eucharistique, et elle, qui avait une telle joie de vivre, que j'ai moi aussi d'ailleurs, sans pour cela être une hypocrite. Ne me dites pas que cette histoire n'est pas un scandale, une véritable tuile, comme si je n'avais pas eu déjà mon compte avec ce pauvre Formento qui poignarda Manuel dans son fauteuil, pendant qu'il regardait ses taureaux. Quand j'y pense, je me dis que vraiment la coupe est pleine.

Ricardo passe pour être un bon garçon, mais il voulait surtout entrer dans une famille huppée comme la nôtre, lui qui n'est qu'un parvenu, ce qui ne m'empêche pas de respecter beaucoup son père qui est arrivé à Rosario sans un sou en poche. Pumita n'était pas née de la dernière pluie et

maman, qui avait un faible pour elle, jeta l'argent par les fenêtres quand elle fit ses débuts dans le monde, et ce n'est pas étonnant qu'elle se soit fiancée si jeune. Il paraît qu'ils s'étaient rencontrés d'une façon très romanesque, à Llavallol, comme Errol Flynn et Olivia de Havilland dans *Allons à Mexico* qui s'intitule en anglais *Sombrero :* le poney du *tonneau* de Pumita s'était emballé en arrivant sur le macadam, et Ricardo qui ne rêve que de chevaux de polo voulut faire son petit Douglas Fairbanks et arrêta le poney, ce qui en soi n'a rien d'extraordinaire. Il en avala sa salive quand il sut que c'était ma sœur, et la pauvre Pumita, c'est bien connu, aimait flirter, même avec les domestiques. Bonne pâte, j'ai invité son Ricardo à *La Moncha*, alors que je ne l'avais jamais vu de ma vie. Le Commandeur – le père de Ricardo, vous me suivez – poussait énormément à la roue, et Rica envoyait tous les jours à Pumita des orchidées à m'en rendre malade, si bien que, de mon côté, j'ai fait bande à part avec Bonfanti, mais c'est une autre histoire.

— Reprenez votre souffle, madame, interrompit respectueusement Parodi. En attendant la prochaine averse, vous pourriez peut-être, don Anglada, en profiter pour me faire un petit résumé.

— J'ouvre le feu…

— Encore avec tes fadaises ! soupira Mariana tout en remettant, d'une main sûre, du rouge sur ses lèvres dédaigneuses.

— Le tableau brossé par ma femme est exact. Reste cependant à en tirer les conséquences pratiques. Je serai l'arpenteur, le géomètre. À moi la vigoureuse synthèse.

Au Pilar, près de *La Moncha*, s'étalent les parcs, les viviers, les serres, l'observatoire, les jardins, la piscine, les cages des bêtes, l'aquarium souterrain, les dépendances, le gymnase, le bastion du Commandeur Sangiácomo. Ce vieillard encore vert – regard imperturbable, stature moyenne, teint de brique, moustaches blanches barrées d'un allègre cigare – est une pelote de muscles et n'a pas son pareil à la course à

pied, aux agrès, sur les planches d'un tremplin. Je passe maintenant de l'instantané au cinématographe : j'aborde sans ambages la biographie de ce magnat de l'engrais. Le XIXe siècle, ankylosé, se retournait en gémissant dans son fauteuil roulant – années des paravents japonais et du grotesque vélocipède – quand la province de Rosario ouvrit généreusement sa gueule dévorante à un immigrant italien. Que dis-je – à un enfant italien. Je demande : qui était cet enfant ? Je réponds : le Commandeur Sangiácomo. L'analphabétisme, la mafia, les intempéries, une foi aveugle en l'avenir de notre patrie furent ses pilotes. Une personnalité consulaire – je précise : le consul d'Italie, le comte Isidoro Fosco – devina la valeur morale du jeune homme et lui offrit plus d'une fois ses conseils désintéressés.

En 1902, Sangiácomo affrontait l'existence du haut d'une voiture des Services de la voirie ; en 1903, il dirigeait un parc important d'arroseuses municipales ; à partir de 1908 – année où il sortit de prison – son nom resta définitivement attaché à la saponification des graisses ; en 1910, son empire s'étendait sur les tanneries et le guano ; en 1914, il discerna d'un œil de cyclope les possibilités d'utilisation de cette résine qui a nom *assa foetida* ; la guerre mit fin à ce mirage. Notre lutteur, au bord de la catastrophe, donna un coup de barre et se lança dans la rhubarbe. L'Italie ne tarda pas à faire retentir son cri de guerre et à bander ses muscles. Sangiácomo, de l'autre rive de l'Atlantique cria : Présent ! et fréta un bateau de rhubarbe pour les modernes hôtes des tranchées. Les mutineries d'une soldatesque ignorante ne le découragèrent pas. Ses cargaisons nutritives mondèrent les ports et les entrepôts de Gênes, de Salerne et de Castellammare, obligeant plus d'une fois des quartiers entiers à déménager. Cette abondance alimentaire eut sa récompense : le nouveau millionnaire put bientôt barrer sa poitrine du ruban de Commandeur.

— Quelle façon de raconter les choses : tu as l'air d'un fakir, dit Mariana d'une voix morne en continuant à

remonter sa jupe. Avant d'être nommé Commandeur, il s'était marié avec sa cousine germaine qu'il avait fait venir exprès d'Italie, et tu as aussi passé au bleu l'histoire des enfants.

— C'est exact : je me suis laissé emporter par le *ferry-boat* de mon verbe. Tel un Wells argentin, je remonte le cours du temps. J'aborde le lit nuptial. Notre héros est en train d'engendrer son fils. Il naît : c'est Ricardo Sangiácomo. La mère, personnage secondaire, qu'on ne fait qu'entrevoir, disparaît : elle meurt en 1921. La mort (qui à l'instar du facteur sonne deux fois) le priva cette même année de l'homme d'action qui ne lui avait jamais refusé son appui : le comte Isidoro Fosco. Je le dis, je le répète sans hésiter : le Commandeur fut à deux doigts de perdre la raison. Le four crématoire avait dévoré la chair de son épouse ; il lui restait son œuvre, son empreinte : leur fils unique. Homme tout d'une pièce, le père consacra désormais sa vie à élever et à adorer cet enfant. Je souligne un contraste : le Commandeur – dictateur austère dans ses affaires et brutal comme une presse hydraulique – fut, *at home*, pour son fils, le plus gracieux des polichinelles.

Contemplons maintenant cet héritier : feutre gris, les yeux de sa mère, la moustache circonflexe, la démarche rythmée à la Juan Lanuto[17], des jambes de centaure argentin. Cet habitué des piscines et du turf est aussi un juriste, un homme dans le vent. J'admets que son recueil de poèmes *Peigner l'air* ne constitue pas une suite bien cohérente de métaphores, mais nous avons là une vision compacte, l'indice d'un nouveau structuralisme. C'est incontestablement dans le domaine du roman que notre poète donnera tout son voltage. Je le prédis : un critique acerbe soulignera peut-être le fait que notre iconoclaste, avant de briser ses anciens modèles, les a imités ; il devra reconnaître en tout cas que la copie est d'une fidélité rigoureuse. Ricardo est un espoir argentin ; son essai sur la comtesse de Chinchon sera l'amalgame du plongeon

archéologique et du frisson néofuturiste. Ce labeur exige la compulsation des in-folio de Gandie, de Levene, de Grosso, de Radaelli. Heureusement, notre explorateur n'est pas seul ; Élysée Requena, son frère de lait si dévoué, l'aide et le pousse dans ce périple.

Pour définir cet acolyte, je serai concis comme un coup de poing : le grand romancier s'occupe des principaux personnages du roman et il confie à une plume subalterne le sort des personnages secondaires. Requena (estimable sans doute dans son rôle de *factotum*), est l'un des nombreux fils naturels du Commandeur, ni meilleur ni pire que les autres. Si, pourtant : il présente une caractéristique particulière : son attachement inconditionnel à Ricardo. J'aperçois maintenant un personnage âpre au gain, vénal. Je lui arrache son masque : je présente l'intendant du Commandeur, Giovanni Croce. Ses détracteurs veulent faire croire qu'il est de *La Rioja* et que son nom véritable est Juan Cruz. La vérité est tout autre : son patriotisme est notoire ; son dévouement envers le Commandeur, sans faille ; son accent, très désagréable. Le Commandeur Sangiácomo, Ricardo Sangiácomo, Élysée Requena, Giovanni Croce, voilà le quatuor qui se trouvait auprès de Pumita les jours qui précédèrent sa mort. Je laisse à leur anonymat tous les éléments de la domesticité : jardiniers, ouvriers agricoles, cochers, masseurs…

Mariana ne put s'empêcher de l'interrompre.

— Cette fois-ci, tu ne nieras pas que tu n'es qu'un envieux, à l'esprit mal tourné. Tu n'as rien dit de Mario qui avait sa chambre pleine de livres, à côté de la nôtre et qui sait très bien distinguer une femme qui sort de l'ordinaire, et qui ne perd pas son temps comme un sot à écrire des lettres. Il a bien su te clouer le bec avant que tu n'aies dit ouf ! C'est fou ce qu'il sait de choses.

— Exact. Il m'arrive parfois d'opter pour le silence. Le docteur Mario Bonfanti est un hispaniste attaché à la personne du Commandeur. Il a publié une adaptation pour

adultes du *Poème du Cid* ; il médite une version très à la gaucho des *Solitudes* de Góngora, où il introduira des ivrognes, des sangliers, des lapins et des loutres.

— Don Anglada, vous me fatiguez avec tous vos livres, dit Parodi. Si vous voulez que je vous serve à quelque chose, parlez-moi plutôt de votre belle-sœur, la jeune défunte. Puisque de toute façon il faut que je vous écoute…

— Vous êtes comme la critique, vous ne me comprenez pas. Le pinceau magistral – j'ai nommé Picasso – place au premier plan le fond du tableau et relègue au point de fuite la figure centrale. Mon plan de bataille est le même. Ayant esquissé les comparses environnants – Bonfanti, etc. – j'en arrive tout droit à Pumita Ruiz Villalba, *corpus delicti*.

L'artiste ne se laisse pas tromper par les apparences. Pumita, avec son espièglerie de garçon manqué, avec son charme sans apprêt, était, avant tout, une toile de fond : son rôle était de faire ressortir l'opulente beauté de ma femme. Pumita est morte ; évoquer son rôle devient indiciblement pathétique. Vision grand-guignolesque : le 23 juin au soir elle riait et bavardait à la fin du dîner, sous l'excitation de mes propos ; le 24, elle gisait empoisonnée dans sa chambre à coucher. Le destin qui n'est pas *gentleman* a voulu que ce soit ma femme qui la découvrît.

2.

L'après-midi du 23 juin, veille de sa mort, Pumita vit mourir trois fois Émile Jannings dans les versions médiocres et pourtant célèbres de *Haute Trahison*, de *L'Ange bleu* et de *La Dernière Consigne*. C'est Mariana qui avait suggéré cette expédition au Club Pathé-Baby ; au retour, Mario Bonfanti et elle-même prirent place à l'arrière de la Rolls-Royce. Ils laissèrent Pumita s'asseoir à côté de Ricardo et achever une réconciliation amorcée dans l'ombre propice de la salle de

cinéma. Bonfanti déplora l'absence d'Anglada : cet esprit universel travaillait cet après-midi-là à une *Histoire scientifique du cinématographe* et préférait avoir recours, pour sa documentation, à son infaillible mémoire d'artiste, sans la contaminer par une vision directe du spectacle, toujours imparfaite et fallacieuse.

Ce soir-là, à Villa Castellammare, la conversation fut très animée.

— Je donne de nouveau la parole à mon vieil ami, le maître Correas, dit d'un ton docte Bonfanti, qui arborait une veste tricotée au point de riz, un épais vêtement Huracán, une cravate écossaise, une sobre chemise rouge brique, tout un arsenal de crayons et de stylos énormes, et un lourd chronomètre d'arbitre. Nous chassions la grosse bête et nous sommes revenus bredouilles. Les blancs-becs qui régentent le Club Pathé-Baby nous ont roulés : ils ont donné un festival Jannings où manquait le plus important et le meilleur. Ils nous ont escamoté l'adaptation de la satire butlérienne *Ainsi va toute chair*.

— C'est comme s'ils nous l'avaient donnée, dit Pumita. Tous les films de Jannings en reviennent à *Ainsi va toute chair*. C'est toujours le même thème : d'abord on accumule sur la tête du héros toutes les félicités, puis on lui colle la poisse et il est perdu. Tout cela est d'un ennui ! et tellement semblable à la réalité ! Je parie que le Commandeur est de mon avis.

Le Commandeur hésita avant de répondre ; Mariana ne lui en laissa pas le temps :

— Naturellement, c'est parce que l'idée d'aller voir ces films vient de moi. Tu as pourtant pleuré comme un veau malgré ton *rimmel*.

— C'est vrai, dit Ricardo. Je t'ai vu pleurer. Tu t'énerves, et il faut ensuite que tu prennes pour dormir ces gouttes que tu caches dans ta commode.

— Quelle idiote ! lança Mariana. Tu sais bien que le docteur a dit que ces saletés étaient détestables pour la santé. Moi,

c'est différent. J'en prends parce que je dois me battre avec les domestiques.

— Si je ne dors pas, j'aurai bien des sujets de réflexion. D'ailleurs, ce ne sera pas ma dernière nuit blanche. Vous ne croyez pas, Commandeur, qu'il y a des vies qui ressemblent aux films de Jannings ?

Ricardo pensa que Pumita voulait éluder le thème de l'insomnie.

— Pumita a raison : nul n'échappe à son destin. Morganti était un as au polo, jusqu'à ce qu'il eût acheté le cheval bai qui lui porta malheur.

— Non, s'écria le Commandeur. L'*Homo sapiens* ne croit pas au mauvais sort, et moi je le combats avec cette patte de lapin. Il sortit l'objet d'une poche intérieure de son *smoking* et le brandit avec exaltation.

— Voilà ce qui s'appelle un direct à la mâchoire, applaudit Anglada. La raison pure, toujours la raison pure.

— Moi je suis sûre qu'il y a des vies où rien n'arrive par hasard, insista Pumita.

— Écoute, si c'est à moi que tu penses, c'est que tu es complètement paf, déclara Mariana. Si ma maison est un champ de foire, c'est la faute de Carlos, qui passe son temps à m'espionner.

— Rien dans une vie ne doit arriver par hasard, grommela Croce d'une voix funèbre. S'il n'y avait pas d'autorité, pas de police, nous irions droit au chaos russe, à la tyrannie de la Tcheka. Un fait est là : dans le pays d'Ivan le Terrible, le libre arbitre n'existe plus.

Ricardo, visiblement préoccupé, finit par dire :

— En effet, les choses ne peuvent arriver par hasard. Et… si l'ordre préétabli cessait d'exister, on verrait les vaches entrer en volant par les fenêtres.

— Même les mystiques de la plus haute envolée, renchérit Bonfanti, une Thérèse de Cepeda y Ahumada, un Ruysbrokio, un Blosio, se soumettent à l'*imprimatur* de l'Église, au *nihil obstat* ecclésiastique.

Le Commandeur frappa du poing sur la table.

— Bonfanti, je ne voudrais pas vous offenser, mais il est inutile de le cacher : vous êtes, bel et bien, un catholique. Apprenez que nous autres, du Grand Orient de Rite écossais, nous sommes vêtus comme si nous étions des prêtres, et n'avons rien à envier à personne. Mon sang bout quand j'entends dire que l'homme ne peut faire tout ce qui lui passe par la tête.

Il y eut un silence gênant. Au bout de quelques instants, Anglada – un peu pâle – se hasarda à balbutier :

— *Knock-out* technique. La première ligne des déterministes a été enfoncée. Nous nous précipitons par la brèche ; ils fuient en un désordre total. Le champ de bataille est jonché d'armes et de bagages, à perte de vue.

— Ne fais pas semblant d'avoir eu le dernier mot, tu n'as pas ouvert la bouche, dit l'implacable Mariana.

— Quand je pense que tout ce que nous disons là va être noté dans le carnet que le Commandeur a apporté de Salerne, dit Pumita, d'un air distrait.

Croce, le morne intendant, voulut changer le cours de la conversation.

— Et que raconte notre ami Élysée Requena ?

Le jeune homme, un albinos de haute taille, répondit d'une voix de fausset :

— Je suis très occupé : Ricardo est sur le point d'achever son roman.

Celui à qui l'on faisait allusion rougit légèrement et précisa :

— Je travaille comme un nègre, mais Pumita me conseille de ne pas me presser.

— Moi, à ta place, je rangerais le manuscrit dans un tiroir et je l'y laisserais neuf ans, dit Pumita.

— Neuf ans ! s'écria le Commandeur, au bord de l'apoplexie. Neuf ans ! Il y a déjà cinq cents ans que Dante a publié *La Divine Comédie* !

Avec un noble empressement, Bonfanti soutint le Commandeur.

— Bravo ! Bravo ! Cette hésitation est nettement shakespearienne, nordique. Les Romains comprenaient l'art d'une autre façon. Pour eux, écrire était un geste harmonieux, une danse, non la sévère discipline du barbare, qui tente de suppléer par des mortifications monacales au sel que leur refuse Minerve.

Le Commandeur insista :

— Celui qui n'écrit pas immédiatement tout ce qui fermente dans sa tête est un eunuque de la chapelle Sixtine. Ce n'est pas un homme.

— J'estime moi aussi que l'écrivain doit se donner tout entier, affirma Requena. Peu importent les contradictions ; il s'agit de coucher sur le papier toute cette confusion qu'est l'humain.

Mariana intervint :

— Moi, quand j'écris à maman, si je viens à penser, rien ne vient plus, par contre si je me laisse aller c'est merveilleux, je noircis des pages et des pages sans m'en apercevoir. Toi-même, Carlos, tu prétends que j'étais née pour manier la plume.

— Écoute, Ricardo, dit Pumita en revenant à la charge, si j'étais toi, je suivrais le conseil que je te donne. Il faut faire très attention à ce qu'on publie. Souviens-toi de Bustos Domecq, de Santa Fe, celui dont on publia une nouvelle et dont on s'aperçut ensuite qu'elle avait été déjà écrite par Villiers de l'Isle-Adam.

Ricardo répliqua sèchement :

— Nous nous sommes réconciliés il y a deux heures à peine et tu recommences à me provoquer.

— Rassurez-vous, Pumita, dit Requena. Le roman de Ricardo ne rappelle en rien Villiers de L'Isle-Adam.

— Tu ne comprends pas, Ricardo, que c'est pour ton bien que je le dis. Je suis trop nerveuse ce soir, mais demain nous en reparlerons.

Bonfanti, voulant avoir le dernier mot, dit avec emphase :

— Ricardo est trop sensé pour céder aux attraits trompeurs d'un art romanesque qui ne puise pas aux sources américaines, espagnoles. L'écrivain dont l'inspiration ne s'enrichit pas du message de son sang et de sa terre est un *déraciné*, un déclassé.

— Je ne vous reconnais plus, Mario, dit le Commandeur en approuvant de la tête, pour une fois vous n'avez pas dit de sottise. L'art véritable vient du terroir. C'est un principe absolu : le meilleur Maddaloni, je le cache au fond de ma cave ; dans toute l'Europe, et il en est de même en Amérique, on garde dans des sous-sols blindés les œuvres des grands maîtres, pour qu'ils ne soient pas dérangés par les bombes ; la semaine dernière, un éminent archéologue avait dans sa valise un petit puma en terre cuite, qu'il avait déterré au Pérou. Il me le céda au prix coûtant et je le garde désormais dans le troisième tiroir de mon secrétaire.

— Un petit puma ? dit Pumita étonnée.

— Parfaitement, dit Anglada. Les Aztèques vous avaient pressentie[18]. Ne soyons pas trop exigeants à leur endroit. Ils avaient beau être futuristes, ils ne pouvaient concevoir la beauté fonctionnelle de Mariana.

Telle fut la conversation que Carlos Anglada rapporta presque mot pour mot à Parodi.

3.

Le vendredi, très tôt dans la matinée, Ricardo Sangiácomo était en conversation avec don Isidro. Il paraissait profondément affecté. Il avait mauvaise mine, il était en deuil, le visage mal rasé. Il dit qu'il n'avait pas dormi de la nuit, qu'il ne dormait plus depuis plusieurs nuits.

— Il m'arrive une chose atroce, dit-il d'un air sombre. Une chose vraiment atroce. Vous, monsieur, qui avez dû mener

une vie plutôt calme, du meublé à la prison pour ainsi dire, vous ne pouvez pas vous faire une idée, même approximative, de ce que toute cette histoire représente pour moi. J’ai beaucoup vécu, mais je n’ai jamais été aux prises avec une difficulté que je n’aie pu résoudre aussitôt. C’est ainsi, par exemple, que lorsque la Dolly Sister me fit le coup de l’enfant naturel, le vieux, qui pourtant semble être incapable de comprendre ce genre de problème, lui régla son compte sur-le-champ avec six mille pesos. En outre, il faut reconnaître que j’ai une chance du tonnerre. La dernière fois à Carrasco, je perdis à la roulette jusqu’à mon dernier centime. C’était affreux : les types se battaient pour me voir jouer ; je perdis en moins de vingt minutes vingt mille pesos d’or. Vous imaginez ma situation : je n’avais même plus de quoi téléphoner à Buenos Aires. Néanmoins, je sortis tranquillement sur la terrasse. Figurez-vous que tout s’arrangea *ipso facto*. Un nabot à la voix nasillarde qui avait suivi très attentivement mon jeu s’approcha de moi et me prêta cinq mille pesos. Le lendemain, j’étais de retour à Villa Castellammare, ayant ainsi récupéré cinq mille pesos des vingt mille que m’avaient volés les Uruguayens. Le nabot, je ne l’ai plus jamais revu.

Je ne vous parlerai pas de mes aventures féminines. Si vous voulez vous distraire un moment, demandez à Mickey Montenegro quel lion je suis. Et c’est ainsi pour tout. Dans mes études, par exemple, je n’ouvre même pas mes livres, et, quand arrive le jour de l’examen, je prends du bromure, et je repars avec les félicitations du jury. Aujourd’hui, le vieux, pour m’aider à oublier le chagrin que j’ai à cause de Pumita, veut me lancer dans la politique. Le docteur Saponaro, qui est un phénix, dit qu’il ne sait pas encore quel parti me convient ; mais je vous parie ce que vous voudrez qu’à la prochaine mi-temps, j’ai ma place au Congrès. Au polo c’est pareil : qui a les meilleurs poneys ? qui est le crack à Tortugas ? Mais je m’arrête pour ne pas vous lasser.

Je ne parle pas pour ne rien dire, comme Barcina, qui a failli être ma belle-sœur, ou comme son mari, qui discute de football et qui n'a jamais vu un ballon de compétition. Je veux que vous puissiez reconstituer les faits. J'étais sur le point d'épouser Pumita, qui avait ses caprices, mais qui était une chic fille. Du jour au lendemain, on la trouve empoisonnée au cyanure, morte, pour tout dire. Le bruit court d'abord qu'elle s'est suicidée. C'est idiot : nous allions nous marier. Vous pensez bien que je n'allais pas donner mon nom à une détraquée qui se suicide. Après on raconte qu'elle a pris du poison par erreur, comme si elle n'avait pas deux sous de bon sens. Maintenant on parle d'un assassinat qui nous compromet tous. Moi, que voulez-vous que je vous dise : entre l'assassinat et le suicide, je choisis le suicide, bien que ce soit absurde.

— Écoutez, jeune homme : vous parlez tant que cette cellule va ressembler à Bélisaire Roldán[19]. Au moment où je m'y attends le moins, un clown vient me parler des signes du zodiaque, ou du train qui ne s'arrête nulle part, ou d'une fiancée qui ne s'est pas suicidée, qui n'a pas pris de poison par erreur et qu'on n'a pas assassinée. Je vais donner des ordres au sous-commissaire Grondona pour qu'il me fourre au cachot ce genre d'énergumènes, dès qu'il en aperçoit un.

— Mais je cherche à vous aider, monsieur Parodi, c'est-à-dire que je viens vous demander de m'aider…

— Très bien. C'est ainsi que j'aime qu'on soit. Voyons, procédons par ordre. La défunte s'était résignée à vous épouser ? Vous en êtes certain ?

— Aussi certain que je suis le fils de mon père. Pumita avait ses sautes d'humeur, mais elle m'aimait.

— Faites bien attention à mes questions. Était-elle enceinte ? Un autre serin que vous la courtisait-il ? Avait-elle besoin d'argent ? Était-elle malade ? S'ennuyait-elle beaucoup avec vous ?

Sangiácomo, après avoir réfléchi, répondit par la négative.

— Expliquez-moi maintenant l’histoire des gouttes pour dormir.

— Justement, docteur, nous ne voulions pas qu’elle en prenne. Mais elle continuait à en acheter et elle les cachait dans sa chambre.

— Vous pouviez entrer dans sa chambre ? Ou bien personne ne pouvait-il y entrer ?

— Tout le monde pouvait y entrer – affirma le jeune homme. Comme vous le savez, toutes les chambres de cette maison donnent sur la rotonde aux statues.

4.

Le 19 juillet, Mario Bonfanti fit irruption dans la cellule 273. Enlevant résolument son imperméable blanc et son feutre taupé, il lança sa canne de macassar sur la couchette réglementaire, alluma avec un briquet de kérosène une pipe moderne en écume de mer, et sortit d’une poche intérieure un rectangle en peau de chamois couleur moutarde avec lequel il frotta vigoureusement les verres colorés de ses lunettes. Pendant deux ou trois minutes, on entendit le bruit de sa respiration qui agitait son écharpe gorge de pigeon et son épais gilet de laine. Sa voix, au fort accent italien ponctué de zézaiements ibériques, vibra, gaillarde et dogmatique, en franchissant la barrière de ses dents.

— Vous devez connaître par cœur, maître Parodi, toutes les ficelles de la criminalité, l’*abc* du détective. Je vous avoue franchement que moi, plus féru de vieux grimoires que d’intrigues policières, je tombe des nues. Car enfin, les sbires sont là et ne veulent pas en démordre : ils prétendent que le suicide de Pumita est bel et bien un assassinat. Je crois même que ces Edgar Wallace de bas étage me soupçonnent. Je suis carrément futuriste, progressiste ; il y a

quelques jours, j’ai jugé opportun de faire un *petit nettoyage* de ma correspondance amoureuse ; par hygiène intellectuelle, pour lâcher tout lest sentimental. Il est superflu de citer le nom de la dame : ni vous ni moi, Isidro Parodi, ne nous intéressons à ce détail patronymique. Grâce à ce *briquet*, si vous me passez le gallicisme – ajouta Bonfanti, brandissant l’important objet –, je fis résolument dans la cheminée de mon studio un autodafé de mes lettres. Eh bien ! voyez le résultat : les policiers ont poussé les hauts cris. Cette innocente pyrotechnie m’a valu un *week-end* Villa Devoto[20], un triste exil loin de mon vieux pot à tabac et de ma table de travail. Il est évident que dans mon for intérieur j’ai dit d’eux pis que pendre. Mais j’ai perdu ma belle assurance : il me semble voir ces déplaisants personnages jusque dans mon potage. Je vous demande de me répondre en toute franchise : estimez-vous que je sois en danger ?

— Oui, de continuer à parler jusqu’au-delà du Jugement dernier – répondit Parodi. Si vous ne vous arrêtez pas, on va vous prendre pour un Marseillais. Ne jouez pas les ivrognes et dites-moi ce que vous savez de la mort de Ricardo Sangiácomo.

— Tous mes dons d’expression, toute l’éloquence de mon verbe sont à vos pieds. En un tournemain, je vous brosserai à grands traits le synopsis de l’histoire. Je ne saurais cacher à votre perspicacité, très cher Parodi, que la mort de Pumita avait affecté – que dis-je – atterré Ricardo. Dona Mariana Ruiz Villalba de Anglada n’était pas gâteuse quand elle assurait, avec ce charmant humour qui est le sien : « Les chevaux de polo sont toute la vie de Ricardo » ; jugez de notre stupeur quand nous apprîmes qu’il avait vendu, dans un mouvement de découragement et d’amertume, à je ne sais quel maquignon de City Bell, ses splendides écuries, auxquelles hier encore il tenait comme à la prunelle de ses yeux et qu’il ne regardait plus ces derniers temps que d’un air renfrogné et distrait. Il n’était plus question de *grox* ni de *regolax*. La publication de sa chronique romancée ne le fit

même pas sortir de son hébétude, cette *Épée au soleil*, dont je corrigeai moi-même le manuscrit pour l'imprimeur et où, vous qui êtes orfèvre en la matière, vous n'aurez pas manqué de reconnaître et de saluer au passage, visibles comme des œufs d'autruche, plus d'un échantillon de mon style si personnel. Il s'agit d'une attention du Commandeur, d'un généreux stratagème : le père, pour mettre un terme au *spleen* de son fils, fit hâter en cachette l'impression de l'ouvrage, et, en moins de temps qu'il n'en faut à une truie pour grimper à l'arbre, il lui fit la surprise de six cent cinquante exemplaires de son livre sur papier Wathman, format *Teufelsbibel*. Le Commandeur, en catimini, devient protéiforme : il s'entend avec les médecins de la famille, discute avec les fondés de pouvoir de la banque, refuse son obole à la baronne Servus qui brandit le sceptre péremptoire du Secours antijuif, partage sa fortune en deux parts, dont il destine la plus importante à son fils légitime – un bon million placé dans les convois rapides du Métropolitain qui doit tripler de valeur en moins de dix ans – et la plus petite, qu'il laisse dormir en maigres titres de rente, pour le fils conçu de *fair play*, Élysée Requena ; tout ceci ne l'empêchant pas de différer *sine die* le paiement de mes honoraires et de s'emporter contre le patron de l'imprimerie, lui-même toujours en retard.

Mieux vaut faveur que justice : une semaine après la publication de *l'Épée*, etc., don José María Pemán, affriolé sans doute par certains ornements et certaines grâces de style qui n'échappèrent pas à ce fin connaisseur et qui n'ont rien à voir avec la grossière syntaxe de Requena ni avec son maigre vocabulaire, don José María Pemán, donc, fit paraître un article fort élogieux. La chance souriait à Ricardo. Mais celui-ci, indifférent et maussade, s'obstinait en vain à pleurer la mort de Pumita. Je vous entends d'ici marmonner dans votre barbe : laissez les morts enterrer leurs morts. Sans entrer pour l'instant dans des discussions inutiles sur l'exactitude de ce verset biblique, je préciserai que je

suggérai moi-même à Ricardo la nécessité, mieux encore, l'opportunité de mettre immédiatement un terme à ce chagrin et de puiser un réconfort aux fontaines jaillissantes du passé, arsenal et forge de tout renouveau. Je lui suggérai de revivre quelque aventure galante, antérieure au règne de Pumita. Conseil d'or, procès gagné : et hop ! L'instant d'après, notre Ricardo, fringant et le sourire aux lèvres, montait dans l'ascenseur de la baronne Servus. Je ne dissimulerai pas au journaliste de grande classe que vous êtes ce détail authentique, le nom propre de la dame. L'histoire, d'autre part, souligne le primitivisme raffiné qui est l'incontestable caractéristique de la grande dame teutonne. Le premier acte se déroule devant un jury aquatique amphibie, en ce ravissant printemps 1937. Notre Ricardo observait d'une jumelle distraite les péripéties des éliminatoires d'une régate de dames : les Walkyries du Ruderverein contre les Colombines du Neptunia. Soudain la lunette fouineuse se fixe dans son mouvement, Ricardo demeure bouche bée : il contemple avidement la silhouette gracile et provocante de la baronne Servus, à bord de son *clinker*. Dès cet après-midi-là, un numéro de l'édition spéciale du *Gráfico* fut mutilé ; ce soir-là, une photographie de la baronne mise en bonne place et contemplée avec l'œil humide d'un *dobermann pinscher*, Ricardo me dit : « Une Française cinglée me casse les pieds au téléphone. Je vais la voir, pour essayer de la calmer. » Comme vous pouvez le constater, je répète les *ipsissima verba* du défunt. Je vous esquisse leur première nuit d'amour : Ricardo arrive pantelant au domicile de la dame ; il monte, vertical, dans l'ascenseur ; on l'introduit dans l'intimité d'un petit boudoir ; on le laisse ; soudain la lumière s'éteint ; deux conjectures tiraillent l'esprit de l'éphèbe : un court-circuit, une séquestration. Le voilà qui geint, qui se plaint, qui maudit l'heure de sa naissance, le voilà qui tend ses bras en avant ; une voix alanguie le requiert avec une tendre autorité. L'ombre est douce et le divan propice. L'aurore aux

doigts de fée lui permet enfin de voir ce qu'il en était. Je ne différerai pas la révélation, mon très cher Parodi : Ricardo se réveilla ce matin-là dans les bras de la baronne Servus.

Votre existence comme la mienne, moins audacieuses, plus sédentaires, plus raisonnables peut-être, sont de ce fait exemptes de péripéties de ce genre ; elles pullulent dans la vie de Ricardo.

Celui-ci, accablé par la mort de Pumita, recherche donc la compagnie de la baronne. Notre Gregorio Martínez Sierra est sévère mais juste quand il dit que la femme est un sphinx moderne. Vous n'exigerez sûrement pas de ma discrétion que je vous rapporte mot pour mot le dialogue de la grande dame inconstante et du galant importun qui prétendait la réduire au rôle de consolatrice. Ces cancans, ces commérages sont plus le fait de vulgaires romanciers à la manière des Français, que de véritables détectives. Et d'ailleurs, j'ignore de quoi ils parlèrent. Quoi qu'il en soit, au bout d'une demi-heure, Ricardo, penaud et l'oreille basse, descendait par le même ascenseur Otis qui l'avait précédemment élevé si content. C'est ici que commence la tragique sarabande, c'est ici qu'elle s'amorce, qu'elle débute. Tu te perds, Ricardo, tu roules à l'abîme. Attention, tu dévales la pente abrupte de la folie ! Je ne vous ferai grâce d'aucune station de cet incompréhensible calvaire. Après son entretien avec la baronne, Ricardo se rendit chez Miss Dollie Vavasour, une petite théâtreuse, pour laquelle il n'avait aucun sentiment sérieux mais dont je sais qu'elle avait été sa maîtresse. Je vous fatiguerais, Parodi, si je m'étendais davantage sur cette traînée. Un détail suffit à la peindre toute : j'eus la délicatesse de lui envoyer mon *Góngora a tout dit*, enrichi d'une dédicace olographe de ma blanche main ; la très grossière ne me répondit même pas et ne fut pas le moins du monde émue par mes envois de fruits confits, de bonbons et de liqueurs, auxquels je joignis en outre ma *Recherche des termes aragonais dans certains ouvrages de J. Cejador et Frauca* en exemplaire de luxe, livré

à son domicile particulier par les Grandes Messageries Splendid. Je me torture l'esprit à me demander quelle aberration, quelle banqueroute morale a pu inciter Ricardo à diriger ses pas vers ce repaire du vice, que je me félicite d'ignorer, et que la donzelle a gagné au prix – le fait est notoire et public – de Dieu sait quelles complaisances. Le péché porte son châtiment en soi : Ricardo, au terme d'une conversation navrante avec cette Anglo-Saxonne, battit en retraite, sans demander son reste, mécontent de lui, mâchant et remâchant le fruit amer de la défaite, l'aile de son feutre superbe rabattu par le vent de la folie. À quelques pas à peine du domicile de l'étrangère – à l'angle de la rue Juncal et de la rue Esmeralda, pour ne pas omettre ce détail toponymique – il eut un sursaut viril : il n'hésita pas à héler un taxi, lequel ne tarda pas à le déposer devant une pension de famille, au numéro 900 de la rue Maipú. Un bon zéphyr gonflait ses voiles : dans ce discret asile, que les riches automobilistes qui passent par là hésitent à désigner du doigt, habitait et habite encore Miss Amy Evans, une femme qui, sans rien abdiquer de sa féminité, a l'esprit ouvert aux larges perspectives, flaire les situations, bref, travaille dans un consortium panaméricain dont l'agent local est Gervasio Montenegro, et dont le louable but est de favoriser l'émigration de la femme sud-américaine – « notre sœur latine », comme dit élégamment Miss Evans – vers Salt Lake City et les verts domaines qui l'entourent. Le temps de Miss Evans, c'est de l'or en barre. Néanmoins, cette dame voulut bien dérober un petit quart d'heure aux exigences du courrier, et elle reçut très dignement l'ami qui, tout au charme de fiançailles qui devaient avoir une si triste fin, s'était dérobé à ses feux. Dix minutes de bavardage avec Miss Evans suffisent à redonner de la vigueur au tempérament le plus fragile[21] ; Ricardo, ah ! misère, redescendit en ascenseur le moral au plus bas, et l'idée de suicide si fortement empreinte dans son regard que nul, en le voyant, ne pouvait s'y tromper.

Aux heures de sombre mélancolie, aucune pharmacopée ne vaut la simple et éternelle Nature qui, attentive aux appels d'avril, répand sa profusion estivale par les plaines et les vallons.

Ricardo, mûri par les revers, en quête de solitude campagnarde, partit sans retard pour Avellaneda. La vieille bâtisse des Montenegro ouvrit pour l'accueillir ses grandes portes vitrées garnies de rideaux. L'amphitryon, qui sur le chapitre de l'hospitalité est vraiment grand seigneur, accepta le Corona extra-long qu'il lui offrait et, entre deux bouffées et quatre plaisanteries, parla comme un oracle, tant et si bien que notre Ricardo, pâle et défait, regagna précipitamment Villa Castellammare comme s'il avait eu vingt mille diables à ses trousses.

Sombres antichambres de la folie, salles d'attente du suicide : Ricardo, cette nuit-là, au lieu de s'entretenir avec une personne qui aurait pu lui remonter le moral, avec un camarade, un philologue, s'engage malencontreusement dans le premier d'une longue série de conciliabules avec ce Croce de malheur, plus aride et plus sec que l'algèbre de sa comptabilité.

Notre Ricardo perdit trois jours dans ces conversations malsaines. Le vendredi, il eut une lueur de lucidité : il se présenta *motu proprio* dans ma chambre. Je l'invitai, pour secouer son esprit aux abois, à corriger les épreuves de ma réédition d'*Ariel*, de Rodó, maître qui, au dire de González Blanco, « dépasse Valera en subtilité, Pérez Galdós en élégance, Pardo Bazán en charme, Pereda en modernisme, Valle Inclán en didactisme, Azorin en esprit critique » ; je suppose qu'un autre que moi eût proposé à Ricardo un mets plus léger que cette cervelle de lion. Quoi qu'il en soit, au bout de quelques minutes d'intense concentration sur mon ouvrage, Ricardo, enchanté et ravi, prenait congé de moi. Je n'avais pas encore remis mes lunettes pour continuer le travail que, de l'autre côté de la rotonde, retentit le coup de feu fatal.

Je croisai Requena en sortant de ma chambre. La porte de Ricardo était entrouverte. Par terre, souillant l'épais tapis d'un sang coupable, le cadavre gisait, étendu sur le dos. Le revolver, encore chaud, veillait sur son sommeil éternel.

Je le proclame bien haut. La décision fut préméditée. C'est ce que corroborait et confirmait la déplorable note que nous trouvâmes sur lui : indigente, comme si elle avait été écrite par une personne ignorant les ressources infinies d'une langue issue du latin ; pauvre, comme ce qu'écrit un forgeron qui ne dispose d'aucune réserve d'adjectifs ; fade, sans aucune recherche verbale. Elle confirme ce que j'ai insinué bien souvent du haut de ma chaire : les élèves sortant de ce que nous appelons des collèges ignorent les mystères du dictionnaire. Je vais vous la lire : vous serez le plus ardent champion de notre croisade pour le bien-dire.

Voici la lettre que lut Bonfanti, quelques instants avant d'être mis à la porte par don Isidro :

Le pire c'est que j'ai toujours été heureux. Maintenant les choses ont changé et vont continuer à changer. Je me tue parce que je n'y comprends plus rien. Tout ce que j'ai vécu est faux. Je ne peux pas prendre congé de Pumita parce qu'elle est déjà morte. Ce que mon père a fait pour moi, aucun père au monde ne l'a fait ; je veux que tout le monde le sache. Adieu. Oubliez-moi. Signé : *Ricardo Sangiácomo, Pilar, 11 juillet 1941*.

5.

Parodi reçut, peu de temps après, la visite du docteur Bernardo Castillo, le médecin de famille des Sangiâcomo. Le dialogue fut long et confidentiel. Les mêmes épithètes

peuvent s'appliquer à la conversation qu'eut don Isidro, à cette époque, avec le comptable Giovanni Croce.

6.

Le vendredi 17 juillet 1942. Mario Bonfanti – gabardine fripée, feutre fatigué, cravate écossaise claire et superbe *sweater* de Racing – entra avec difficulté dans la cellule 273. Il était porteur d'un énorme plat, enveloppé dans une serviette immaculée.

— Provisions de bouche, cria-t-il. Vous allez vous en lécher les babines, mon bon Parodi. Des beignets au miel ! La pâte a été faite par des mains expertes ; le plat qui les contient arbore les armes et la devise – *Hic jacet* – de la princesse.

Un coup de canne de macassar modéra ses transports. Il était assené par ce prince des mousquetaires, Gervasio Montenegro – claque à la Houdin, monocle Chamberlain, moustache noire sentimentale, pardessus à parements de fourrure, plastron orné d'une grosse perle Mendax, pied chaussé par Nimbo, main gantée par Bulpington.

— Heureux de vous rencontrer, mon cher Parodi, s'écria-t-il de sa voix distinguée. Vous excuserez les sots propos de mon secrétaire. Ne nous laissons pas prendre aux sophismes de Ciudadela[22] et de San Fernando[23] : tout bon esprit reconnaît qu'Avellaneda fait, de plein droit, autorité en la matière. Je ne cesse de répéter à Bonfanti que sa manie des dictons et des archaïsmes fait décidément *vieux jeu*, démodé ; c'est en vain que je dirige ses lectures : un régime sévère d'Anatole France, d'Oscar Wilde, de Toulet, de don Juan Valera, de Fradique Mendes et de Roberto Gache n'a pu pénétrer son entendement borné. Bonfanti, ne faites pas la mauvaise tête, n'insistez pas, laissez là sur-le-champ les beignets que vous venez de dérober et rejoignez, sans que

je vous y contraigne, la Rose Fleurie, Costa Rica 5791, cette entreprise de nettoiement où votre présence peut être utile.

Bonfanti répéta consciencieusement l'adresse à voix basse, se confondit en salamalecs et disparut avec dignité.

— Don Montenegro, vous qui avez le sens de l'équilibre, dit Parodi, poussez donc l'amabilité jusqu'à ouvrir ce vasistas, je crains que nous ne soyons incommodés par ces petits pâtés qui, si j'en juge par l'odeur, semblent avoir été faits à la graisse de porc.

Montenegro, agile comme un escrimeur, grimpa sur un escabeau et obéit à l'ordre qui lui était donné. Il descendit d'un bond de danseur.

— Il faut respecter les échéances », dit-il en regardant fixement un mégot écrasé. Il sortit de son gousset une grosse montre en or ; il la remonta et la consulta du regard : « Nous sommes le 17 juillet ; il y a juste un an que vous déchiffrâtes la cruelle énigme de Villa Castellammare. Dans cette ambiance de chaude camaraderie où nous sommes, je lève mon verre et vous rappelle que vous me promîtes alors de me révéler la clef du mystère un an plus tard, jour pour jour. Je ne vous dissimulerai pas, cher Parodi, que le rêveur que je suis a échafaudé, durant les instants qu'il dérobait à l'homme de lettres et de cabinet, une théorie nouvelle des plus intéressantes. Votre discipline d'esprit parviendra peut-être à apporter à cette théorie, à cette noble construction intellectuelle, quelques matériaux utiles. Je ne suis pas un architecte aux idées arrêtées : je tends la main vers le précieux grain de sable que vous m'apportez, me réservant, cela va sans dire, le droit de rejeter tout élément trop frêle ou illusoire.

— N'ayez crainte, dit Parodi. Votre grain de sable sera identique au mien, surtout si je parle le premier. Vous avez la parole, mon ami. À tout seigneur, tout honneur.

Montenegro se hâta de répliquer :

— En aucune façon. *Après vous, messieurs les Anglais*. D'ailleurs, je ne vous cacherai pas que l'intérêt que je porte

à cette affaire a prodigieusement diminué. Le Commandeur m’a déçu : je le croyais d’une autre trempe. Il est mort – préparez-vous à une vigoureuse métaphore – à la rue. C’est à peine si la liquidation judiciaire a permis de payer ses dettes. Je vous concède que la situation de Requena est enviable et que j’ai fait une excellente opération en achetant aux enchères le retable allemand et la paire de tapirs que j’ai enlevés à un prix dérisoire. La princesse non plus n’a pas à se plaindre : elle a arraché à cette plèbe d’outre-mer un serpent en terre cuite provenant de fouilles du Pérou, que le Commandeur conservait précieusement jadis dans un tiroir de son secrétaire et qui orne maintenant, riche d’allusions mythologiques, notre salon d’attente. Pardon : je vous ai déjà parlé dans une de mes visites de cet inquiétant ophidien. Homme de goût, je m’étais réservé *in petto* un bronze tourmenté de Boccioni, un monstre dynamique et suggestif, auquel je dus renoncer car il avait tapé dans l’œil à cette charmante Mariana – je corrige : de Mme Anglada – et je choisis de m’effacer élégamment. Ce gambit fut récompensé : maintenant le climat de nos relations est décidément au plus chaud. Mais je m’égare et vous égare, cher Parodi. J’attends de pied ferme votre ébauche d’explication et vous prodigue dès à présent mes encouragements. Je vous parle la tête bien haute. Cette affirmation provoquera sans doute un sourire chez plus d’une mauvaise langue ; mais vous savez que j’ai assuré mes arrières. J’ai tenu ma promesse de bout en bout : je vous ai fait le résumé de mes démarches auprès de la baronne Servus, de Lola Vicuna de DeKruif et de cette obsédante fausse maigre, Dolores Vavassour ; j’ai obtenu, en mêlant subterfuges et menaces, que Giovanni Croce, véritable Caton de la comptabilité, quitte à perdre de son prestige, vienne vous rendre visite dans cette prison, peu avant de prendre la fuite ; je vous ai offert rien moins qu’un exemplaire de cette brochure venimeuse qui inonda notre capitale fédérale et sa banlieue et dont l’auteur, sous le

masque de l'anonymat et alors que le cénotaphe était encore ouvert, se couvrit si complètement de ridicule en dénonçant je ne sais quelles absurdes coïncidences entre le roman de Ricardo et la *Sainte Vice-Reine*, de Pemán, œuvre que ses mentors littéraires, Élysée Requena et Mario Bonfanti, considéraient comme un modèle du genre. Heureusement, ce grand gaffeur de docteur Sevasco parut sur scène et donna le contre-ut : il prouva que l'opuscule de Ricardo, si quelques chapitres rappellent le livre de Peman – coïncidence bien excusable dans le feu d'une première inspiration – devait plutôt être considéré comme un pastiche du *Billet de Loterie* de Paul Groussac, transplanté au XVIIe siècle et rehaussé par l'évocation constante de la découverte sensationnelle des vertus curatives du quinquina.

Parlons d'autre chose. Me pliant à vos caprices les plus séniles, mon cher Parodi, j'ai obtenu que le docteur Castillo, ce troublant Blakman du pain bis et du pudding, désertât momentanément son cabinet de consultations hydropathiques et vînt vous examiner de son œil clinique.

— Trêve de pitreries, interrompit Parodi. L'histoire des Sangiácomo est plus complexe qu'un mouvement d'horlogerie. J'ai commencé à y voir clair l'après-midi où don Anglada et Mme Barcina me racontèrent la discussion qui eut lieu chez le Commandeur la veille du premier décès. Ce que me racontèrent ensuite le défunt Ricardo, Mario Bonfanti, vous-même, le trésorier et le médecin confirma mes soupçons. Et aussi la lettre que le pauvre garçon laissa pour expliquer les choses. Comme disait Ernesto Poncio :

Le destin, qui est prolixe,
Ne coud pas sans faire de nœud à son fil.

La mort même du vieux Sangiácomo et jusqu'à la petite brochure anonyme m'aident à déchiffrer le mystère. Si je ne connaissais pas don Anglada, je penserais qu'il était sur le point de pressentir la vérité. La preuve en est que, pour

raconter la mort de Pumita, il remonta jusqu’au débarquement du vieux Sangiácomo en gare de Rosario. Dieu parle par la bouche des innocents ; c’est à cette date et en ce lieu que commence en réalité toute l’affaire. Les gens de la police, parce qu’ils font toujours du roman, ne découvrirent rien car ils s’en tenaient à Pumita, à Villa Castellammare, et à l’année 1941. Mais moi, à force d’être à l’ombre, voilà que je m’intéresse maintenant au passé et j’aime à évoquer ces temps lointains où j’étais jeune, où je n’étais pas encore en prison, et où je ne manquais jamais de cigarettes quand l’envie m’en prenait d’en griller une. L’affaire, je le répète, date d’il y a longtemps, et le Commandeur en est l’atout majeur. Examinons un peu cet étranger. En 1921, il faillit perdre la raison, m’a dit don Anglada. Voyons ce qu’il lui était arrivé. Il venait de perdre la femme qu’on lui avait fait venir d’Italie. Il la connaissait à peine. Vous croyez qu’un homme comme le Commandeur va devenir fou pour cela ? Ah ! tenez, poussez-vous un peu que je crache. Selon le même Anglada, la mort de son ami le comte Isidoro Fosco lui faisait également perdre le sommeil. Je n’en crois rien, même si c’était parole d’almanach. Le comte était millionnaire, consul, et, quand l’autre était éboueur, tout ce qu’il consentait à lui donner, c’était des conseils. La mort d’un ami de ce genre est plutôt un débarras, à moins que vous ne désiriez le garder vivant pour lui flanquer une raclée. Ses affaires commençaient aussi à devenir florissantes : il gavait les régiments italiens de rhubarbe qu’il leur vendait à prix d’or, et on lui avait donné par-dessus le marché la croix de Commandeur. Alors, que lui était-il arrivé ? Le coup classique, mon ami : l’Italienne le trompa avec le comte Fosco. Qui pis est, quand Sangiácomo découvrit la trahison, les deux coupables étaient déjà morts.

Vous savez à quel point les Calabrais sont rancuniers et aiment la vengeance. Tous, même les plus insensibles. Le Commandeur, qui ne pouvait plus se venger de sa femme ni

du bon donneur de conseils, se vengea sur leur fils à tous deux, sur Ricardo.

Un être ordinaire, vous, par exemple, pour se venger, eût quelque peu brimé le fils putatif, et voilà tout. La haine rendit sublime le vieux Sangiácomo. Il conçut un plan tel que Mitre[24] lui-même n'eût pu en concevoir. Comme travail soigné, je lui tire mon chapeau. Il organisa toute la vie de Ricardo, destinant ses vingt premières années à la félicité, les vingt dernières à la ruine. Bien que cela paraisse invraisemblable, rien dans la vie de Ricardo ne fut laissé au hasard. Commençons par ce qui vous touche le plus : les histoires de femmes. Vous avez la baronne Servus, la Sister, la Dolores et la Vicuna ; toutes ces aventures lui furent ménagées par le vieux à son insu. Qu'ai-je besoin, don Montenegro, de vous raconter ces choses, à vous qui vous êtes engraissé comme mouton de pré salé avec les commissions que vous avez touchées. Même sa rencontre avec Pumita semble avoir été préparée avec plus de soin qu'une élection présidentielle. Avec les examens de droit, même chanson. Le garçon ne fichait absolument rien et les succès pleuvaient. Il allait en être de même en politique : avec Saponaro dans la manche, on est sûr de gagner. Je n'insiste pas : c'était pareil partout. Souvenez-vous des six mille pesos pour désintéresser la Dolly Sister ; souvenez-vous du nabot nasillard qui survint à point à Montevideo. C'était une créature du père : la preuve en est qu'il n'essaya jamais de récupérer les cinq mille pesos d'or qu'il lui avait prêtés. Maintenant, prenez l'histoire du roman. Vous avez dit vous-même il y a un moment que Requena et Mario Bonfanti avaient été ses nègres. Requena lui-même, la veille de la mort de Pumita, se trahit : il dit qu'il était très occupé, parce que Ricardo devait terminer son roman. Quoi de plus clair : c'était lui qui était chargé d'écrire le livre. Ensuite Bonfanti y mit des fioritures grosses comme des œufs d'autruche.

Nous en arrivons ainsi à 1941. Ricardo pensait agir librement, comme chacun d'entre nous, alors qu'à la vérité il

était manœuvré comme une pièce sur un échiquier. On l’avait fiancé à Pumita, qui était sous tous les rapports une bonne fille. Tout allait comme sur des roulettes quand le père, qui avait eu la prétention de jouer le rôle du destin, s’aperçut que le destin le manœuvrait lui-même ; il eut un accroc de santé ; le docteur Castillo lui dit qu’il n’avait plus qu’un an à peine à vivre. Quant au nom de la maladie, le docteur dira ce qui lui chante ; pour moi, il avait, comme Tavolara, un infarctus. Sangiácomo pressa le mouvement. Dans l’année qui lui restait à vivre, il lui fallait accumuler les derniers succès puis toutes les calamités et misères. La tâche ne l’effraya point ; mais au dîner du 23 juin, Pumita lui laissa entendre qu’elle avait découvert son jeu : évidemment, elle ne le lui dit pas ouvertement. Ils n’étaient pas seuls. Elle lui parla des films de ce metteur en scène. Elle lui dit qu’on accumulait sur un même personnage toutes sortes de succès pour mieux l’écraser ensuite. Sangiácomo chercha à détourner la conversation ; elle revint à la charge et répéta qu’il y a des vies où rien n’arrive au hasard. Elle parla aussi du carnet où le vieux écrivait son journal ; elle le fit exprès pour lui faire comprendre qu’elle l’avait lu. Sangiácomo, pour s’assurer du fait, lui tendit un piège : il se mit à parler d’un animal en terre cuite, qu’il avait vu dans la valise d’un Russe et qu’il conservait dans son secrétaire, dans le même tiroir que son journal. Il mentit en disant que cet animal était un jaguar ; Pumita, qui savait que c’était un serpent, sursauta : poussée par la jalousie, elle avait fait les tiroirs du vieux, en cherchant les lettres de Ricardo. Elle tomba sur le carnet et, comme elle aimait beaucoup lire, elle le lut et découvrit le manège. Elle commit beaucoup d’imprudences dans sa conversation ce soir-là : la plus grave fut de dire qu’elle parlerait à Ricardo dès le lendemain. Le vieux, pour sauver la partie qu’il menait avec une haine si implacable, décida de supprimer Pumita. Il versa du poison dans la potion qu’elle prenait pour dormir.

Vous vous souvenez sans doute que Ricardo avait dit que le flacon était dans sa commode. Il n’était pas difficile d’entrer dans sa chambre. Toutes les pièces donnaient sur la galerie aux statues.

Je vous rappellerai d’autres détails de la conversation de ce soir-là. La jeune fille demanda à Ricardo de différer de quelques années la publication de son ouvrage. Sangiácomo la reprit vertement : il voulait que le roman sortît, pour faire tout de suite courir le bruit dans la presse que tout était copié. À mon sens, l’article fut préparé par Anglada le jour où il dit qu’il restait travailler à son *Histoire du cinématographe*. Il m’annonça ici même qu’il ne manquerait pas de gens pour dire que le roman de Ricardo était un plagiat.

Comme la loi ne lui permettait pas de déshériter Ricardo, le Commandeur choisit de perdre sa propre fortune. La part de Requena, il la plaça en actions qui, si elles rapportaient peu, du moins étaient sûres ; il investit la part de Ricardo dans le métro : il suffit de voir le rendement des titres pour se rendre compte que c’était un placement dangereux. Croce le volait sans vergogne : le Commandeur le laissa faire, certain, de ce fait, que Ricardo n’aurait plus un sou.

Sa fortune diminua très vite. On cessa de payer Bonfanti ; on se débarrassa de la baronne comme d’une vieille pantoufle ; Ricardo dut vendre son écurie de polo.

Pauvre garçon qui n’avait jamais connu les revers ! Pour se remonter le moral, il alla voir la baronne ; celle-ci, furieuse de ce manque à gagner, le traîna dans la boue et lui jura que si elle avait jamais eu des relations amoureuses avec lui, c’était bien parce que son père la payait. Ricardo vit que son destin changeait, et ne comprit plus. Dans la confusion de son esprit, il eut un pressentiment : il alla interroger la Dolly Sister et l’Evans ; les deux avouèrent que si elles l’avaient reçu auparavant c’était en raison d’un contrat passé avec le père. Puis il vous vit, vous, Montenegro. Vous lui confessâtes

que c'était vous qui aviez fourni toutes ces femmes, et les autres. N'est-ce pas ?

— Il faut rendre à César ce qui est à César, trancha Montenegro, en dissimulant un bâillement. Vous n'ignorez pas, je pense, que l'orchestration de ces *ententes cordiales* est devenue pour moi une seconde nature.

— Tourmenté par ses soucis d'argent, Ricardo alla consulter Croce ; ces palabres lui apportèrent la preuve que le Commandeur faisait exprès de se ruiner.

Il constata avec frayeur et humiliation que toute sa vie était une supercherie. Ce fut comme si on vous disait brusquement que vous êtes quelqu'un d'autre. Ricardo s'était cru un être important : il vit alors que tout son passé et tous ses succès étaient l'œuvre de son père, et que celui-ci, Dieu sait pourquoi, était son ennemi et lui préparait un enfer sur la terre. Il pensa donc qu'il n'avait plus de raison de vivre. Il ne proféra aucune plainte ; il ne dit rien contre le Commandeur, qu'il continuait d'aimer ; mais il laissa une lettre pour prendre congé de son entourage et telle que son père pût la comprendre. Cette lettre disait : *Maintenant, les choses ont changé et vont continuer à changer… Ce que mon père a fait pour moi, aucun père au monde ne l'a fait*.

Peut-être est-ce parce que je vis depuis trop longtemps dans cette maison, mais je ne crois plus à la vertu des châtiments infligés par des tiers. Que chacun se débrouille seul avec sa faute. Il n'est pas bon que d'honnêtes gens s'instituent les bourreaux des autres. Il ne restait que peu de mois à vivre au Commandeur ; à quoi eût servi de les lui gâcher en le dénonçant et en mettant inutilement en branle une armée d'avocats, de juges et de commissaires ?

Pujato, 4 août 1942

La victime de Tadeo Limardo

À la mémoire de Franz Kafka

Ce n'est pas sans manifester une certaine mauvaise humeur que le condamné de la cellule 273, don Isidro Parodi, accueillit son visiteur. « Encore un jeune freluquet qui vient me casser les pieds », se dit-il. On l'aurait fort étonné en lui disant que vingt ans plus tôt, avant d'être devenu le vieil Argentin qu'il était aujourd'hui, il s'exprimait lui-même comme ce garçon, en traînant les « s » et en gesticulant.

Savastano rajusta sa cravate et jeta son feutre marron sur la couchette réglementaire. Il était brun, bien fait de sa personne, avec un air plutôt désagréable.

— C'est sur les conseils de M. Molinari que je viens vous importuner, expliqua-t-il. Je viens pour l'histoire du crime de l'hôtel Le Nouvel Impartial. Un mystère qui échauffe tous les esprits. Je voudrais que vous me compreniez bien : c'est uniquement par sens civique que je suis ici, mais la police m'a à l'œil et j'ai appris que vous étiez un lynx pour ce qui est de déchiffrer une énigme. Je vous exposerai les faits *grosso modo*, sans finasseries, car c'est contraire à ma nature.

Les aléas de l'existence m'imposent pour le moment un temps d'arrêt. Je suis actuellement sur le sable, et je regarde bien tranquillement tourner le monde. On ne me verra pas courir après quelque misérable pièce de cent sous. Le type fort laisse venir, boit du soda, et, à son heure, il allonge le bras. Vous allez rire si je vous dis qu'il y a un an que je n'ai mis les pieds aux halles. Quand les gars me reverront, ils se demanderont : qui c'est, celui-là ? Je vous parie ce que vous voudrez qu'ils en resteront bouche bée quand ils me verront arriver dans ma petite bagnole. Entre-temps, je prends mes quartiers d'hiver. Pour ne vous rien cacher : à l'hôtel Le Nouvel Impartial, rue Cangallo, nº 3 400, un quartier de la ville qui ajoute une note bien personnelle à l'ensemble de la métropole. Pour ma part, je n'aurais pas choisi de vivre dans ce coin, et un de ces quatre matins,

je joue la fille de l'air
en sifflotant un petit tango.

À première vue, quand on lit sur la pancarte de la porte : lits pour hommes à partir de 0,60 dollar, on s'imagine que l'établissement n'est qu'un nid à vermine. Mais, don Isidro, n'allez surtout pas croire une chose pareille. Ainsi, moi qui vous parle, je dispose d'une chambre à coucher particulière que je partage, provisoirement, avec Simón Fainberg, vulgairement connu sous le nom de Gueule en biais. Mais il est toujours fourré à la salle paroissiale. C'est un oiseau de passage, de ceux qui apparaissent un jour à Merlo[25] et le lendemain à Berazategui[26]. Il occupait déjà la piaule quand je suis arrivé, il y a de cela deux ans et, à mon sens, il n'en partira jamais. Je vous parle à cœur ouvert : ces êtres routiniers me mettent hors de moi, nous ne vivons plus au temps des diligences et moi, je suis comme ces nomades qui aiment changer d'horizon. Je concrétise ma pensée : Fainberg est un garçon qui n'est pas dans la course, qui croit que le monde tourne autour de sa malle fermée à clef, et qui n'est pas capable de prêter quatre sous à un compatriote

dans le besoin. La jeunesse s’amuse et profite de la vie, la farandole suit son train et n’a que rires méprisants pour ces morts vivants.

Vous, dans votre réduit, dans votre tour de guet je dirais plutôt, vous allez m’être reconnaissant du tableau que je vais vous brosser : l’ambiance du Nouvel Impartial offre beaucoup d’intérêt pour qui l’observe. On y trouve un assortiment des plus comiques. Je dis toujours à Fainberg : Pourquoi vas-tu perdre deux pesos chez Ratti[27], puisque nous avons le cirque à domicile ? À vrai dire, lui-même en fait partie avec sa fichue tête d’œuf à poils roux, et je ne m’étonne pas que Juana Musante l’ait pris chez elle. La Musante, comme vous le savez, est comme qui dirait la patronne, puisqu’elle est la femme de Claudio Zarlenga. M. Vicente Renovales et ledit Zarlenga constituent le binôme qui dirige l’établissement. Voilà trois ans que Renovales a pris Zarlenga comme associé. Le vieux en avait assez de lutter seul et cet apport de sang jeune a donné un nouvel essor au Nouvel Impartial. Entre nous, je vous dirai ce qui n’est un secret pour personne : les choses sont devenues pires qu’avant et l’établissement n’est que le pâle fantôme de ce qu’il fut. L’arrivée fatale de Zarlenga tient au fait qu’il venait de la Pampa ; à mon avis, c’est un délinquant en fuite. Pensez un peu : il avait soufflé la Musante à un employé des Postes de Banderalo, un vrai pauvre type. Ce budgetivore en resta bouche bée ; Zarlenga, qui sait que dans la Pampa on n’y va pas par quatre chemins dans ces sortes d’affaires, sauta dans le train et s’en vint au Once[28]. Pour disparaître dans la foule, si vous m’avez bien compris. Moi, au contraire, je n’ai même pas eu besoin d’un tramway pour devenir invisible ; je passe la journée dans ma petite chambre, qui est un vrai trou, et je me moque bien de la bande à Jus de Viande, qui se balade en paradant aux halles, et qui n’aperçoit pas le bout de mon nez. Pour plus de sûreté, en venant ici, je n’ai pas arrêté dans le bus de faire des grimaces, afin qu’on me prenne pour un autre.

Zarlenga est une brute, mal embouché, un vrai fumier, sauf votre respect. Je ne vous cacherai pas qu'avec moi il met des gants ; la seule fois qu'il a levé la main sur moi, il avait un verre dans le nez, et j'ai passé l'éponge, parce que c'était mon anniversaire. Sombre histoire de calomnie : la Juana Musante s'était mis dans la tête que je profitais de l'obscurité ambiante pour m'aventurer avant le dîner jusqu'à l'immeuble voisin pour faire du gringue à la môme de l'épicerie. C'est comme je vous le disais : la Musante devient bigleuse à force d'être jalouse et elle a beau savoir que je ne quitte pas la cour du fond, toujours sur la défensive, comme on dit, elle est allée raconter à Zarlenga que j'étais parvenu à m'infiltrer dans la buanderie dans le but de forniquer. L'homme vint me trouver : une vraie soupe au lait, et je le comprends. Sans Renovales, qui vint me mettre de sa propre main une escalope crue sur l'œil, je faisais un malheur. Ce sont là des balivernes qui ne résistent pas à l'examen : je vous accorde que Juana Musante a une carrosserie à vous faire tomber malade, mais quelqu'un comme moi, qui a eu une aventure avec une demoiselle qui maintenant est manucure, et après avec une mineure qui allait devenir une vedette de la radio, ce quelqu'un-là n'est pas troublé par les charmes d'un corps qui peut attirer l'attention dans les faubourgs, mais qui laisse complètement froide la jeunesse du centre.

Comme dit *Le Petit Monocle* dans sa colonne de la « Dernière heure », l'arrivée même de Tadeo Limardo au Nouvel Impartial est marquée au coin du mystère. Il s'en vint avec le Carnaval, au milieu des pommes pourries et des boules puantes, mais Carnaval ne le verra pas aux autres Mardis gras. On lui a mis le manteau de sapin et il a pris racine au Jardin de la Camarde : les Infants d'Aragon, que sont-ils devenus ? comme dit la chanson.

Quant à moi, qui vibre à l'unisson de la grande ville, j'avais chipé un costume d'ours à l'aide-cuisinier, un misanthrope qui ne fait jamais la foire, ne sait même pas danser. Revêtu

de cette peau qui me recouvrait entièrement, je pensais que j'allais passer inaperçu et je m'offris le luxe de tirer ma révérence à la cour du fond puis je sortis, tout faraud, histoire de prendre l'air. Vous ne me contredirez pas : ce soir-là, la colonne de mercure battit son record de hauteur ; il faisait tellement chaud que les gens avaient fini par prendre le parti d'en rire. Dans l'après-midi, on avait compté une dizaine d'insolations et autres accidents causés par la vague de chaleur. Vous voyez le tableau : moi, dans ma fourrure, je suais à grosses gouttes et j'étais tenté sans cesse de soulever ma tête d'ours, surtout dans certains endroits qui sont tellement sombres que si le Conseil municipal les voyait il en mourrait de honte. Mais, quand une idée me tient, je deviens fanatique. Je vous jure que je n'ôtai pas ma tête, de peur de voir apparaître un des excités des halles qui viennent traîner jusqu'au Once. Mes poumons se réjouissaient déjà de respirer le bon air de la place pleine de rôtisseries et de grils, quand je perdis connaissance, devant un vieillard qui s'était déguisé en clown et qui, depuis trente-huit ans, ne passe pas un carnaval sans arroser le sergent de ville, qui est de son pays, de Temperley. Ce vétéran, malgré la neige des ans, agit avec sang-froid : d'un coup de poing il m'enleva la tête d'ours, et s'il n'emporta pas mes oreilles, c'est qu'elles étaient bien collées. À mon sens, lui ou son pote, qui s'était affublé d'un bonnet de nourrice, me fauchèrent la tête d'ours ; mais je ne leur en garde pas rancune : ils me firent avaler une soupe au piment à coups de cuillère en bois, et je me réveillai avec une forte fièvre. La plaie que nous avons maintenant comme aide-cuisinier ne m'adresse plus la parole parce qu'il soupçonne que la tête d'ours que j'avais perdue est justement celle avec laquelle a été photographié sur un char allégorique le docteur Rodolfo Carbone. À propos de chars, l'un d'eux, avec un plaisantin sur le siège et un essaim d'angelots derrière, proposa de me déposer à mon domicile, étant donné que le carnaval perd chaque année un peu de son prestige et que

je ne pouvais matériellement pas me porter sur mes jambes. Mes nouveaux amis me hissèrent à l'arrière du véhicule et je pris congé en riant bêtement. J'allais comme un pacha sur ce char, quand je vis un drôle de spectacle : longeant le talus du chemin de fer, un pauvre péquenot venait à pied, cadavre ambulant, l'air mauvais, ployant sous le faix d'une valise en fibre et d'un paquet mal ficelé. Un des angelots qui se mêlait de ce qui ne le regardait pas, dit au péquenot de monter. Moi, pour éviter qu'on nuise à l'esthétique du char, je criai à celui qui était à l'avant que notre char n'était pas une poubelle. Une des demoiselles rit de la plaisanterie et je lui soutirai aussitôt un rendez-vous dans un terrain vague de la rue Humahuaca, où je ne pus me rendre, car c'était trop près des halles. Je leur fis croire que j'habitais l'entrepôt des Fourrages, histoire de ne pas passer pour un fauché ; mais Renovales, qui ne sait même pas lire, m'injuria depuis le trottoir parce que Paille de Fer cherchait après quinze centimes qu'il avait laissés dans son gilet quand il était allé aux cabinets et tous m'accusaient d'avoir volé cet argent. Mais j'ai l'œil américain et j'aperçus à quelques mètres le cadavre à la valise qui s'approchait en titubant de fatigue. Coupant court aux adieux, toujours pénibles, je sautai du char comme je pus et je gagnai l'entrée de l'hôtel pour éviter un *casus belli* avec l'homme exténué. Mais c'est ce que je dis toujours : allez faire entendre raison à ces crève-la-faim. Comme je sortais de la pièce des 0,60 où, en échange d'un costume d'ours où je cuisais littéralement on m'offrit un légume froid et une émulsion de vin de ménage, je tombai dans la cour sur le péquenot qui ne me rendit même pas mon salut.

Ce que c'est que le hasard ! Le cadavre est resté juste onze jours dans la grande salle qui, par le fait, donne sur la première cour. Tous ceux qui logent là, vous savez, l'orgueil leur monte à la tête ; je pense, par exemple, à Paille de Fer qui exerce le métier de mendiant par luxe, bien que certains disent qu'il est millionnaire. Au début, il ne manqua pas de

prophètes pour insinuer que le péquenot marquerait mal dans cette ambiance, qui n'était pas faite pour lui. Ce scrupule s'avéra chimérique. Voyons, je vous défie de citer une seule plainte parmi les occupants de la pièce. Ne vous tuez pas à chercher : personne ne fit d'histoires ni n'éleva de mâles protestations. Le nouveau venu était aussi à son aise qu'une punaise dans cette cambuse. Il mangeait à heures fixes, il ne portait pas ses affaires au clou, il ne se trompait pas dans sa monnaie, il ne remplissait pas de crins tout l'endroit en quête de ces billets de un peso que des idéalistes pensent encore trouver à foison dans les matelas… Je lui offris carrément mes services pour toutes sortes de choses, dans l'hôtel même ; je me souviens qu'un jour de brouillard j'allai jusqu'à lui chercher, chez le coiffeur, un paquet de cigarettes Noblesse, et qu'il m'en refila une pour la fumer quand j'en aurais envie. Je ne peux pas oublier cette époque sans me tirer un coup de chapeau.

Un samedi, j'étais presque rétabli, il nous dit qu'il ne disposait que de cinquante centimes ; je riais dans ma barbe en pensant que le lendemain à la première heure, Zarlenga, après avoir fait main basse sur sa valise, le jetterait tout nu à la rue pour n'avoir pas payé son lit. Comme tout ce qui est humain, le Nouvel Impartial a ses caprices, mais il faut proclamer à tout vent qu'en matière de discipline l'établissement ressemble plutôt à une prison. Avant qu'il ne fît jour, j'essayai de réveiller mes copains, les trois individus qui habitent la pièce du grenier et qui passent la journée entière à imiter Gueule en biais et à parler de football. Vous me croirez si vous voulez, ces fainéants ont raté le spectacle, mais on ne peut rien me reprocher : je les avais prévenus la veille, en faisant circuler un petit papier portant ces mots : *Nouvelle pépère. Qui va-t-on flanquer dehors ? À demain la réponse*. Je confesse qu'ils n'ont pas perdu grand-chose. Claudio Zarlenga nous déçut : c'est l'homme-surprise, et on ne sait jamais ce qui va lui passer par la tête. Jusqu'après neuf heures du matin, je restai sur le qui-vive,

mettant en rogne le cuisinier parce que je ne venais pas à la première soupe et me faisant mal voir de Juana Musante, qui pensait que mon stationnement sur la terrasse en zinc avait pour but le vol de quelque pièce de linge. Si je fais ma balance, ce fut un fiasco. Sur le coup de sept heures du matin, le péquenot était sorti tout habillé dans la cour, où Zarlenga était en train de balayer. Vous croyez qu'il tint compte du fait que l'autre avait un balai à la main ? Rien du tout ! Il lui parla comme un livre ouvert ; je n'entendis pas ce qu'ils disaient, mais Zarlenga lui donna une petite tape sur l'épaule et, pour moi, l'affaire était dans le sac. Il fallait que je me pince pour croire à ce que je voyais. Je passai encore deux heures à me griller sur le toit, à attendre des complications ultérieures, jusqu'à ce que la chaleur m'en eût chassé. Quand je descendis, le péquenot s'activait dans la cuisine, et il me gratifia sur-le-champ d'une petite soupe bien nourrissante. Comme je suis très franc et que je me livre au premier venu, je lui taillai une jolie bavette et, tout en discutant de l'actualité, j'appris enfin d'où il venait : de Banderalo, et je flairai que c'était un mouchard, autrement dit un observateur engagé par le mari de la Musante, pour espionner. Voulant en avoir le cœur net, je lui racontai une histoire qui ne peut que captiver un auditoire : l'histoire du bon gratuit des chaussures Titan, échangeable contre une chemisette en jersey, que Fainberg avait refilé à la nièce de la mercière, sans qu'elle remarquât qu'il n'était plus valable. Vous serez éberlué d'apprendre que le péquenot ne s'émut pas à ce récit palpitant et qu'il ne sursauta même pas quand je lui révélai que Fainberg, en octroyant le bon gratuit, portait la chemisette en jersey, fait dont la victime mystifiée ne comprit pas l'atroce conséquence, médusée qu'elle était par les propos flatteurs et les bobards que lui débitait le bon apôtre. Je saisis aussitôt que mon homme était embringué dans une affaire qui l'absorbait des pieds jusqu'à la tête. Pour en être plus sûr, je lui demandai, de but en blanc, son nom. Mon ami, il n'eut pas le temps, mis ainsi au pied du

mur, d'inventer une parade et il me donna une preuve de confiance, pour laquelle je suis le premier à l'applaudir, en me disant qu'il s'appelait Tadeo Limardo, détail que je m'empressai de recueillir sous bénéfice d'inventaire, comme de bien entendu. À mouchard, mouchard et demi, me dis-je, et je le suivis partout, mine de rien, si bien que je finis par le lasser et que l'après-midi même il me promit que si je continuais à le suivre comme un toutou il finirait par me flanquer une raclée. Mon plan avait été couronné du succès le plus complet : cet homme avait quelque chose à cacher. Considérez ma situation : je marchais sur les talons du mystère et je devais rester enfermé dans ma piaule, laissant le cuisinier jouer les despotes.

Je dois dire que le tableau qu'offrait l'hôtel cet après-midi-là était peu réjouissant : l'élément féminin avait enregistré une forte baisse par suite de l'absence de Juana Musante, qui était partie pour Gorchs jusqu'au lendemain.

Le lundi, je sortis de ma chambre comme si de rien n'était et je fis mon entrée dans la salle à manger. Le cuisinier, question de principes, passait avec la marmite de soupe et ne me servait pas ; je compris que ce tyran allait m'assiéger par la faim à cause de notre dispute de la veille, et je mentis en lui disant que je n'avais aucun appétit ; l'homme, qui est la contradiction incarnée, m'invita à ingurgiter une ration double, que j'avalai au risque de me faire crever, et qui me laissa gonflé comme une outre.

Tandis que les autres riaient à gorge déployée, le péquenot vint troubler la fête, avec sa tête d'enterrement et il écarta du coude son assiettée de potage. Sur ce, la Juana Musante entra, jouant des hanches et de la prunelle, que j'en devenais dingue. Cette morue me court toujours après, mais moi je fais comme si j'étais le soldat inconnu. Avec cette manie qu'elle a de ne pas me regarder, elle commença à rassembler les gamelles et elle dit au cuisinier, *alias* l'Ennemi nº 1, que pour se dépêtrer avec une marmotte comme lui, elle avait plus vite fait de m'embaucher moi et

faire le travail toute seule. Elle regarda soudain Limardo et changea de couleur en constatant qu'il n'avait pas touché à sa soupe. Limardo la regardait comme s'il n'avait jamais vu de femme de sa vie ; impossible d'en douter : l'espion s'efforçait de graver sur sa rétine cette physionomie ineffaçable. La scène, si intense dans son humaine simplicité, prit fin quand la Juana dit à l'homme qui la dévisageait qu'après avoir dormi seul si longtemps il ferait bien d'aller prendre l'air. Limardo ne répondit rien à cette marque d'attention, absorbé qu'il était à confectionner des petites boulettes de mie de pain, vilaine habitude que le cuisinier nous a fait passer. Quelques heures plus tard, il y eut un tableau vivant que si je vous le raconte vous remercierez le Code civil d'être enfermé. À sept heures du soir, selon mon habitude invétérée, j'allai faire un tour dans la cour du devant dans le but d'intercepter la soupe aux tripes que les magnats de la grande salle s'arrangent pour faire venir du coin. Eh bien ! devinez un peu qui j'aperçois ? Jus de Chique en personne, chapeau distingué, complet veston et tatanes neuves. Il me suffit de voir ce vieil ami des halles pour me précipiter dans ma chambre où je restai enfermé une semaine entière. Au bout de trois jours, Fainberg me dit que je pouvais sortir, parce que Jus de Chique était parti sans payer et avec lui toutes les ampoules électriques de la troisième cour (sauf celle que Fainberg avait dans sa poche). Je soupçonnai tout de suite que c'était son idée fixe de prendre l'air qui lui avait fait inventer cette fable, et je restai chez moi toute la semaine, comme un patriarche, jusqu'à ce que le cuisinier me mette dehors. Je dois reconnaître que, cette fois-ci, Gueule en biais avait dit vrai ; la joie que j'en éprouvai fut atténuée par un de ces épisodes vulgaires – ordinaires, si vous aimez mieux – mais que l'observateur de sang-froid sait apprécier à sa valeur. Limardo était passé de la grande salle aux couchettes à 0,60 ; comme il ne payait pas en espèces, on lui faisait tenir la comptabilité. Moi qui ai le sommeil léger, je flairai là une

entourloupette pour se glisser dans l’administration de la maison et relever une statistique de ses fluctuations internes. Sous prétexte de tenir ses livres, le péquenot passait sa journée entière fourré dans le bureau ; moi, qui n’ai aucun emploi fixe dans l’établissement – et si je donne parfois un coup de main au cuisinier, c’est pour ne pas faire figure d’égoïste – je passais et repassais devant lui, pour bien marquer la différence, jusqu’à ce que Renovales me parle comme un père et je dus regagner ma chambre.

Vingt jours après, un ragot autorisé lança la fausse nouvelle que M. Renovales avait voulu renvoyer Limardo, et que Zarlenga s’y était opposé. Celle-là, je ne l’avale pas, même si je la vois écrite en caractères d’imprimerie ; si vous n’y trouvez pas à redire, je vous présenterai ma *Reconstitution des faits par Roja*[29]. Franchement, vous voyez M. Renovales punissant un pauvre imbécile ? Vous trouvez concevable que Zarlenga, avec ses principes, puisse se placer un instant du côté de la justice ? Détrompez-vous, mon ami, sortez de vos rêves : la vérité est tout autre. Celui qui voulut renvoyer le péquenot, c’est Zarlenga, qui passait son temps à l’humilier ; celui qui le protégea, c’est Renovales. Je vous préviens tout de suite que les copains du galetas partagent ce point de vue personnel.

Ce qui est certain, c’est que Limardo ne tarda pas à déborder du cadre étroit du bureau ; en bref, il se répandit dans l’hôtel comme une tache d’huile : un jour, il arrêtait la classique fuite d’eau au plafond des 0,60 ; un autre jour, il modernisait d’un coup de peinture le treillis de bois ; un autre, il frottait à l’alcool la tache du pantalon de Zarlenga ; un autre encore, on lui permettait de laver quotidiennement le premier étage et de faire briller comme un miroir la grande salle, en la débarrassant de ses ordures.

Sous prétexte de fourrer son nez partout, Limardo semait la zizanie. Je citerai en exemple le jour où les copains étaient on ne peut plus tranquillement en train de peindre en rouge le chat tigré de la quincaillère, et s’ils ne m’avaient pas fait

signe, c'est parce qu'ils avaient deviné que j'étais plongé dans le Patoruzu[30] que m'avait refilé le docteur Escudero. L'affaire est facile à comprendre : la quincaillère, qui a bien changé depuis quelque temps, prétendit accuser un des gars de la bande d'avoir volé des bouchons et un entonnoir ; les jeunes gens en eurent de la peine et ils aspirèrent à prendre leur revanche sur la personne du chat. Limardo fut l'obstacle imprévu. Il leur arracha des mains le félin à demi peint et l'expédia dans l'arrière-boutique de la quincaillerie, au risque de lui rompre les os et de justifier l'intervention de la SPA. Monsieur Parodi, même si on me donnait un fromage, je ne veux pas penser à la façon dont ils traitèrent le péquenot. Là, vraiment, les copains furent mauvais : ils le couchèrent sur le carreau, l'un d'eux s'assit sur son ventre, un autre lui piétina la figure, un autre lui versa de la peinture dans la bouche. J'y aurais volontiers été d'un bon coup de poing supplémentaire, mais je vous jure que j'ai craint que le péquenot, quoique étourdi par la dégelée, ne m'identifie. De plus, il faut reconnaître que les copains sont très pointilleux et qui vous dit que si je m'en mêle, je n'en prends pas pour mon grade. Sur ces entrefaites, survint Renovales et ce fut la débandade. Deux des agresseurs parvinrent à gagner l'office ; un autre voulut suivre mon exemple et se disperser dans le poulailler, mais la lourde main de Renovales s'abattit sur lui. Devant cette manifestation si paternelle je me préparais à applaudir bruyamment, mais je me contentai de rire *in petto*. Le péquenot se leva en piteux état, mais il eut sa récompense. M. Zarlenga lui apporta de sa propre main un cordial et le lui fit avaler jusqu'à la dernière goutte avec ces mots d'encouragement : « Buvez-moi ça comme un homme. »

Surtout, monsieur Parodi, n'allez pas vous faire, à propos de l'incident du chat, une idée pessimiste de notre vie dans cet hôtel. Le soleil brille aussi pour nous, et il y a des algarades, amères sur le moment, que j'évoque plus tard avec philosophie en me riant de la frousse que j'ai eue. Sans

aller plus loin, je vous raconterai l'histoire de la circulaire au crayon bleu. Il y a de ces types qui vous rapportent de telles choses et en rajoutent tellement qu'ils finissent par vous faire bâiller tandis que moi, pour vous mettre au fait tout de suite et d'une façon précise, je n'ai pas mon pareil. L'autre mardi, je découpais avec des ciseaux des cœurs en papier, parce que mon petit doigt m'avait dit que Josefa Mamberto, qui est la nièce de la mercière, fréquentait Fainberg, histoire d'obtenir de lui la chemisette du bon gratuit. Afin que même les mouches soient au courant de l'affaire, j'écrivis sur chaque cœur une phrase pleine d'astuce – en déguisant mon écriture, bien entendu – ainsi conçue : *Nouvelle sensationnelle. Qui s'envoie en plein jour la J.M ? Réponse : Un pensionnaire en chemisette*. Je me chargeai moi-même de diffuser ces petits papiers facétieux et, quand personne ne me voyait, je les glissais sous les portes, jusque dans les cabinets. Je vous avoue que, ce jour-là, je n'avais pas plus envie de manger que de me mordre les fesses, mais curieux de voir le résultat de la blague et soucieux de ne pas laisser perdre ma part de hachis, j'arrivai en avance dans la salle à manger.

J'étais là, en bras de chemise, très décontracté, assis à ma place sur le banc et faisant du bruit avec ma cuiller pour bien faire remarquer ma ponctualité. Le cuisinier parut alors et je feignis d'être absorbé par la lecture d'un des cœurs en papier. Vous n'avez pas idée de la rapidité du geste de l'homme. Avant que j'aie pu me jeter par terre, il m'avait empoigné de la main droite et de la gauche il me frictionnait le nez avec mes petits cœurs, qu'il me chiffonnait sur la peau. Ne condamnez pas cet homme irrité, monsieur Parodi ; c'était ma faute. Après avoir lancé cette plaisanterie, je me présente *en chemisette*, prêtant ainsi à confusion.

Le 6 mai, à une heure indéterminée, un cigare brésilien de fabrication locale apparut fortuitement à quelques centimètres du Napoléon-encrier de Zarlenga. Celui-ci, qui s'entend à accrocher le client, était en train d'essayer de

convaincre du sérieux de l’établissement un mendiant de marque, un homme qui est le bras droit de la Société *Les premiers froids* et que l’asile Unzué aimerait bien avoir pour ses jours de fête. Pour décider le barbu à prendre pension, Zarlenga lui offrit le londrès. Le clochard, qui n’était pas manchot, s’en saisit et l’alluma sur-le-champ, heureux comme un roi. À peine cet égoïste, qui fumait en Suisse, eut-il tiré la première bouffée, le cigare éclata, barbouillant de curieuse façon la figure de ce moricaud qui devint soudain noire de suie. Il était dans un état lamentable : nous autres, spectateurs, nous nous tenions les côtes de rire. Devant cette hilarité, l’homme à la musette quitta l’hôtel, privant la caisse d’un appoint appréciable. Zarlenga s’emporta et demanda quel était le drôle qui avait posé là ce cigare. J’ai pour principe de ne jamais discuter avec des personnes en colère : en gagnant ma chambre à grands pas, je manque tomber sur le péquenot qui s’amenait les yeux écarquillés, comme un somnambule. Pour moi, ce benêt, pris de panique, fuyait dans la mauvaise direction, puisqu’il alla se fourrer dans la gueule du loup, c’est-à-dire dans le bureau du fou furieux. Il entra sans demander la permission, ce qui est toujours une si vilaine chose, et il dit à Zarlenga, en le regardant dans les yeux : « C’est moi qui ai apporté le cigare-attrape. Une idée comme ça… » La vanité causera la perte de Limardo, pensai-je dans mon for intérieur. Il s’y est laissé prendre. Pourquoi n’a-t-il pas laissé un autre payer les pots cassés ? Ce n’est pas un type de notre bord qui aurait agi ainsi… Étrange, ce qui se passa avec Zarlenga. Il haussa les épaules, et cracha par terre comme s’il n’était pas chez lui. Sa colère tomba soudain et il prit un air rêveur ; je suppose qu’il se radoucit parce qu’il se rendait compte que, s’il administrait à l’autre ce qu’il méritait, plus d’un parmi nous n’hésiterait pas à déserter cette nuit même, profitant du sommeil profond que lui aurait procuré l’exercice. Limardo conserva son air de laissé-pour-compte et le patron s’assura une victoire morale qui nous laissa tous pantois.

Ipso facto, je sentis le piège : cette plaisanterie n’était pas le fait d’un péquenot car Mademoiselle, la sœur de Fainberg, a recommencé à faire parler d’elle avec l’associé du Bazar des farces et attrapes, rue Pueyrredón et Valentin-Gómez.

Je regrette d’avoir à vous annoncer une nouvelle qui vous affectera dans l’âme, monsieur Parodi, mais le jour qui suivit l’algarade notre paix fut troublée par un incident qui préoccupa les esprits les plus enclins à prendre la vie du bon côté. Cela n’a l’air de rien à le raconter, comme cela, mais il faut avoir vécu la chose : une brouille survint entre Zarlenga et la Musante ! Je n’arrive pas à comprendre comment un conflit de cette sorte a pu se produire au Nouvel Impartial. Depuis qu’un petit nabot de Turc, armé d’une moitié de paire de ciseaux et criant comme un goret régla son compte avant la soupe du soir au Tigre Bengolea, toute discussion, toute contestation violente sont formellement interdites par la direction. Aussi personne ne refusera un petit coup de main au cuisinier quand il remet des agités à la raison. Mais comme nous le répète la réclame des pastilles contre la toux, l’exemple doit venir de haut. Si les sphères dirigeantes perdent tout contrôle d’elles-mêmes, alors que nous reste-t-il à faire, à nous autres *vulgum pecus* de la pension ? Je vous assure que j’ai vécu des moments amers, l’esprit abattu, le moral à zéro. On peut dire de moi ce que l’on voudra, mais tout le monde sait qu’à l’heure décisive je ne suis jamais un défaitiste. À quoi bon semer la panique ? J’avais bouche cousue. Toutes les cinq minutes je passais sous des prétextes divers par le couloir qui mène au bureau où Zarlenga et la Musante s’enguirlandaient, sans aller toutefois jusqu’au suprême éclat ; je retournais ensuite au hangar des 0,60 répétant, d’un air suffisant : « Ça barde ! Ça barde ! » Ces obscurantistes, plongés dans leur jeu de cartes, ne s’apercevaient même pas de ma présence ; mais chien têtu obtient son os. Limardo, qui nettoyait avec ses

ongles les dents du peigne de Paille de Fer, finit pourtant par m’entendre. Sans me laisser achever, il se leva comme si c’était l’heure du lait et se précipita en direction du bureau. Je le suivais comme une ombre, en me signant. Il se retourna soudain et me dit sur un ton péremptoire : « Sois donc utile à quelque chose et fais rappliquer tous les pensionnaires. » Je ne me le fis pas dire deux fois et je partis rassembler toute cette vermine. Nous accourûmes tous comme un seul homme, sauf Gueule en biais qui nous lâcha dans la première cour, et on s’aperçut après que la chaîne du *water* avait disparu. Notre procession offrait un bel échantillonnage de couches sociales : le geignard et le farceur, le client à 0,95 et celui à 0,60, le loustic et Paille de Fer, le simple mendiant et l’effronté solliciteur, le pickpocket à la manque et le cambrioleur chevronné. L’ancienne atmosphère de l’hôtel retrouva pour une heure son véritable caractère. Le tableau tenait de la frise historique : le peuple suivant son pasteur ; tous, confusément, nous sentîmes que Limardo était notre chef. Je me dis à l’oreille : Savastano, reste dans ton coin. Mais la voix de la raison clama dans le désert ; j’étais entouré d’un mur de fanatiques qui me bouchaient la sortie.

Mes yeux, embués par l’émotion de l’heure, contemplèrent une scène digne de Lorusso[31]. Zarlenga m’était à demi caché par le Napoléon, mais je pus dévorer des yeux, tout à mon aise, les rondeurs potelées de Juana Musante ; elle portait un peignoir rouge et des babouches à pompons, et je dus m’appuyer sur l’un des 0,95. Limardo, lourd de menaces comme un nuage d’orage, se planta au centre de la scène. Tous, plus ou moins, nous comprîmes à l’instant que l’impartial allait changer de maître. Un frisson nous courait déjà dans le dos au bruit des gifles que Limardo allait assener à Zarlenga.

Mais il se contenta de prendre la parole. Le verbiage n’a jamais rien pu contre le mystère. Il parla d’or, et dit des choses qui m’échauffent encore le cerveau quand j’y pense.

L’orateur, en de telles circonstances, envoie habituellement des coups d’encensoir, mais Limardo, sans prendre de gants, attaqua directement et y alla, à notre intention, de son couplet sur l’inanité de leur querelle. Il dit que le mariage était une chose si sainte qu’il fallait veiller à ce que rien ne sépare des époux et que la Musante et Zarlenga devaient s’embrasser devant nous tous, pour que la clientèle vît comme ils s’aimaient.

Vous auriez vu Zarlenga ! Devant un conseil si sage, il resta figé sur place et ne sut quelle conduite adopter ; mais la Musante, qui a la tête sur les épaules, n’est pas femme à s’en faire conter. Elle se leva, piquée au vif. Voir cette môme si superbe dans son courroux me mit dans un tel état qu’un médecin passant par là m’aurait expédié d’urgence à l’hôpital. La Musante n’y alla pas par quatre chemins ; elle dit au péquenot de s’occuper de son ménage, s’il en avait un, et que s’il fourrait de nouveau son nez là où on ne lui demandait rien, il se ferait moucher de belle manière. Zarlenga, pour clore le débat, reconnut que Renovales (parti en quête de canettes de bière à l’épicerie La Perle) avait eu raison de vouloir expulser Tadeo Limardo. Il ordonna à ce dernier de sortir comme un jet de salive, sans penser qu’il était huit heures passées. Ce pauvre benêt de Limardo dut faire à la hâte sa valise et son baluchon, mais ses mains tremblaient et Simón Fainberg lui proposa son aide ; dans son affolement, le péquenot perdit un canif à manche d’os et un gilet de flanelle. Ses yeux se remplirent de larmes en contemplant pour la dernière fois l’établissement qui l’avait abrité. Il nous fit de la tête un signe d’adieu, partit dans la nuit et disparut vers l’inconnu.

Le lendemain, au chant du coq, c’est Limardo qui me réveilla, porteur d’un bol de maté au lait que j’avalai machinalement, sans exiger qu’il m’expliquât son retour à l’hôtel. Ce bol donné par une personne expulsée de la veille me brûle encore la langue. Vous me direz que Limardo se comporta en anarchiste dans sa façon de transgresser l’ordre

de son taulier ; mais il faut voir aussi ce que cela signifie que de se priver d'un abri qui a posé tant de problèmes aux propriétaires et qui est devenu maintenant pour vous comme une seconde nature.

Mon acceptation irréfléchie de ce bol de maté m'avait rendu penaud – aussi préférai-je me cantonner dans ma piaule en me faisant passer pour malade. Quand je m'aventurai dans le couloir, à quelques jours de là, un des copains de la bande m'apprit que Zarlenga avait joué le jeu de l'expulsion de Limardo jusqu'à la porte, mais que celui-ci s'était jeté par terre et s'était laissé rouer de coups, n'offrant à son adversaire qu'une résistance passive. Fainberg ne me confirma pas la chose parce que c'est un égoïste qui garde tout pour lui, pour éviter que je ne sois au courant des commérages les plus essentiels. Cela m'est bien égal, car je suis au mieux avec ceux à 0,95, mais cette fois-là je ne voulus pas abuser parce que le mois d'avant je leur avais déjà tiré les vers du nez. Tout ce que je sais, c'est qu'on aménagea pour Limardo un lit-cage et une caisse vide dans le réduit aux balais qui se trouve sous l'escalier. L'avantage est qu'il pouvait entendre tout ce qu'on faisait dans la chambre de Zarlenga, dont il n'était séparé que par une méchante cloison de bois. Le perdant dans cette affaire, ce fut moi, car on transporta les balais, inventoriés et comptés, dans ma chambre et Fainberg poussa le machiavélisme jusqu'à les faire installer à côté de mon lit.

Caprices de la nature humaine : Fainberg, question balais, se révèle un fanatique de l'ordre ; question concorde dans l'hôtel, il embrouille tout entre les copains de la bande et Limardo pour arriver à ce qu'ils se rabibochent. Comme l'affaire de la peinture rouge et du chat était déjà tombée dans l'oubli, Fainberg dut rafraîchir la mémoire des belligérants, en les excitant à force de rappels moqueurs et sarcastiques. Alors que le seul problème était maintenant de savoir s'ils allaient se lancer leurs chaussures à la tête ou s'ils se battraient chaussés, Fainberg parvint à distraire leur

attention en leur parlant des vins pharmaceutiques, chose qui, blague à part, lui était facile parce que quelques jours auparavant le docteur Pertiné lui avait passé un prospectus pour lui faire placer des bouteilles et des demi-bouteilles d*'Apache (grand vin médicinal approuvé par le docteur Pertiné*). J'ai toujours dit qu'il n'y a rien de tel que l'alcool pour réconcilier les esprits, bien que, si on l'absorbe avec excès, il provoque l'intervention de la direction du Nouvel Impartial. Le fait est que, sous prétexte que les uns étaient trois et l'autre était armé, Fainberg leur fit comprendre que l'union fait la force et que, s'ils voulaient trinquer, il pouvait leur procurer l'élément liquide à un prix dérisoire. L'appât de la bonne affaire, qui hante tout un chacun, fut leur perte : ils commandèrent douze bouteilles et en levant le coude à la huitième ils étaient déjà le quatuor Pompette. Les gars de la bande, qui sont l'égoïsme même, ne firent pas attention au fait que je me promenais avec un verre vide, jusqu'à ce que le péquenot intervienne en disant par plaisanterie qu'il ne fallait pas me mépriser, car lui aussi était une canaille. Je profitai du rire que provoqua cette sortie pour m'envoyer sans méfiance une gorgée, qui se changea vite en gargarisme, de ce petit vin qui surprend d'abord, mais se révèle n'être qu'un simple sirop, et la langue du consommateur devient alors pâteuse comme s'il avait vidé un pot entier de confitures. Fainberg, cet habitué du Mont de Piété, s'intéressait aussi aux armes à feu, et il prétendit que si Limardo avait payé un prix à vous couper l'envie de pisser pour le flingue qu'il portait dans sa ceinture, lui, Fainberg, pouvait en fournir un pareil à très bas prix. Si la conversation présentait déjà un signe indéniable d'animation, vous pouvez imaginer l'allure qu'elle devait prendre quand Gueule en biais entendit ce mensonge. Les avis étaient si divers qu'aucun accord amiable n'aurait pu intervenir. Selon Paille de Fer, acheter des armes neuves c'était se compromettre dangereusement ; un des copains avoua être un partisan décidé du tir suisse contre le tir

fédéral ; moi, j’abandonnai la discussion en affirmant que les armes sont une invention diabolique ; Limardo, que la boisson perturbait, dit qu’il était venu avec un revolver parce qu’il avait l’intention de tuer un homme ; Fainberg raconta le cas d’un Russe qui n’avait pas voulu lui acheter un revolver et à qui on fit peur le soir même avec un pistolet en chocolat.

Le lendemain, histoire de ne pas passer pour un indifférent, je m’approchai de l’état-major de l’hôtel qui a l’habitude de se réunir à la fraîche dans la cour du devant pour boire du maté et préparer ses plans de campagne. Il y est question de manœuvres plus ou moins occultes, mais bien précises, que le pensionnaire le plus fanfaron peut avoir profit à connaître, même s’il risque de s’entendre dire ses quatre vérités ou de se faire pincer en train d’espionner, et alors il peut se retrouver dans l’état d’un Meccano en pièces détachées. Il y avait là la sainte Trinité en personne, comme on appelle le trio : Zarlenga, la Musante et Renovales. Le fait qu’ils n’avaient pas l’air de se chamailler m’enhardit un peu. Je m’aventurai très naturellement et pour qu’on ne me renvoie pas illico j’annonçai la bouche en cœur que j’avais une nouvelle sensationnelle à leur apprendre. Je leur racontai dans tous ses détails l’affaire de la réconciliation, sans omettre le revolver de Limardo et le vin médicinal de Fainberg. Vous auriez vu leurs mines s’allonger ! Quant à moi, je tournai prudemment les talons, pour éviter qu’un mouchard n’aille dire que je fais des histoires auprès de la direction, défaut qui n’est pas dans ma nature.

Je me repliai en bon ordre, sans perdre de vue aucun des gestes du trio. Zarlenga ne tarda pas à se diriger d’un pas décidé vers le réduit aux balais où le péquenot passait ses nuits. Faisant quasiment un bond de singe, je me logeai dans l’escalier et collai mon oreille contre les marches pour ne pas perdre un mot de ce qui se disait en dessous. Zarlenga exigea du péquenot qu’il lui remît le revolver. L’autre refusa catégoriquement. Zarlenga lui lança une

injure que je veux oublier pour ne pas vous choquer, monsieur Parodi. Limardo, avec une sorte d'orgueil tranquille, dit que les menaces ne le touchaient pas, parce qu'il était invulnérable, comme s'il portait un gilet antiballes, et que ce n'était pas un Zarlenga qui pourrait lui faire peur. *Inter nos*, le fameux gilet, s'il en portait vraiment un, ne lui servit pas à grand-chose, car la veille du jour de la quête nationale, il se réveilla cadavre dans ma chambre.

— Comment s'était terminée la discussion ? demanda Parodi.

— Comme se termine toute chose. Zarlenga n'allait pas perdre son temps avec un malheureux cinglé. Il s'en alla comme il était venu, tout ce qu'il y a de décontracté.

Et nous voici au dimanche fatal. Je regrette d'avoir à dire que ce jour-là l'hôtel est complètement mort, sans la moindre animation. M'ennuyant comme un damné, j'eus l'idée de tirer Fainberg de son ignorance crasse et je lui appris à jouer à la belote, pour qu'il ne fasse plus triste figure dans tous les bars du quartier. Monsieur Parodi, il n'y a pas à dire, je suis doué pour l'enseignement. La preuve, c'est que mon élève me gagna *ipso facto* deux pesos, dont je lui payai un quarante en numéraire et, pour solder ma dette, il me proposa de l'inviter à une matinée de l'Excelsior. Ce n'est pas pour rien que Rosita Rosenberg est la reine du rire. Le parterre trépignait d'aise comme si on le chatouillait, mais moi, je ne comprenais pas un mot, parce qu'ils parlaient une langue dont usent les Russes pour que personne, pas même le Môme Synagogue, ne puisse les comprendre, et j'étais impatient de rentrer à l'hôtel pour que Fainberg m'explique les plaisanteries. Ah ! ouiche, il fut bien question de plaisanteries quand je réintégrai sain et sauf ma chambre. Si vous aviez vu dans quel état était mon pageot ! Le dessus-de-lit et la couverture n'étaient plus qu'une tache ; l'oreiller n'était guère mieux à vrai dire ; le sang avait pénétré partout et je me demandais où j'allais bien

pouvoir dormir cette nuit-là, car le défunt Tadeo Limardo était couché dans mon lit, plus mort qu'un salami.

Ma première pensée fut, bien entendu, pour l'hôtel. Pourvu qu'un ennemi n'aille pas croire que c'était moi qui avais massacré Limardo et sali toute la literie ! Je sentis tout de suite que ce cadavre ne ferait pas plaisir à Zarlenga ; et c'est bien ce qui se passa, car les flics l'interrogèrent jusqu'à onze heures passées, heure à laquelle on n'a plus le droit d'allumer la lumière au Nouvel Impartial. Tout en réfléchissant ainsi, je ne cessais de brailler parce que je suis comme Napoléon : je peux faire plusieurs choses à la fois. Je n'exagère pas : tout l'établissement accourut à mes appels au secours, jusqu'à l'aide-cuisinier qui me bâillonna avec un torchon et faillit faire ainsi un second cadavre. Ils arrivèrent tous : la Musante, les copains de la bande, le cuisinier, Paille de Fer, et pour finir Renovales. Le jour suivant, on l'a passé en tôle. J'étais dans mon élément, répondant à toutes sortes de questions et décrivant des scènes à vous couper le souffle. Je ne négligeai pas le travail en profondeur et je fis ressortir le fait qu'on avait liquidé Limardo vers cinq heures de l'après-midi, avec son propre canif à manche d'os.

Écoutez, je trouve que ceux qui prétendent que ce fait si peu explicable est un mystère manquent de bon sens, car c'eût été bien pire si le crime avait été commis la nuit, alors que l'hôtel est plein de têtes inconnues, que je n'appelle pas des pensionnaires puisque, après avoir payé leur lit, ils s'en vont et c'est fini.

À l'exception de Fainberg et de votre serviteur, ils étaient tous dans l'hôtel quand le meurtre a eu lieu. Il s'avéra ensuite que Zarlenga non plus n'était pas là, car il s'était rendu à un combat de coqs rue Saavedra, où il était allé miser sur un coq bâtard du père Arganaraz.

2.

Huit jours plus tard, Tulio Savastano fit irruption dans la cellule, excité et rayonnant. C'est à peine s'il put balbutier :

— J'ai obtenu ce que vous vouliez, monsieur Parodi. Voilà mon singe !

Il était suivi d'un monsieur un peu asthmatique, rasé de près, aux cheveux blancs et aux yeux bleus. Il portait un costume sombre et de bonne coupe ; sa cravate était en laine de vigogne, et Parodi remarqua qu'il avait les ongles faits. Les deux personnages importants occupèrent naturellement les deux bancs ; Savastano, ivre d'obséquiosité, allait et venait sans trêve dans la cellule exiguë.

— Ce jeune homme, le numéro 42, m'a transmis votre message, dit le monsieur à cheveux blancs. Mais si c'est pour me parler de l'affaire Limardo, je n'ai rien à voir là-dedans. Je commence à en avoir assez de cette mort et nous avons à l'hôtel un garçon à la langue bien pendue qui vous racontera tout. Et si vous savez vous-même quelque chose, monsieur, parlez-en plutôt à ce jeune hurluberlu qui travaille pour la police. Elle vous en sera reconnaissante, assurément, parce qu'ils n'y voient pas plus clair qu'un nègre dans un tunnel.

— Pour qui me prenez-vous, don Zarlenga ? Je ne fréquente pas cette mafia. Il est vrai que je sais certaines choses que vous serez peut-être heureux d'apprendre si vous consentez à m'écouter.

Nous commencerons, si vous le voulez bien, par Limardo. Le jeune homme ici présent, que vous prétendez être une lumière, le considérait comme un espion aux ordres du mari de Juana Musante. Je veux bien, mais je me demande : pourquoi diable venir embrouiller l'histoire avec un espion[32] ? Limardo, employé des Postes à Banderalo, était en réalité le mari de la dame. Vous le savez aussi bien que moi.

Écoutez, je vais vous raconter toute l'histoire, telle que je la reconstitue. Vous avez pris sa femme à Limardo et vous

avez laissé ce pauvre type se morfondre à Banderalo. Après trois ans d'abandon, l'homme n'en pouvait plus et il décida de s'en venir à la capitale. Dieu sait comment il voyagea ; le fait est qu'il arriva à demi mort en plein Carnaval. Il avait épuisé ses forces et son argent dans cette lamentable pérégrination et par-dessus le marché il dut passer dix jours comme aux arrêts avant de voir la femme pour laquelle il s'était déplacé de si loin. Ces journées à 0,90 vinrent à bout de son capital.

Vous, moitié parce que cela vous arrangeait, moitié par pitié pour lui, vous laissiez dire que Limardo était un type à la coule ; vous êtes même allé plus loin, jusqu'à le faire passer pour un maquereau. Puis, quand vous l'avez vu apparaître dans votre propre hôtel, sans un sou, vous n'avez pas laissé échapper l'occasion de lui venir en aide, ce qui était l'offenser davantage. Ainsi commença la partie : vous, vous obstinant à l'humilier, l'autre, s'ingéniant à se laisser humilier. Vous l'avez envoyé au dortoir des 0,60 et vous l'avez en plus chargé de la comptabilité ; rien n'était de trop pour Limardo et quelques jours plus tard il s'affairait à réparer les gouttières et même à nettoyer votre pantalon. La première fois que la dame s'en aperçut, elle se fâcha et lui dit de s'en aller.

Renovales aussi était partisan de l'expulsion, contrarié des procédés du bonhomme et des faveurs excessives que vous lui accordiez. Limardo resta dans l'hôtel et chercha de nouvelles humiliations. Un jour, des désœuvrés étaient en train de peinturlurer un chat ; Limardo intervint, non pas tant qu'il fût poussé par de bons sentiments, mais parce qu'il cherchait à se faire rosser. On le rossa et, par-dessus le marché, vous lui avez fait avaler un cordial et plus d'une insulte. Ensuite, il y eut l'incident du cigare. Cette blague du Russe fit perdre à votre hôtel la clientèle d'un mendiant de qualité. Limardo joua les coupables, mais cette fois-ci vous ne l'avez pas châtié, parce que vous commenciez à vous douter que toutes ces humiliations cachaient un vilain projet

de sa part. Mais jusqu'alors il ne s'était agi que de coups et d'injures ; Limardo rechercha une offense l'atteignant au plus intime de son être ; le jour où vous vous êtes disputé avec la dame, le bonhomme rassembla tout son public et vous demanda de vous rabibocher et de vous embrasser devant tout le monde. Pensez un peu à ce que cela représentait : le mari allant chercher des témoins pour demander à sa femme et à son amant de se raccommoder. Vous l'avez flanqué dehors. Le lendemain matin il était de retour, préparant le petit-déjeuner du dernier des imbéciles de l'hôtel. Après, ce fut l'histoire de la résistance passive, une façon, autrement dit, d'encaisser des coups. Pour le pousser à bout, vous lui avez assigné comme résidence ce trou à rats près de votre chambre, d'où il pouvait entendre à loisir vos tendres ébats.

Ensuite, il laissa le Russe le réconcilier avec ceux de la bande. Il accepta cela aussi, car son but était de se faire humilier par tous. Il finit par s'insulter lui-même : il se mit sur le même rang que ce jeune homme – ici présent – il se traita lui-même de chien. Cet après-midi-là, la boisson le rendit bavard et il dit qu'il avait apporté un revolver pour tuer un homme. Un mouchard alla raconter la chose à la direction de l'hôtel ; vous avez voulu de nouveau le mettre dehors, mais Limardo, cette fois-ci, vous tint tête et vous fit savoir qu'il était invulnérable. Vous n'avez pas très bien saisi ce qu'il voulait dire, mais vous avez eu peur. Nous en arrivons au nœud de l'affaire.

Le jeune Savastano s'assit à croupetons pour mieux écouter. Parodi le regarda distraitement et le pria d'avoir la délicatesse de se retirer, parce qu'il ne convenait peut-être pas qu'il entendît la suite. Savastano, éberlué, eut du mal à trouver la porte. Parodi poursuivit sans se presser :

— Quelques jours auparavant, ce jeune homme qui vient de nous faire l'honneur de nous priver de sa présence avait surpris je ne sais quelle intrigue entre le Russe Fainberg et une demoiselle Josefa Mamberto, de la mercerie. Il écrivit je

ne sais quelle idiotie sur des cœurs en papier et au lieu des noms il mit des initiales. Madame votre femme, qui les aperçut, crut que J.M. voulait dire Juana Musante. Elle s'arrangea pour que votre cuisinier étrille le pauvre imbécile et par-dessus le marché elle lui en garda rancune. Elle aussi avait flairé que ces humiliations de Limardo cachaient quelque chose. Quand elle apprit qu'il était venu avec un revolver « pour tuer un homme », elle comprit qu'elle n'était pas menacée et elle craignit, naturellement, pour vous. Elle savait que Limardo était un timoré ; elle pensa qu'il accumulait les ignominies pour se mettre dans une situation impossible et se voir obligé à tuer. Elle voyait juste, la dame ; l'homme était résolu à tuer ; mais non pas vous : un autre.

Le dimanche était un jour mort dans l'hôtel, comme l'a dit votre camarade. Vous étiez sorti ; vous étiez rue Saavedra à miser sur un coq du curé Arganaraz. Limardo gagna votre chambre, le revolver à la main. Mme Musante, qui le vit apparaître, crut qu'il était entré pour vous tuer. Elle le méprisait tant qu'elle n'avait pas hésité à lui faucher un canif à manche d'os, quand on l'avait expulsé. C'est avec ce canif qu'elle l'a tué. Limardo, qui avait un revolver à la main, n'opposa aucune résistance. La Juana Musante mit le cadavre dans le lit de Savastano, pour se venger de l'affaire des cœurs. Comme vous vous en souvenez sûrement, Savastano et Fainberg étaient au théâtre.

Limardo avait fini par atteindre son but. Il était vrai qu'il avait apporté un revolver pour tuer un homme ; mais l'homme en question, c'était lui. Il était venu de loin ; pendant des mois et des mois, il avait quêté les opprobres et les mauvais traitements pour s'encourager au suicide, car c'était la mort qu'il souhaitait. Je pense aussi qu'avant de mourir il voulait revoir la dame.

Pujato, 2 septembre 1942

La longue quête de Tai-An

À la mémoire de Ernest Bramah

Il ne manquait plus que cela. Un Japonais binoclard, pensa Parodi, presque à haute voix.

Sans quitter son chapeau de paille ni son parapluie, le docteur Shu T'ung, habitué au *modus vivendi* des grandes ambassades, baisa la main du reclus de la cellule 273.

— Permettrez-vous à un corps étranger d'abuser de ce banc prestigieux ? s'informa-t-il en parfait castillan et d'une voix de fausset. Le quadrupède est en bois et ne peut manifester la moindre opposition. Mon misérable nom est Shu T'ung et j'occupe, à la risée de tous, le poste d'attaché culturel à l'ambassade de Chine, antre discrédité et malsain… J'ai déjà fatigué de mon récit asymétrique les deux oreilles si sagaces du docteur Montenegro. Ce phénix de l'enquête policière est infaillible comme la tortue, sans laisser d'être pour autant majestueux et lent comme un observatoire astronomique superbement enseveli dans les sables d'un désert stérile. L'on dit avec raison que ce ne serait pas de trop, pour retenir un grain de riz, d'avoir neuf doigts à chaque main ; moi qui ne dispose, de par un accord tacite entre les coiffeurs et les chapeliers, que d'une seule tête, j'aspire à me couronner de deux têtes connues pour

leur sagesse : celle, considérable, du docteur Montenegro, et la vôtre, de la taille d'un marsupial. L'empereur jaune lui-même, malgré ses salles d'étude et ses bibliothèques, n'a pu s'empêcher de constater qu'une dorade sortie de l'océan parvient difficilement à atteindre un âge avancé et à jouir de la vénération de ses petits-enfants. Loin d'être une vieille dorade, je suis à peine un homme jeune. Quel sort va être le mien, aujourd'hui qu'un abîme s'ouvre devant moi, telle une huître succulente, pour me dévorer ? D'ailleurs, il ne s'agit pas simplement de ma piètre et misérable personne ; la prestigieuse Mme Hsin fait, de nuit en nuit, une consommation excessive de véronal, en raison du zèle infatigable de ces piliers de la loi qui la désespèrent et l'incommodent. Ces sbires ne semblent pas tenir compte du fait que son protecteur a été assassiné, dans des circonstances fort peu rassurantes qui font d'elle à l'heure actuelle une orpheline sans défense, à la tête du Dragon qui s'amuse, agréable salon fleuri sis à l'angle des rues Leandro Alem et Tucumán. Ah ! Mme Hsin, toute métamorphose et dévouement ! Tandis que son œil droit pleure la disparition de l'ami, l'œil gauche doit rire pour exciter les matelots.

« Mais je vous écorche le tympan. Attendre de moi un morceau d'éloquence et quelque mise au point, c'est attendre d'une chenille qu'elle parle avec la gravité du dromadaire, ou même avec toute la fantaisie qu'on peut trouver à une cage à grillons découpée dans du carton et ornée des douze couleurs fondamentales. Je ne suis pas le prestigieux Meng Tseu qui, pour annoncer au Collège astrologique l'apparition de la nouvelle lune, parla vingt-neuf années consécutives, jusqu'à ce que ses fils soient venus prendre la relève. Inutile de le nier : votre serviteur est pressé par le temps. Je ne suis pas Meng Tseu et vos nombreuses et augustes oreilles n'excèdent littéralement pas le nombre des laborieuses fourmis qui creusent l'écorce terrestre. Je ne suis pas orateur : mon discours sera aussi

bref que le serait celui d'un nain ; je n'ai pas de lyre à cinq cordes : mon discours sera inadéquat et monotone.

« Attachez-moi aux instruments de torture les plus perfectionnés dont dispose ce palais versatile si je déroule une fois de plus, devant votre riche mémoire, les détails et les mystères du culte de la Fée du Réveil Terrifiant. Il s'agit – mais vous alliez m'interrompre pour me le dire – d'une secte magique du taoïsme, qui recrute ses fidèles parmi les mendiants et les interprètes, et que seul un sinologue comme vous l'êtes, Européen entouré de théières, connaît comme sa poche.

« Voici dix-neuf ans que se produisit le fait abhorré qui ébranla le monde dans ses fondements et dont quelques échos parvinrent jusqu'à cette cité consternée. Ma langue, aussi lourde qu'une brique, fait allusion au vol du talisman de la déesse. Il existe, au cœur du Yunnan, un lac secret ; au centre de ce lac, une île ; au centre de l'île, un sanctuaire ; dans le sanctuaire brille de tous ses feux la statue de la déesse ; dans le diadème qui orne le front de la statue, le talisman. Je ne me risquerai pas à décrire le joyau entre ces quatre murs. Je dirai seulement qu'il est de jade, absolument translucide, que sa taille est celle d'une noix et que ses attributs essentiels sont la sagesse et le pouvoir magique. Certains esprits, pervertis par les missionnaires, font semblant de ne pas croire à ces axiomes et pourtant, si un mortel arrivait à s'emparer du talisman et à le garder vingt ans hors du temple, il serait le roi secret du monde. Mais cette conjecture est vaine : depuis l'aube des temps jusqu'au soir du dernier jour, le joyau demeurera dans le sanctuaire, bien que, pour le moment, il se trouve entre les mains d'un voleur qui l'a dérobé il y a de cela dix-huit ans.

« Le chef des prêtres a chargé le mage Tai-An de retrouver le joyau. Celui-ci, dit-on, chercha la conjonction favorable des planètes, exécuta les opérations requises en pareil cas et appliqua son oreille au sol. Il entendit distinctement les pas de tous les hommes au monde et il reconnut

immédiatement ceux du voleur. Ces pas lointains parcouraient une cité aux extrémités de la terre : une cité de boue, plantée de cinnames, dépourvue d'oreillers de bois et de tours de porcelaine, cernée par des déserts de pâturages et des déserts d'eau sombre. La cité se cachait à l'Occident, derrière plusieurs couchers de soleil ; Tai-An, pour l'atteindre, résolut d'affronter les risques d'un navire à hélice mû par la vapeur. Il débarqua à Samerang, après être resté enfermé vingt-trois jours avec un troupeau de porcs dans les flancs d'un bateau danois, sans avoir bu ni mangé autre chose qu'une inépuisable série de fromages de Hollande ; dans la ville du Cap, il s'affilia à l'honorable confrérie des éboueurs et crut devoir participer à la grève de la Semaine Fétide ; un an plus tard, la foule ignare se disputait dans les rues et les carrefours de Montevideo les frugales galettes de maïzena que vendait un jeune homme au costume exotique ; ce jeune homme nourricier n'était autre que Tai-An. Après une lutte acharnée contre l'indifférence de ces carnivores, le mage se transporta à Buenos Aires, qu'il supposa plus propre à se laisser convaincre par la doctrine céréalienne et où il ne tarda pas à s'établir courageusement marchand de charbon. Ce commerce salissant le mena à la table longue et vide de la pauvreté. Tai-An, fatigué de ses repas de misère, se dit : *Il faut aux papilles délicates le chien comestible, il faut à l'homme le Céleste Empire*, et il se lança dans une association avec Samuel Nemirovsky, ébéniste avisé qui, en plein centre du quartier Once, fabrique tous les coffres et les paravents que les admirateurs de son talent croient recevoir directement de Pékin. Le pieux magasin de vente prospéra ; Tai-An quitta son petit entrepôt de charbon pour un appartement meublé, situé, pour plus de précision, au numéro 347 de la rue Deán Funes ; la fabrication en série des paravents et des coffres ne lui fit pas oublier son but principal : la récupération du joyau. Il savait avec certitude que le voleur était dans Buenos Aires, la cité lointaine que

lui avaient montrée, dans l'île du temple, les cercles et triangles magiques. Le champion de l'alphabet lit de long en large les journaux pour exercer sa virtuosité. Tai-An, moins zélé et moins habile, s'en tenait uniquement à la colonne du trafic maritime et fluvial. Il craignait que le voleur ne s'évadât ou qu'un bateau n'amenât un complice à qui on repasserait le talisman. Tenace comme les cercles concentriques qui s'approchent de plus en plus de la pierre qu'on a lancée sur l'eau, Tai-An s'approchait du voleur. Il changea à plusieurs reprises de nom et de quartier. La magie, comme les autres sciences exactes, n'est qu'une faible luciole qui guide nos pas hésitants et vains dans la nuit profonde. Ses indications permettaient bien de délimiter la zone où se cachait le voleur, mais ne révélaient ni sa maison, ni son visage. Le mage, néanmoins, poursuivait obstinément sa mission.

— L'habitué du Salon Doré est lui aussi infatigable et persévérant, s'exclama tout de go Montenegro, qui était là à les épier, à croupetons, l'œil rivé à la serrure, sa canne en os de baleine à la bouche et qui, n'y tenant plus, fit irruption dans la cellule en costume blanc, et *canotier* souple. *De la mesure avant toute chose*. Je serai franc : je n'ai pas encore découvert le repaire de l'assassin, mais bien celui de cet homme indécis qui est venu vous consulter. Rassurez-le, mon cher Parodi, rassurez-le : dites-lui, avec l'autorité que je suis le premier à vous reconnaître, comment ce détective privé, appelé Gervasio Montenegro, sauva dans un train express le bijou convoité appartenant à la princesse à laquelle, bien plus tard, il accorda sa main. Mais tournons nos phares puissants vers l'avenir qui nous dévore. Messieurs, faites vos jeux : je parie à deux contre un que notre ami diplomate n'est pas venu dans cette cellule pour le simple plaisir – fort enviable, cela va sans dire – de vous présenter ses respects. Mon intuition, déjà proverbiable, me souffle à l'oreille que la présence du docteur T'ung a quelque chose à voir avec le meurtre énigmatique de la rue

Deán Funes. Ha ! Ha ! Ha ! J'ai tapé dans le mille. Mais je ne m'endors pas sur mes lauriers. Je passe à une seconde offensive, à laquelle je prédis dès à présent le succès de la première. Je parie que le docteur a pimenté son récit de tout ce mystère oriental qui marque si fortement ses intéressants monosyllabes et même son teint et son allure. Loin de moi l'ombre d'une critique envers le langage biblique, lourd de sermons et de paraboles. Je me risque cependant à penser que vous préférerez mon *compte rendu* – tout en nerfs, musclé et bien charpenté – aux adipeuses métaphores de mon client.

Le docteur Shu T'ung put enfin reprendre la parole et poursuivit imperturbablement :

— Votre plantureux collègue parle avec l'éloquence de l'orateur qui fait montre d'une double rangée de dents d'or. Je reprends le fil de mon pauvre discours et je dis tout platement : Semblable au soleil, qui voit tout et que son éclat rend invisible à lui-même, Tai-An, fidèle et persévérant, poursuivait sa quête inexorable, étudiait les habitudes de chacune des personnes de son entourage tout en restant presque ignoré d'elles. Ah ! faiblesse humaine ! Nul n'est parfait, pas même la tortue qui médite sous une coupole d'écaille. La prudence du mage connut une défaillance. Une nuit de l'hiver 1927, sous les arcades de la place de l'Once, il vit un groupe de vagabonds et de mendiants qui se moquaient d'un malheureux étendu sur le sol, mourant de faim et de froid. La pitié de Tai-An redoubla quand il découvrit que ce malheureux était un Chinois. L'homme riche peut sans risque prêter une feuille de thé. Tai-An hébergea l'étranger, dont le nom expressif est Fang She, dans l'atelier d'ébénisterie de Nemirovsky.

« Je n'ai rien de particulièrement étonnant ni de savoureux à vous conter sur Fang She. Si les journaux les plus savamment rédigés ne se trompent pas, il est originaire du Yunnan et il débarqua en ce port en 1923, un an donc avant notre mage. Il me reçut plus d'une fois avec son affectation

naturelle, rue Deán Funes. Ensemble, nous pratiquâmes la calligraphie à l'ombre d'un saule qu'il y a dans la cour et qui lui rappelait délicieusement, me dit-il, les nombreuses forêts qui décorent les rives terrestres de l'abondant Lingkiang.

— À votre place, je laisserais de côté la calligraphie et les ornements, interrompit le détective. Parlez-moi plutôt des gens qui habitaient la maison.

— Le bon acteur n'entre pas en scène avant la construction du théâtre, répliqua Shu T'ung. Je décrirai d'abord, de façon fort imparfaite, la maison. Puis je tenterai, bien en vain, le portrait malhabile et grossier des personnages.

— Mes vœux vous accompagnent, dit avec élan Montenegro. L'immeuble de la rue Deán Funes est une intéressante masure des débuts du siècle, l'un de ces nombreux édifices de notre architecture instinctive, où continue à régner la profusion naïve du contremaître italien, à peine tempérée par la rigueur latine du style de Le Corbusier. Je n'en dirai pas davantage. Vous voyez la maison : sur la façade d'aujourd'hui, le bleu d'hier est devenu un blanc aseptique ; au-dedans, la cour paisible de notre enfance, où nous avons vu courir la jeune esclave noire portant le pot d'argent du maté, supporte de mauvaise grâce la marée envahissante du progrès qui l'inonde de dragons exotiques et de laques millénaires, filles de la brosse trompeuse des industries de Nemirovsky. Au fond, une baraque en planches est le réduit où vit Fang She, près du saule vert et mélancolique qui caresse de sa main feuillue l'âme nostalgique de l'exilé. De robustes barbelés, sur une hauteur d'un mètre et demi, séparent notre propriété d'un de ces pittoresques terrains vagues, bien de chez nous, qui subsistent encore intacts au cœur de la ville et où le chat de gouttière vient à l'occasion chercher les herbes curatives qui soulageront les maux de ce farouche célibataire des toits. Le rez-de-chaussée est consacré au magasin de vente et à l'atelier[33] ; l'étage du dessus – je

me réfère, cela va sans dire, à des temps antérieurs à l’incendie – constituait la demeure familiale, l’inviolable *at home* de cet échantillon d’Extrême-Orient, transplanté avec toutes ses particularités et à grands risques dans la capitale fédérale.

— Dans le soulier du maître, les élèves mettent leurs pieds, dit le docteur Shu T’ung. Après le triomphe du rossignol, les oreilles accueillent et tolèrent la grossière mélodie du canard. Le docteur Montenegro a érigé la maison ; ma langue faible et maladroite proposera les personnages. Je réserve le fauteuil d’honneur à Mme Hsin.

— Je vole à votre secours, dit Montenegro avec beaucoup d’à-propos. Ne tombez pas, mon estimé Parodi, dans une erreur regrettable. N’allez pas un instant confondre Mme Hsin avec ces poules de luxe que vous aurez sans doute fréquentées, et adorées, dans les grands hôtels de la Riviera et dont la pompeuse frivolité s’accompagne d’un pékinois difforme et d’une impeccable quarante-chevaux. Le cas de Mme Hsin est tout autre. Il s’agit d’un combiné troublant de la grande dame de salon et de la tigresse orientale. Dans ses yeux obliques, c’est l’éternelle Vénus qui nous aguiche, tentatrice. La bouche n’est qu’une fleur cramoisie ; ses mains sont de soie et d’ivoire ; son corps, que souligne une cambrure victorieuse, est une coquette avant-garde du péril jaune, et il a déjà su s’approprier les tissus de Paquin et les lignes ambiguës de Schiaparelli. Mille pardons, mon cher confrère : le poète a pris le pas sur l’historien. Pour crayonner le portrait de Mme Hsin, j’ai eu recours au pastel ; pour l’effigie de Tai-An, j’en viens à la masculine eau-forte. Aucun préjugé, aussi ancré puisse-t-il être, ne déformera ma vision. Je me limiterai à la documentation photographique des journaux d’actualités. D’ailleurs, la race absorbe l’individu : nous marmonnons “un Chinois” et nous suivons fébrilement notre pensée, en quête d’un mirage doré, sans nous douter des tragédies banales ou grotesques, mais incontestablement humaines, que vit peut-être l’exotique

personnage. Le même portrait vaudra pour Fang She, que je me rappelle parfaitement, dont les oreilles ont recueilli mes conseils paternels, dont les mains ont serré mes gants de chevreau. Un contraste : dans le quatrième médaillon de ma galerie apparaît un personnage oriental. Je ne l’ai pas appelé et ne ferai rien pour le retenir : c’est l’étranger, le Juif, qui épie à l’arrière-plan de mon récit comme il épiait et épiera, si une législation avisée ne le réduit pas à néant, à tous les carrefours de l’Histoire. Dans le cas qui nous occupe, notre convive de pierre s’appelle Samuel Nemirovsky. Je vous épargne les détails concernant cet ébéniste des plus vulgaires : grand front serein, regard empreint d’une sombre dignité, barbe noire de prophète, stature identique à la mienne.

— Le commerce continu des éléphants rend l’œil le plus perçant incapable de distinguer la plus ridicule petite mouche, fit soudain observer le docteur Shu T’ung. Je constate avec des cris de joie que mon funeste portrait ne vient pas encombrer la galerie de M. Montenegro. Pourtant, si la voix d’un mollusque peut oser se faire entendre, moi aussi j’ai souillé de ma présence l’immeuble de la rue Deán Funes, bien que mon gîte minuscule se cache aux yeux des dieux et des hommes à l’angle des rues Rivadavia et Jujuy. Un de mes épuisants passe-temps consiste à vendre à domicile les consoles, les paravents, les lits et les buffets que produit sans relâche le prolifique Nemirovsky. Cet artiste, dans sa bonté, me permet de garder et d’utiliser ces meubles jusqu’à ce que je trouve à les vendre. Ainsi, en ce moment, justement, je dors à l’intérieur d’une jarre apocryphe de la dynastie Sung parce que l’abondance des lits nuptiaux me chasse de ma chambre à coucher et qu’un trône pliant m’interdit à lui seul l’entrée de la salle à manger. J’ai eu l’outrecuidance de m’introduire dans l’honorable cercle de la rue Deán Funes, à l’instigation de Mme Hsin qui m’encourageait indirectement à faire la sourde oreille aux légitimes imprécations des autres occupants et à

franchir de temps en temps son seuil. Cette indulgence incompréhensible ne trouva pas un appui inconditionnel chez Tai-An qui était, jour et nuit, le précepteur, le maître en magie de Madame. Il est de fait que mon éphémère paradis dura moins longtemps que ne vit une tortue ou un crapaud. Mme Hsin, fidèle aux intérêts du mage, s'employa à seconder Nemirovsky, de façon à ce que le bonheur de celui-ci fut complet et que le nombre des meubles procréés excédât les permutations possibles d'une personne autour des tables. Surmontant le dégoût et l'ennui, elle poussait l'abnégation jusqu'à se résigner au voisinage immédiat de ce visage occidental et barbu, qu'elle préférait toutefois, pour rendre son martyre plus supportable, affronter dans les ténèbres ou encore au cinéma Loria.

« À ce noble régime, la fabrique s'acquit une abondante et durable prospérité commerciale ; Nemirovsky, rompant avec sa remarquable avarice, dépensait en bagues et en renards tout le papier-monnaie qui gonflait maintenant son portefeuille comme un petit cochon de lait. Au risque d'être taxé par un censeur vipérin de manquer d'imagination, il accumulait ses dons répétés sur les doigts et les épaules de Mme Hsin.

« Avant de poursuivre plus avant, permettez-moi, Monsieur Parodi, de vous fournir un renseignement stupide. Seul un décapité oserait supposer que ces exercices fatigants et généralement nocturnes aient pu tenir éloignée de Tai-An une élève aussi digne du maître. Je concède à mes illustres contradicteurs que la dame ne restait pas plantée comme un axiome dans la maison du mage. Quand, séparée de lui par plusieurs pâtés de maisons, elle ne pouvait en personne le surveiller et s'occuper de lui, elle chargeait de cet office un être très inférieur – celui qui, humblement, se tient devant vous et pour l'instant vous salue en souriant[34]. J'exécutais cette mission délicate avec un légitime empressement ; pour ne pas importuner le mage, j'essayais de faire oublier ma présence ; pour ne pas le lasser, je changeais de

déguisement. Parfois, accroché à un cintre, je feignais assez piteusement d'être le pardessus de laine qui me cachait ; ou bien, prenant subitement l'aspect d'un meuble, j'apparaissais dans le couloir, à quatre pattes, un vase sur le dos. Malheureusement, un vieux singe ne monte pas à l'arbre pourri. Tai-An, ébéniste après tout, me reconnaissait quelques secondes avant de me botter le derrière, et m'obligeait à aller me transformer en d'autres êtres inanimés.

« Mais la Voûte céleste est plus jalouse que l'homme à qui on vient d'apprendre qu'un de ses voisins a pu se procurer une baguette de bois de santal ou qu'un autre s'est vu doter d'un œil de marbre. Rien n'est éternel, même pas le moment où nous comptons un grain de millet : un tel bonheur eut une fin. Le septième jour d'octobre nous gratifia de l'incendie dévorant qui faillit détruire l'anatomie personnelle de Fang She et dispersa pour toujours notre groupe regretté ; incendie qui brûla imparfaitement la maison et consuma un nombre exagéré de petites lanternes. Ne creusez pas le sol en quête d'eau, monsieur Parodi, ne déshydratez pas votre honorable organisme : on a éteint l'incendie. Hélas ! la chaleur symptomatique de notre association s'éteignit également. Madame Hsin et Tai-An se transportèrent sous bâche et sur roues, rue Cerrito ; Nemirovski consacra l'argent de l'assurance à fonder une entreprise de feux d'artifice ; Fang She, immuable comme une série interminable de théières identiques, demeura dans sa petite baraque en planches, près du saule solitaire.

« Je n'ai pas violé les trente-neuf lois additionnelles de la vérité en admettant que l'incendie avait été éteint, mais seul un coûteux récipient, plein d'eau de pluie pourrait prétendre éteindre son souvenir. Dès l'aube, Nemirovsky et le mage étaient occupés à fabriquer de fragiles lampes de bambou, en nombre indéfini et peut-être infini. Quant à moi, considérant impartialement l'exiguïté de ma maison et l'afflux ininterrompu des meubles, j'en vins à penser que le

zèle des deux artisans était inutile et que, parmi toutes ces lampes, il finirait par y en avoir une qui ne s'allumerait jamais. Avant que ne s'achevât la nuit, je dus, pauvre de moi, confesser mon erreur : à onze heures un quart, toutes les lampes ardaient et avec elles un tas de copeaux et un treillage de bois qui avait reçu une première couche de peinture verte. L'homme courageux n'est pas celui qui marche sur la queue du tigre, mais celui qui pénètre au cœur de la forêt et attend le moment fixé de toute éternité pour l'exécution du saut fatal. Ainsi fis-je : je demeurai perché sur le saule du fond, me réservant de me jeter comme une salamandre dans le feu au premier cri précieux de Mme Hsin. On a raison de dire qu'un poisson voit mieux sur un toit qu'un couple d'aigles au fond de la mer. Sans vouloir me vanter d'être un poisson, je vis tout un spectacle, bien affligeant, mais je le supportai sans tomber de mon arbre, soutenu par l'agréable perspective de vous le conter avec une exactitude scientifique. Je vis la soif et la faim du feu ; je vis la consternation extrême de Nemirovsky, qui arrivait à peine à rassasier l'incendie par ses offrandes de sciure de bois et de papier imprimé ; je vis la cérémonieuse Mme Hsin, qui suivait chaque mouvement du mage, comme la joie suit les pétards ; je vis finalement le mage qui, après avoir aidé Nemirovsky, courut à la petite baraque du fond et sauva Fang She dont la félicité, cette nuit-là, n'était pas complète du fait et à cause d'un rhume des foins. Ce sauvetage vous paraîtra encore plus admirable quand on aura minutieusement énuméré les vingt-huit circonstances qui l'accompagnèrent et dont je ne vous exposerai que quatre, pour m'en tenir à une mesquine brièveté :

a) La malencontreuse fièvre qui accélérait le pouls de Fang She n'était pas maligne au point de l'immobiliser au lit et d'empêcher sa fuite élégante.

b) L'insipide personne qui, présentement, balbutie ce récit avait grimpé dans le saule, prête à fuir avec Fang She, au

cas où une masse de feu particulièrement considérable l’eût incité à le faire.

c) La combustion intégrale de Fang She n’eût pas gêné Tai-An, qui l’hébergeait et le nourrissait.

d) De même que dans le corps de l’homme la dent ne voit pas, l’œil ne mord pas et l’ongle ne mastique pas, dans cette entité que par convention nous appelons pays, il n’est pas décent qu’un individu usurpe la fonction d’un autre. L’empereur n’abuse pas de son pouvoir pour balayer les rues ; le forçat n’entre pas en compétition avec le promeneur en allant de droite et de gauche. Tai-An, en sauvant Fang She, se substitua aux pompiers, courant le risque grave de leur porter préjudice et que ces derniers ne l’arrosassent du jet de leurs lances.

« On dit bien qu’une fois le procès perdu, il faut payer le bourreau ; de même, après l’incendie, commencèrent les disputes. Le mage et l’ébéniste se brouillèrent. Le général Su Wu a célébré en monosyllabes immortels le délice de contempler la chasse à l’ours, mais personne n’ignore qu’il commença par recevoir en plein dos les flèches d’archers infaillibles avant d’être rejoint et dévoré par la proie irritée. Cette analogie imparfaite s’applique à Mme Hsin, non moins blessée et équidistante que le général. En vain multiplia-t-elle pour les deux amis les occasions de se réconcilier : elle courait de la chambre carbonisée de Tai-An au bureau maintenant sans limites de Nemirovsky, comme une divinité qui protège les ruines de son temple. Le *Livre des Transformations* nous enseigne que, pour réjouir l’homme en colère, il est inutile de tirer de nombreux pétards et de s’affubler de masques multiples. Les arguments tentateurs de Mme Hsin n’apaisaient point cette discorde incompréhensible – je me risquerais même à dire qu’ils l’envenimaient. Cette situation dessina sur le plan de Buenos Aires une intéressante figure géométrique tendant vers le triangle. Tai-An et Mme Hsin honorèrent de leur présence un appartement de la rue Cerrito ; Nemirovski,

avec sa fabrique de feux d'artifices, ouvrit de nouveaux et prestigieux horizons au numéro quatre-vingt-quinze de la rue Catamarca ; l'immuable Fang She resta dans sa baraque.

« Si l'artisan et le mage s'en étaient tenus à cette figure, je ne jouirais pas en ce moment du plaisir immérité de bavarder avec vous ; malheureusement, Nemirovsky ne voulut pas laisser passer le Jour de la Race sans rendre visite à son ancien collègue. Quand les gendarmes arrivèrent, il fallut recourir aux bons offices de l'Assistance publique. L'équilibre mental des belligérants était si ébranlé que Nemirovsky (qu'une monotone hémorragie nasale ne semblait pas troubler) entonnait des versets instructifs du Tao Te King, tandis que le mage (que la perte d'une canine n'affectait en rien) s'était lancé dans le récit d'interminables histoires juives.

« Mme Hsin fut si affligée par ce désaccord qu'elle m'interdit ouvertement la porte de sa maison. L'adage dit que le mendiant qu'on chasse de la niche du chien hante les palais de la mémoire ; moi, pour tromper ma solitude, je fis un pèlerinage aux ruines de la rue Deán Funes. Derrière le saule déclinait le soleil de l'après-midi, comme au temps de mon enfance studieuse ; Fang She me reçut avec résignation et m'offrit une tasse de thé, sans lait ni sucre, avec des pignes, des noix et du vinaigre. L'image dense et omniprésente de Mme Hsin ne m'empêcha pas de remarquer une énorme malle qui, à première vue, ressemblait à un vénérable aïeul en état de putréfaction. Trahi par la malle, Fang She m'avoua que les quatorze années passées dans cette république paradisiaque équivalaient à peine à une minute de la plus intolérable torture et qu'il avait obtenu de notre consul un billet de retour, cartonné et rectangulaire, sur le *Yellow Fish*, qui devait appareiller pour Shanghaï la semaine suivante. Le superbe dragon de son allégresse ne présentait qu'un seul défaut : la certitude de contrarier Tai-An. À la vérité, si, pour supputer le prix d'un inestimable manteau de loutre bordé de morse, l'expert le plus réputé

évalue le nombre des mites qui le parcourent, c'est ainsi également que la solidité d'un homme se jauge au nombre des miséreux qui vivent de lui. L'émigration de Fang She aurait ruiné sans aucun doute le robuste crédit de Tai-An ; celui-ci, pour conjurer le danger, n'était pas incapable d'avoir recours aux verrous et aux sentinelles, aux nœuds coulants ou aux narcotiques. Fang She amassa devant moi ces considérations avec une agréable lenteur et me pria par tous mes ancêtres du côté maternel de ne pas importuner Tai-An de l'insignifiante nouvelle de son départ. Comme l'exige le *Livre des Rites*, j'y ajoutai la douteuse garantie de mes ascendants paternels ; nous nous embrassâmes tous deux sous le saule, non sans verser quelques larmes.

« Un instant plus tard, une automobile-taximètre me déposa rue Cerrito. Sans me laisser impressionner par les arguments du valet de chambre – simple instrument aux ordres de Mme Hsin et de Tai-An – je me réfugiai dans une pharmacie. Dans cette institution vénale, on me soigna l'œil et l'on me prêta un appareil téléphonique. Je le fis fonctionner ; comme ce ne fut pas Mme Hsin qui décrocha, je confiai directement à Tai-An le projet de fuite de son protégé. J'eus pour récompense un silence éloquent qui dura jusqu'au moment où l'on m'expulsa de la pharmacie.

« On dit avec raison que le facteur aux pieds diligents qui court distribuer la correspondance est plus digne d'éloges et de dithyrambes que son collègue qui dort près d'un feu alimenté par cette même correspondance. Tai-An œuvra avec une promptitude efficace : pour tuer dans l'œuf toute tentative d'évasion de son protégé, il accourut comme si les astres l'eussent pourvu d'un pied supplémentaire et d'une aile de plus, rue Deán Funes. Deux surprises l'accueillirent dans cette maison : la première, de ne pas trouver Fang She ; la seconde, de trouver Nemirovsky. Celui-ci lui dit que des commerçants du quartier avaient vu Fang She charger une voiture à cheval d'une malle et de sa personne et fuir à petite vitesse en direction du nord. Tous deux le cherchèrent

en vain. Puis ils se séparèrent : Tai-An pour se rendre à une vente aux enchères rue Maipú ; Nemirovsky pour me retrouver au Western Bar.

— Halte-là ! s'écria Montenegro. Ivre, l'artiste intervient. Admirez ce tableau, Parodi : les deux adversaires déposent gravement les armes, blessés Dieu sait dans quelles fibres jumelles par la douloureuse perte commune. Je souligne un détail : le dessein qui les pousse est identique ; les personnages diffèrent irrémédiablement. Des pressentiments funestes agitent peut-être le front de Tai-An ; il frémit, il interroge, il se renseigne. J'avoue que le troisième personnage m'attire : ce “j'menfoutiste” qui s'éloigne du cadre de notre histoire, en voiture découverte, est lui aussi une intéressante énigme.

— Messieurs, poursuivit doucement le docteur Shu T'ung – mon récit embarrassé en arrive à la nuit mémorable du 14 octobre. Je me permets de la qualifier de mémorable parce que mon estomac incivil et désuet ne sut pas apprécier les rations doubles de bouillie de maïs qui étaient l'orgueil et le plat unique de la table de Nemirovsky. Mon innocent projet avait été : a) de dîner chez Nemirovsky ; b) de désapprouver, au cinéma Once les trois comédies musicales qui, selon Nemirovski, n'avaient pas plu à Mme Hsin ; c) de siroter une anisette au bar La Perle ; d) de rentrer chez moi. L'évocation précise et parfois douloureuse de la bouillie de maïs m'obligea à supprimer les points *b* et *c*, et à déranger l'ordre naturel de votre alphabet réputé, en sautant de la lettre *a* à la lettre *d*. Une seconde conséquence fut que je ne quittai pas la maison de toute la nuit, malgré mon insomnie.

— Ces manifestations vous honorent, observa Montenegro. Bien que les plats typiques de notre enfance soient, généralement, d'inestimables trouvailles de notre héritage créole, je suis chaleureusement d'accord avec le docteur : au pinacle de la *haute-cuisine*, le Gaulois n'a pas de rival.

— Le 15, deux argousins me réveillèrent personnellement, continua Shu T'ung, et m'invitèrent à les surveiller jusqu'au solide commissariat central. J'appris là ce que vous savez déjà : l'affectueux Nemirovsky, inquiet de la brusque mobilité de Fang She, avait pénétré, peu avant la brillante aurore, dans la maison de la rue Deán Funes. Le *Livre des Rites* le dit bien : si ton honorable concubine cohabite au cœur de l'été brûlant avec des personnes d'infime qualité, l'un de tes enfants sera bâtard ; si tu hantes les palais de tes amis à des heures indues, un sourire énigmatique fleurira sur le visage des portiers. Nemirovski ressentit dans sa chair la vérité de cet adage : non seulement il ne trouva pas Fang She, mais il trouva à demi enterré sous le saule le cadavre du mage.

— La perspective, mon cher et estimé Parodi, interrompit Montenegro, est le talon d'Achille des grandes palettes orientales. Entre deux bouffées bleues, j'enrichirai votre album intérieur d'un preste raccourci de la scène. Sur l'épaule de Tai-An, le baiser auguste de la Mort avait laissé l'estampille de son rouge à lèvres : une blessure à l'arme blanche, large d'une dizaine de centimètres. De l'acier meurtrier, nulle trace. La pelle sépulcrale s'efforçait en vain de combler cette lacune : outil de jardinage on ne peut plus vulgaire, relégué – à juste titre – à quelques mètres de là. Sur son manche grossier, les policiers (incapables d'élans sublimes et adeptes maladroits de la minutie) ont découvert je ne sais quelles empreintes digitales de Nemirovsky. L'homme avisé, l'intuitif, se moque de toute cette cuisine scientifique ; son rôle est de construire, pierre à pierre, un édifice élancé et durable. Je m'arrête : je réserve pour plus tard le moment de produire et de buriner les indices que j'ai recueillis.

— Dans l'espoir permanent de voir arriver ce moment, interrompit Shu T'ung, je reprends mon humble récit. L'entrée de Tai-An, indemne, dans la maison de la rue Deán Funes, ne fut pas remarquée par des voisins négligents qui

dormaient comme des livres classiques sur les rayons d'une bibliothèque. On suppose, pourtant, qu'il dut entrer après onze heures, puisque à onze heures moins le quart on le vit apparaître à l'interminable vente aux enchères de la rue Maipú.

— J'acquiesce, corrobora Montenegro. Je vous susurre *inter nos*, que la malice de nos concitoyens commenta à sa façon l'apparition fugace de l'exotique personnage. Cela dit, voici la place des pièces sur l'échiquier : la dame – j'ai nommé Mme Hsin – laisse entrevoir, vers les onze heures du soir, ses yeux bridés et son délicieux profil au milieu de la foule bigarrée du Dragon qui s'amuse. De onze heures à minuit, elle reçoit en son domicile un client qui garde l'incognito. *Le cœur a ses raisons...* Quant à l'instable Fang She, la police déclare qu'avant onze heures du soir il s'installa dans la célèbre "grande salle" ou "salle des millionnaires" de l'hôtel Le Nouvel Impartial, regrettable bouge de notre faubourg, dont ni vous ni moi, cher confrère, ne nous faisons la moindre idée. Le 15 octobre, il s'embarqua sur le bateau à vapeur *Yellow Fish*, en direction du mystérieux et fascinant Orient. On l'arrêta à Montevideo et, à l'heure qu'il est, il mène une vie obscure rue Moreno, gardé à vue par les autorités. Et Tai-An ? – demanderont les sceptiques. Sourd à la curiosité frivole de la police, hermétiquement enfermé dans le traditionnel cercueil aux vives couleurs, il vogue inlassablement dans la paisible soute du *Yellow Sunset*, en son voyage sans fin vers la Chine millénaire et cérémonieuse.

2.

Quatre mois plus tard, Fang She alla rendre visite à Isidro Parodi. C'était un homme de haute stature, adipeux ; son visage rond, vide d'expression, pouvait paraître

énigmatique. Il portait un chapeau de paille noir et un pardessus blanc.

— Parfaitement[35], répondit Parodi. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous dirai ce que je sais et ce que je ne sais pas sur ce qui s'est passé rue Deán Funes. Votre compatriote, le docteur Shu T'ung, ici absent, nous a fait un récit fort long et embrouillé d'où j'ai déduit qu'en 1922 un hérétique vola la relique d'une statue très miraculeuse que vous vénérez chez vous. Les curés, affolés par l'incident, se signèrent et envoyèrent un missionnaire pour châtier l'hérétique et récupérer la relique. Le docteur dit que Tai-An, de son propre aveu, était ce missionnaire. Mais je m'en tiens aux faits, dirait le sage Merlin. Le missionnaire Tai-An changeait de nom et de quartier, savait par les journaux le nombre exact des navires qui arrivaient à la capitale et épiait tout Chinois qui débarquait. Cela peut être le manège de qui cherche, mais aussi de qui se cache. Vous êtes arrivé le premier à Buenos Aires ; ensuite vint Tai-An. On pourrait penser que vous étiez le voleur, et l'autre, le poursuivant. Cependant, le docteur dit lui-même que Tai-An demeura un an en Uruguay, avec l'idée de vendre des gâteaux secs. Comme vous voyez, le premier à arriver en Amérique fut donc Tai-An.

« Écoutez, je vais vous dire ce que je crois avoir tiré au clair. Si je me trompe, vous me direz : “tu te goures, vieux frère” et vous m'aiderez à sortir de l'erreur. Je suis certain que le voleur est Tai-An, et que vous êtes le missionnaire : sinon l'histoire n'a plus ni queue ni tête.

« Il y avait longtemps que Tai-An vous cherchait noise, mon bon Fang She. C'est pourquoi il changeait sans cesse de nom et de domicile. Il finit par se lasser. Il imagina un plan qui était prudent quoique téméraire, et il eut l'esprit de décision et le courage nécessaires pour l'exécuter. Il commença par un geste de camaraderie : il s'arrangea pour que vous alliez loger chez lui. Là, habitait la dame chinoise, qui était sa maîtresse, et le Russe, fabriquant de meubles. La

dame courait, elle aussi, après le bijou. Quand elle sortait avec le Russe, avec lequel elle était également en bons termes, elle passait la consigne à ce docteur aux mille ressources, qui, au gré des circonstances, se met un vase de fleurs sur le derrière et se déguise en meuble. À force de dépenser son argent à droite et à gauche, le Russe n'avait plus le sou. Il eut des réminiscences classiques et mit le feu au magasin de meubles, afin de toucher l'assurance ; Tai-An était d'accord avec lui : il l'aida à confectionner ces lanternes qui fournirent un si excellent combustible ; le docteur qui s'était cramponné à son saule, mieux qu'une salamandre, les surprit tous deux alimentant le feu avec de vieux journaux et de la sciure de bois. Voyons ce que font les gens pendant le sinistre. La dame suit Tai-An comme son ombre : elle guette le moment où l'homme se décidera à sortir le bijou de sa cachette. Tai-An se soucie fort peu du bijou. C'est vous qu'il prétend sauver. Ce sauvetage peut s'interpréter de deux façons. Le plus simple est de penser que vous êtes le voleur et qu'on vous sauve pour que vous ne mouriez pas en emportant votre secret. Mais, à mon avis, Tai-An agit ainsi pour que vous ne le poursuiviez pas par la suite ; bref, pour vous acheter moralement.

— C'est exact, dit simplement Fang She. Mais je ne me suis pas laissé acheter.

— La première hypothèse ne me plaisait pas, continua Parodi. Même si vous aviez été le voleur, qui eût pu craindre de vous voir périr en emportant votre secret ? À supposer que le danger fût devenu réel, le docteur serait arrivé comme un télégramme, avec son vase de fleurs et le reste.

« Le lendemain, tous s'en vont, et on vous laissa plus solitaire qu'un monocle. Tai-An simula une dispute avec Nemirovsky. Je lui prête deux motifs : d'abord, faire croire qu'il n'était pas de mèche avec le Russe et qu'il désapprouvait l'incendie ; puis, emmener la dame et la séparer du Russe. Par la suite, ce dernier continua à la courtiser et ils se disputèrent alors pour de bon.

« Vous étiez devant un problème difficile à résoudre : mille endroits pouvaient recéler le talisman. À première vue, un seul semblait exclu : la maison. Trois raisons à cela : on vous y avait installé ; on vous y laissa vivre seul après l'incendie ; Tai-An lui-même y avait mis le feu. Je soupçonne cependant l'homme de s'être laissé dépasser par les événements : moi, à votre place, don Pancho, je me serais méfié de tant de preuves pour démontrer un fait qui n'avait pas besoin d'être démontré.

Fang She se leva et dit gravement :

— Ce que vous dites est exact, mais il y a des choses que vous ignorez. Je vais vous les apprendre. Quand ils furent tous partis, j'eus la conviction que le talisman était caché dans la maison. Je ne le cherchai pas. Je demandai à notre consul de me rapatrier et je fis la confidence de mon départ au docteur Shu T'ung. Celui-ci, comme il fallait s'y attendre, en fit part immédiatement à Tai-An. Je m'en allai, je laissai ma malle sur le *Yellow Fish* et je revins à la maison. J'entrai par le terrain vague et je me cachai. Nemirovsky ne tarda pas à arriver ; les voisins avaient commenté mon départ. Ensuite arriva Tai-An. Ils feignirent tous deux de me chercher. Tai-An dit qu'il devait aller à une vente aux enchères, rue Maipú. Chacun partit de son côté. Tai-An avait menti : il revint au bout de quelques minutes. Il entra dans la baraque et en ressortit portant la pelle avec laquelle j'avais si souvent travaillé au jardin[36]. Courbé en deux, éclairé par la lune, il se mit à bêcher au pied du saule. Il s'écoula un temps que j'évalue mal ; il déterra un objet resplendissant ; enfin, je voyais le talisman de la déesse. Je me jetai alors sur le voleur et lui fis justice.

« Je savais que tôt ou tard on m'arrêterait. Il fallait sauver le talisman. Je le cachai dans la bouche du mort. À l'heure qu'il est, il est en route vers sa patrie, il retourne au sanctuaire de la déesse où mes compagnons le trouveront en brûlant le cadavre.

« Ensuite, je cherchai dans un journal la page des ventes aux enchères. Il y en avait deux ou trois dans la rue Maipú. J’allai faire un tour à l’une d’elles. À onze heures moins cinq, j’étais de nouveau à l’hôtel Le Nouvel Impartial.

« Voilà mon histoire. Vous pouvez me livrer aux autorités.

— Alors asseyez-vous, vous serez mieux pour attendre, dit Parodi. Les gens maintenant veulent tous que le gouvernement s’occupe de tout. Vous êtes pauvre ? Le gouvernement doit vous trouver du travail ; vous êtes malade ? Le gouvernement doit vous soigner dans un hôpital ; vous avez commis un meurtre ? au lieu de l’expier de vous-même, vous voulez que le gouvernement vous châtie. Vous me direz que je suis mal placé pour vous parler ainsi, puisque l’État m’a pris en charge. Mais je continue à penser, monsieur, que l’homme doit se suffire à lui-même.

— Je le pense moi aussi, monsieur Parodi, dit calmement Fang She. Bien des gens, de nos jours, meurent pour défendre ce principe.

Pujato, le 21 octobre 1942

Adolfo Bioy Casares
Jorge Luis Borges

Peu après avoir épousé Silvina Ocampo, Adolfo Bioy Casares (1914-1999) fut présenté à Jorge Luis Borges (1899-1986) par la sœur de sa femme Victoria Ocampo. Une amitié de chaque instant naquit, qui ne devait prendre fin qu'à la mort de Borges. C'est à l'occasion d'un défi ludique, trouver un slogan pour un produit cosmétique, que cette amitié se doubla bientôt d'une collaboration littéraire qui devait donner naissance, au début des années 1940, au recueil de nouvelles policières *Six problèmes pour Don Isidro Parodi*, initialement publié sous le pseudonyme de H. Bustos Domecq. En investissant le domaine du récit criminel dont ils étaient friands (ils dirigèrent en commun une célèbre collection de romans policiers), les deux compères avaient trouvé un moyen de ne pas se soumettre au « politiquement correct » ambiant dans l'Argentine de l'époque. Ils ne devaient pas s'arrêter en si bon chemin, et d'autres recueils allaient naître de cette alchimie unique. Ce furent d'abord les *Chroniques de Bustos Domecq* en 1967 puis les *Nouveaux contes de Bustos Domecq* en 1977.

1. Tel est le pseudonyme sous lequel Borges et Bioy Casares ont publié l'ouvrage en espagnol.
2. Surnom affectueux donné par ses intimes à H. Bustos Domecq. (*Note de H. B. D.*)
3. Figures du tango.
4. Fête nationale argentine.
5. Cigarettes très bon marché.
6. Habitant de Buenos Aires.
7. Gare de Buenos Aires, terminus du Transcontinental.
8. Tribu d'indiens des Andes.
9. Jeu de cartes, pratiqué en Argentine par les gens du peuple, et qui fait appel à la fois au hasard et à la tricherie.
10. Province éloignée de Buenos Aires.
11. Banlieue de Buenos Aires.
12. Une bibliographie complète de Carlos Anglada mentionnerait également : le roman naturaliste, très cru, *Chair de salon* (1914), la grande palinodie, *Esprit de salon* (1914), le manifeste, déjà dépassé, *Discours à Pégase* (1917), les notes de voyage de *Au commencement était le wagon pullman* (1923) et les quatre fascicules numérotés de la revue *Zéro* (1924-1927).
13. Allusion aux éditions pirates chiliennes.
14. Ville de la banlieue de Buenos Aires où se trouvaient des maisons de passe.
15. 21 septembre en Argentine.
16. Dans cette rue se trouve, à Buenos Aires, une prison de femmes.
17. Chef d'orchestre argentin, spécialiste du tango.
18. Allusion au surnom du Pumita (petit puma femelle).
19. Orateur célèbre vers 1920 à Buenos Aires.
20. Prison de Buenos Aires.
21. Mario est parfois blessant. (Note communiquée par doña Mariana Ruiz Villalba de Anglada.)
22. Banlieue de Buenos Aires.
23. Banlieue de Buenos Aires.
24. Bartolomeo Mitre, homme d'État et écrivain argentin.
25. Banlieue de Buenos Aires.
26. Banlieue de Buenos Aires.
27. Nom d'un acteur comique.
28. Quartier de Buenos Aires.
29. Dessinateur pour des journaux populaires.
30. Magazine pour enfants. Personnage d'une histoire pour enfants.

31.Historien argentin.

32.*Entia non sunt multiplicanda praeter necessitate*. (Note envoyée par le docteur Guillermo Occam.)

33.Tout à fait inexact. Nous autres, à l'âge de la mitrailleuse et du biceps, nous rejetons absolument cette molle figure de style. Je dirais, brutal comme un coup de canon : « Au rez-de-chaussée, j'installe le magasin de vente et l'atelier ; à l'étage supérieur, je boucle les Chinois. » (Note manuscrite de Carlos Anglada.)

34.Le docteur, effectivement, sourit et salua. (Note de l'auteur.)

35.Le duel est engagé ; le lecteur entend déjà le cliquetis des fleurets rivaux. (Note marginale de Gervasio Montenegro.)

36.Détail bucolique. (Note originale de José Formento.)